

HANNIBAL,

PAR CHARLOTTE BOURNON-MALARME

DE L'ACADÉMIE DES ARCADES DE ROME.

~~~~~  
TOME PREMIER.  
~~~~~

A PARIS,

Chez le Fils de l'Auteur, rue de la Folie-Méricourt,
n° 14, faubourg du Temple.

1808.

HANNIBAL,

PAR CHARLOTTE BOURNON-MALARME

DE L'ACADEMIE DES ARCADES DE ROME.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez le Fils de l'Auteur, rue de la Folie-Méricourt,
n°14, faubourg du Temple.

1808.

CHAPITRE PREMIER.

MYLADY, c'est de la part de mylord Dromore ; le porteur attend la réponse. Mylady Milfordhaven reçoit une lettre des mains de son valet de chambre, l'ouvre, la lit, et sourit imperceptiblement. — Faites attendre, je vais écrire, dit-elle en se levant pour passer dans son appartement. — Je voudrois bien scavoir ce que mylord Dromore mande à maman : si ce pouvoit être une invitation pour le bal annoncé depuis un mois, je m'en rejouirois ; et vous, ma sœur ? — Je n'aime pas le bal. — Oh ! il est bien peu de choses qui vous plaisent. — Du moins, ce ne peut être vos sottises observations. Grand merci, vous êtes aujourd'hui encore plus revêche qu'à L'ordinaire. — Et vous beaucoup plus ridicule. — Ridicule pour vouloir goûter quelques plaisirs innocens ! je ne vous le cache pas, Nancy, je désire ardemment aller à ce bal. — Ai-je plus que vous des sujets de distraction? . — Non, mais vous êtes naturellement si sérieuse, si... raisonnable. — Vous savez, Betsy, que je ne souffre pas les mauvaises plaisanteries. — Vous pensez donc, Nancy, qu'on ne peut vous donner des éloges qu'en plaisantant. — Provoquante fille ! — Chut, voici maman. — Je vais vous annoncer une bonne nouvelle, mes enfants ; la fêlé de mylord Dromore aura lieu jeudi, prochain, et il nous prie de nous rendre à Dromore-Hall trois jours avant, c'est à dire lundi : vous avez bien assez de temps d'ici-là pour vous occuper de vos ajustements. — Une heure m'auroit suffi, dit Nancy d'un air d'indifférence. — Pour moi, maman, je demande toute une journée ; c'est une affaire importante qu'un bal. — Oh ! oui très-importante, répéta mylady Milford-haven en souriant. La petite Fanny, enfant âgée de cinq ans, qui dormoit sur les genoux de Betsy, se réveilla, et courut jeter ses bras autour du col de mylady. — Ma bonne maman, embrassez votre petite amie. Après avoir été caressée de Mylady, l'enfant se tourna du côté de Nancy ; elle en approcha doucement, et d'un air timide, elle prit sa main et la baisa. — Bon jour, ma tante. — En voilà assez, je ne puis souffrir qu'on me touche. Fanny se retira promptement, et d'un saut, elle se retrouva sur les genoux de Betsy, dont elle couvrit le visage de baisers. — Vous ne craignez pas d'être touchée vous, dit la petite d'un ton plein de finesse. — Qu'elle a d'esprit,

s'écria Betsy. — Elle suit les errements de ceux qui l'éduquent, reprit très-aigrement Nancy ; aussi je prédis qu'on en fera un détestable sujet, bien digne de sa mère, — Ma fille, vous oubliez que je suis présente, dit Mylady avec une légère teinte de sévérité. — Je n'oublie rien, pas même la fâcheuse aventure arrivée à lady Diana Kinkoss par une suite de la foiblesse de ses parents. En finissant ces mots, Nancy quitta le salon. — Que ma sœur est malheureuse, dit Betsy, de ne pouvoir surmonter la roideur et l'aspérité de son caractère ! — Plus malheureux encore, reprit Mylady, sont ceux qui vivent avec elle !

Mylady Milfordhaven, restée veuve avec trois filles dont la plus âgée n'avoit que dix ans, consacra tous ses instants à leur éducation. Jeune encore, belle, et riche, elle fut souvent sollicitée pour former de nouveaux nœuds ; mais, fidelle à l'engageaient qu'elle avoit pris avec elle-même à la mort de mylord Milfordhaven son époux, elle ne voulut jamais se remarier. Ses sacrifices furent mal récompensés, du moins, par la plus grande partie de celles qui en furent les objets. L'aînée, qui portoit le nom de sa mère, Ilia, avoit un caractère décidé. Les caresses, les prières, les menaces, les punitions même, ne pouvoient faire changer ses idées quand elle les avoit conçues. Elle aimoit beaucoup sa mère, mais elle osoit lui résister tout comme à un autre ; cependant, comme elle étoit bonne, obligeante, sensible et bienfaisante, on la chérissoit malgré ses défauts.

Nancy étoit plus jeune de deux ans qu'Ilia. Celle-là offroit encore plus de difficultés que son aînée pour déraciner ses mauvaises dispositions. Elle possédoit tous les défauts qui font haïr les enfants ; et, ce qui achevoit de la rendre infiniment désagréable aux yeux des personnes qui l'entouroient, c'étoit une humeur insociable. Dissimulée, vindicative, elle cherchoit à cacher sa haine pour en rendre les effets plus terribles. Nulle privation ne lui sembloit pénible quand elle devoit la conduire à la vengeance,

Betsy, la plus jeune des filles de mylady Milfordhaven, étoit étourdie, et légère dans sa grande jeunesse ; mais les leçons et les bons exemples de sa mère l'avoient corrigée de ses défauts ; et, quoiqu'elle eût conservé beaucoup de goût pour les plaisirs, un seul mot d'improbation de mylady suffisoit pour la faire renoncer à celui qui l'auroit flattée le plus. Son caractère étoit gai, et cependant solide. Elle avoit pour sa mère un amour, une vénération que celle-ci méritoit sous tous les rapports. Betsy à l'âge de seize ans, étoit devenue l'amie et la confidente de mylady. Combien de fois cette bonne mère déposa dans son sein les chagrins que lui causoient ses

deux autres enfants ; et toujours Betsy cherchait à atténuer leurs torts, elle les excusoit l'une et l'autre avec un égal empressement, quoique portée à accorder une préférence à Ilia. Jamais elle n'avoit reçu de celle-ci que des caresses, tandis que l'autre l'abreuvoit sans cesse de duretés et de menaces. Deux motifs la porteroient à l'indulgence envers sa soeur. Nancy avoit quatreannées plus qu'elle : sentant en outre que son, mauvais caractère lui causeroit toute sa vie de grands chagrins, elle ne vouloit pas anticiper sur ses peines à venir par celles dont elle seroit cause. Mylady devinoit ses raisons, et lui en savoit gré.

Ilia étoit une grande et belle femme ; Nancy, petite, bossue, et laide ; et Betsy passoit à juste titre pour une très-jolie fille. Elle possédoit avec profusion tous les accessoires qui ajoutent à la beauté, et qui pourroient même s'en passer. Sa taille svelte avoit infiniment de souplesse et de grâce, ses pieds et ses mains auroient pu servir de modèle, ses cheveux d'un blond cendré étoient longs et touffus ; mais, ce qui plaisoit plus en elle que ses charmes et ses agréments, c'étoit l'air de bonté et de bienveillance qu'on lisoit dans chacun des traits de son charmant visage et que toutes ses actions confirmoient.

Le hasard avoit procuré à Ilia la connoissance d'un jeune militaire, officier de milice. Contre la volonté de sa mère, de ses amies et de ses connoissances, elle voulut l'épouser. Le mariage se fit en Ecosse, la pauvre Ilia s'échappa de la maison maternelle pour courir au devant du malheur. Le capitaine Ravanagh cessa de feindre dès qu'il fut saisi de sa proie. Ilia apperçut en frémissant l'orage qui alloit fondre sur sa tête ; mais, comme je l'ai déjà dit, elle avoit du caractère, et se proposa d'y opposer du courage. Ployer lui eût semblé une lâcheté : si elle eût été mieux inspirée, peut-être seroit-elle parvenue à ramener son époux à des sentiments plus dignes de tous deux.

Souvent on a vu des femmes changer favorablement les mauvaises dispositions de leur mari ; la douceur est la seule arme dont notre sexe doit se servir. Combien de fois l'homme le plus méchant ne s'est-il pas converti en ayant sans cesse devant ses yeux celle qui ne se lassa jamais de lui montrer patience et résignation. Ilia usa d'un autre moyen qui ne fit qu'aigrir le capitaine Ravanagh ; en sorte que leur vie s'écouloit dans un tourment perpétuel : des contrariétés ils passaient aux disputes, et finissoient par se dire des injures dont ils rougissoient quand le sang-froid avoit repris son empire sur leurs esprits emportés.

Mylady fut un an sans vouloir entendre parler de sa fille aînée ; mais Betsy revint si souvent à la charge, et plaida la cause de l'infortunée Ilia avec, tant d'éloquence et de sensibilité, que sa mère consentit à lui accorder 400 liv. sterlings de rente : cependant, elle ne voulût voir ni son mari ni elle. On se doute bien que le capitaine Ravanagh ne possédoit que sa compagnie ; cadet d'une famille peu riche d'Irlande, sa légitime dû être fort médiocre.

Dix mois après son mariage, mistress Ravanagh accoucha d'une fille qui porta le nom de la mère de son époux, et dans les quatre années qui suivirent, trois autres enfans, deux, garçons et une fille lui durent encore le jour. A la naissance du dernier, mylady Milfordhaven consentit à prendre chez elle la petite Fanny, âgée alors de cinq ans. Il y avoit trois mois qu'elle, habitoit la maison de sa grand'mère à l'époque que j'ai relatée au début de cet ouvrage.

Le lecteur a pu remarquer combien étoient différents les sentiments que la fille aînée de mistress Ravanagh inspiroit à ses deux tantes. L'une la combloit de caresses, et l'autre la rudoyoit sans cesse. La conséquence naturelle fut que l'enfant aimoit Betsy, et craignoit sa sœur. Fanny étoit si douce, si aimante, et surtout si jolie, que mylady Milfordhaven l'avoit prise d'ans la plus grande amitié ; cependant, elle dissimuloit autant qu'il lui étoit possible, afin de pas exciter la jalousie et la mauvaise humeur de Nancy, et tâchoit de ne témoigner à l'enfant que l'intérêt que son titre de grand'mère ne pouvoit lui refuser : mais Nancy n'étoit nullement dupe des apparences ; elle avoit remarqué le tendre attachement que sa mère et sa sœur portoient à Fanny ; ce fut un motif, de plus pour la lui rendre un objet de haine, sentiment qu'elle ne prenoit pas même la peine de cacher à celles qu'il devoit blesser.

CHAPITRE II.

D'APRÈS l'instante invitation de mylord Dromore, la mère et les deux filles se rendirent le lundi suivant à Dromore-Hali ; elles y furent parfaitement accueillies. Le château étoit déjà rempli par plusieurs familles de distinction des environs, et même de la capitale. A leur introduction dans le cercle, tous les yeux se fixèrent sur mylady et Betsy : l'une et l'autre parurent si belles, qu'on ne sçavoit à laquelle donner la préférence. Si la fille avoit plus de fraîcheur, plus de grâce, la mère avoit plus de noblesse et d'aisance : au total, c'étoit deux charmantes femmes. Quoique Nancy eût paru avant sa sœur, car elle suivoit immédiatement mylady, sa petite taille n'avoit presque pas permis qu'on la remarquât : du moins, les yeux de l'assemblée ne s'étoient point arrêtés sur un objet si peu fait pour les fixer ; mais quand tout le monde eut repris sa place, les regards se reportèrent sur les nouvelles-arrivées : un sourire général succéda à l'inspection qu'on fit de la parure de miss Nancy ; en effet, rien n'est plus ridicule que la laideur surchargée d'ornements.

Malgré l'apparente indifférence de Nancy pour les plaisirs, elle les desiroit au moins autant que sa sœur ; et quoiqu'elle eût assuré à sa mère qu'une heure suffiroit aux préparatifs de sa toilette, elle en avoit passé quatre à tourmenter sa femme de chambre qui ne pouvoit parvenir à la coëffer à sa fantaisie ; tandis que Betsy seule, et en très peu de temps, sut joindre à sa mise autant d'élégance que d'agrément. Le goût de Betsy avoit un entier rapport avec celui de Mylady ; l'une et l'autre préféroient la simplicité à la richesse, et toujours la décence présidoit au choix de leurs vêtements. On ne leur voyoit jamais porter de ces robes qui laissent voir la totalité des formés ; Nancy, au contraire, suivoit les modes avec exactitude ; sa couturière avoit l'ordre de lui faire tous les quinze jours une robe dans le dernier goût : cette affectation contrastoit plaisamment avec son chetif et horrible physique. Mylady avoit voulu s'y opposer ; et, pour ménager l'amour propre de sa fille, qui étoit vraiment à plaindre d'être ainsi disgraciée de la nature, elle alléguait la raison de sa santé qui ne pouvoit que s'altérer en ayant les bras et les trois quarts du dos presque nus. Ces sages

représentations ne firent que donner de l'humeur à Nancy ; il sembla, au contraire, qu'elle voulût se rendre encore plus ridicule en outre passant les barrières qu'un reste de pudeur faisoit observer aux modistes du siècle : son col noir et décharné, ses bras maigres et longs ne furent plus couverts par la transparente gaze. Cette nouvelle méthode accrut tellement sa laideur, qu'elle ne pouvoit être envisagée qu'avec dégoût.

L'hypocrite Nancy aimoit beaucoup la danse ; mais, comme il arrivoit rarement qu'il se trouvât des cavaliers assez complaisans pour consentir à avoir pendant une demi-heure un pareil objet sous les yeux, elle disoit en sortant du bal. — Je ne me suis pas soucié de danser, et j'ai refusé toutes les invitations dont on m'a accablée durant la soirée.

Mylord Dromore étoit veuf ; sa femme mourut en couche de son premier enfant qui périt avec sa mère. La perte d'une épouse adorée le rendit indifférent au mérite de toutes les autres femmes. Il étoit donc fort éloigné de songer à se remarier ; cependant comme il jouissent d'une grande fortune, il desira faire du bien à quelqu'un de sa famille. Celle de sa mère étoit aussi noble que pauvre. Sa tante ayant épousé, contre le gré de sa famille un homme bien né, mais aussi infortuné qu'elle, avoit eu six enfants dont un seul garçon ; c'étoit un jeune homme doué de beaucoup de bonnes qualités. Mylord Dromore le demanda à son oncle, promettant de le faire élever avec soin, et de lui donner une éducation distinguée. Sa proposition fut acceptée avec reconnoissance, et Hanuibal Surby, qui alors avoit douze ans en passa huit au collège. Il en étoit sorti depuis deux jours, et c'étoit pour célébrer son arrivée à Dromore-Hall, que mylord donnoit la fête dont j'ai fait mention. Son séjour chez son cousin devoit être de peu de durée, l'intention de mylord Dromore étant de le faire voyager pendant une année ; à son retour, il seroit majeur, et pourroit se décider sur l'état qui lui conviendrait de prendre. Tels étoient les projets du généreux lord, et qu'il avoit confiés à tous ses amis,

Hannibal avoit justifié dans son adolescence ce que son enfance avoit promis ; ses qualités s'étoient développées, et en avoient fait un jeune homme aussi, estimable qu'aimable ; Ses agréments personnels lui attirèrent l'attention des dames qui assistoient à la fête ; mais sa modestie naturelle l'enipêcha de faire une remarque aussi flatteuse pour son amour-propre ; d'ailleurs, tout occupé d'un seul objet, son esprit et son coeur ne cherchoient nullement à s'en distraire.

La beauté, les grâces, et l'air de candeur de miss Betsy Milfordhaven, avoient tellement frappé le cousin de mylord Dromore, qu'il ne vit qu'elle tant que dura le bal. Il eut le bonheur de danser plusieurs fois avec cette fille charmante ; ce qui lui donna l'occasion, en la ramenant près de sa mère, de faire connoissance avec cette dernière? La gaieté franche de Betsy acheva l'impression qu'avoit faite sa beauté sur le cœur d'Hannibal ; il s'enivra du plaisir de la voir et de l'entendre.

A six heures du matin, on se sépara ; le jeune Surby conduisit mylady Milfordhavenet ses filles à leur appartement,et fut lui-même chercher un repos que le souvenir de la soirée l'enipêcha de goûter. L'amour et le sommeil sont ; dit-on, incompatibles. Hannibal en fit l'épreuve : à neuf heures du matin il étoit déjà debout, et parcouroit la partie du jardin où donnoient les fenêtres de mylady Milfordhaven.

Avant de quitter le château, Hannibal avoit donné l'ordre à un domestique de venir l'avertir du moment où son cousin seroit visible.

Dès qu'il parut devant son parent, celui-ci lui fit des reproches de s'être levé de si bonne heure. Sans préambule, ni détours, le jeune Surby instruisit mylord de la forte inclination que lui avoit inspirée miss Betsy Milfordhaven- ; son cousin sourit, et lui demanda si un amour né avec tant de précipitation auroit quelque durée. — Celle de toute ma vie, répondit vivement Hannibal. — Vous le croyez ; mais, ce n'est point assez ; il fa rit en acquérir la certitude. — Je suis moins sûr de mon existence. — Vous êtes encore bien jeune pour répondre de la stabilité de vos sentiments ; au reste, je ne vois rien que de convenant dans votre union avec la charmante Betsy Milfordhaven ; mais, mon cher enfant, il faut avant toute chose prouver à mylady et à sa fille que vous êtes digne de la préférence qu'on pourront vous accorder. A votre retour, si vous n'avez pas changé, je me charge d'obtenir la main de celle que vous aimez. — A mon retour, eh ! songez-vous, mon cousin, que vous avez fixé mon voyage à une éternelle année. — Qui vous sembleroit moins longue, n'est-ce pas, si vous étiez parti en sortant du collège . — Je l'avoue : quoiqu'il m'eût fait beaucoupde peine de ne vous pas voir. — Grand merci du compliment qu'au demeurant je crois sincère. — Vous seriezbien injuste d'en douter, reprit le jeune homme en pressant sur son coeur la main de son parent ; et des larmes humectoient ses paupières. Je serois, ajoutat-il, le plus ingrat des hommes, si je n'avoispour vous autant d'attachement que de reconnoissance. — Vous ne me devezrien,mon ami, je goûte tant de bonheur à vous être utile, que je n'ai

aucun mérite à le faire ; mais, brisons là-dessus. Dès aujourd'hui, je parlerai à mylady Milfordhaven, et tâcherai d'obtenir vos vœux à sa fille Betsy, lorsque vous reviendrez en Angleterre. — Puisque vous l'avez décidé ainsi, je remets mon sort entre vos mains.

CHAPITRE III.

POUR remplir sa promesse, mylord Dromore se rendit dans l'appartement de Mylady Milfordhaven, dès qu'il la sût levée. La demande qu'il lui fit ne parut pas lui déplaire ; seulement, elle observa que le cousin de mylord et sa fille Betsy étoient encore bien jeunes pour s'occuper de leur établissement. Sur la réponse que ce ne seroit que lors du retour d'Hannibal, mylady promit qu'elle éloigneroit tous prétendants à la main de sa fille cadette jusques-là. Mylord se hâta de porter cette bonne nouvelle à son parent.

Hannibal Surby n'étoit pas le seul qui eût rendu les armes à la beauté de miss Betsy ; un gentilhomme du voisinage ; fils d'un riche planteur nouvellement arrivé de l'Amérique, ne l'avoit pas quittée de vue tout le temps du bal ; les soins que Surby eut pour elle ne lui avoient point échappé ; et la jalousie s'étoit glissée dans son coeur avec l'amour. D'un autre côté, Hannibal, sans le vouloir, ni s'en douter, avoit fait la conquête de miss Nancy Milfordhaven ; et de même que Bertram Quaggy, elle remarqua la vive impression que la présence de sa sœur avoit faite sur le cousin de mylord Dromore. Vainement elle tenta mille moyens pour attirer son attention ; le jeune Surby ne s'aperçut de son existence que dans l'instant où il conduisit les dames à leur appartement ; et même, alors, lui auroit-il été Impossible de la reconnoître, s'il l'eût vue ailleurs qu'avec sa famille.

La jalousie avoit deviné ce dont Betsy ne se doutoit pas, c'est que l'hommage d'Hannibal l'avoit flattée. Cette découverte n'eut lieu pour elle que le jour suivant, quand Mylady fit part à sa fille de la démarche de mylord. Elle rougit peut-être autant de plaisir que de modestie. Quelqu'un étant survenu, Betsy ne put savoir quelle avoit été la réponse de sa mère : elle brûloit de le lui demander, mais la timidité retenoit ses paroles sur ses lèvres. Heureusement pour son impatience, mylady se souvint qu'elle n'avoit qu'ébauché le compte qu'elle desiroit rendre à sa fille, et de son propre mouvement, elle reprit la conversation si mal-à-propos interrompue. — Songez bien, Betsy que ma réponse est subordonnée à la vôtre : si au retour du jeune Surby vous vous sentez la plus légère repugnance à devenir

sa compagne, on regardera ce qui s'est passé comme non avvenu. — Maman savait bien que son choix ne peut que me convenir. — Au reste, ma fille, nous avons une année et plus pour faire nos réflexions. — Sans les voyages d'Hannibal, reprît Betsy, je crois qu'il eût fallu moins de temps pour apprécier les qualités de ce jeune homme. Mylady sourit, serra la main de sa fille, et, ne voulant pas augmenter la confusion que des mots échappés sans réflexion, et dont le sourire de Mylady fit sentir l'importance à Betsy, elle se leva, et lui proposa de descendre pour partager le déjeuner de mylord et des habitants du château. Elles passèrent dans la chambre de Nancy, qu'elles trouvèrent déjà toute parée et disposée à les suivre.

L'encouragement que Surby avoit reçu de mylady Milfordhaven parla bouche de son cousin, lui donna un peu plus d'assurance que la veille. Il courut au devant des dames, et, comme mylord s'étoit déjà emparé de la main de mylady, il osa offrir la sienne à miss : Betsy ; ce qu'il ne put faire qu'après avoir attendu que Nancy fût passée. Cette mortification piqua vivement celle qui l'avoit reçue et la fit jurer dé s'en venger par tous les moyens que son amour propre humilié pourroit lui suggérer.

La salle du déjeuner étoit déjà occupée par une grande partie des hôtes de mylord. Bertram Quaggy s'étoit aussi avancé pour s'informer de la santé des dames ; il s'enquit en particulier de celle de miss Betsy : celle-ci répondit avec politesse mais froidement, qu'elle se trouvoit fort bien, puis elle continua à causer gaiement avec Hannibal, qui après l'avoir conduite à la table s'étoit placé entre elle et mylady. Le pauvre Bertram fut forcé de s'asseoir à côté de Nancy ; triste échange, mais du moins il espéra pouvoir parler à sa voisine de sa trop charmante sœur. C'étoit un sujet qui résonnoit mal aux oreilles de miss Milfordhaven ; aussi ne fit-elle que des réponses courtes et peu satisfaisantes à toutes les questions de Bertram, encore y mit-elle tant de mauvaise humeur que le jeune américain crut devoir garder le silence.

Excepté les deux Quaggy père et fils, et Nancy, tout le monde se livroit à la joie. On étoit venu pour s'amuser ; et, grâce à l'amabilité des convives, le but fut complètement rempli.

Pourquoi sembles-tu si triste, Bertram, quand chacun se livre ici au plaisir, demanda M. Quaggy à son fils, quand ils se trouvèrent seuls ? — Vous-même, mon père, avez l'air extrêmement préoccupé. — Il est vrai, mais mes raisons ne sont pas sûrement les tiennes. — Je ne crois pas. — Et tu ne sens aucune envie de m'apprendre ce qui occasionne une tristesse si

extraordinaire ? — L'indifférence de miss Milfordhaven, — De Betsy sans doute, dit précipitamment M. Quaggy. — Oui, mon père. — J'en suis fâché, j'ai d'autres vues pour vous. — Ah ! mon père, ne me forcez pas à devenir l'époux d'une femme que je ne pourrais aimer ; mon cœur est fixé pour la vie. — Et vous convenez que miss Betsy vous voit avec indifférence. — Je le crains. — En ce cas, quel est votre espoir ? — De mourir en l'adorant. — Projet d'enfant, et qui n'aura pas lieu. — Vous le verrez, mon père. — Je vous ai dit que j'avois disposé de votre main.' — Pardon, monsieur ; mais je ne ratifierai jamais un engagement qui me rendrait éternellement malheureux. — Nous saurons de quel côté est le pouvoir, dit M. Quaggy en quittant brusquement son fils.

CHAPITRE IV.

Le samedi suivant, mylady Milfordhavenet ses deux filles quittèrent Dromore-Hall. Les adieux de Betsy et de Surby, pour n'être pas exprimés hautement, n'en furent pas moins tristes : le chagrin, l'amour, et le plaisir ont plus d'un langage pour se faire entendre ; la parole ne leur est pas nécessaire.

L'absence de mylady fut le signal d'une désertion presque générale, et bientôt mylord Dromore resta seul avec son cousin ; c'étoit l'instant d'effectuer le départ de ce dernier ; les préparatifs se firent très-promptement. Mylord n'épargna rien pour que son jeune parent parût avec une sorte de magnificence dans tous les pays qu'il alloit parcourir. Il ne lui donna pas de mentor. Le compte qu'on lui avoit rendu au collège qu'il quittoit, de ses mœurs et de sa conduite, lui furent un sûr garant qu'il pouvoit lui accorder une entière liberté ; seulement il attacha à son service, à titre de valet de chambre, un ancien serviteur qui avoit sa confiance. Il ne lui recommanda pas d'espionner les actions d'Hannibal, mais de veiller à ce qu'il ne manquât de rien. A cet effet, il lui remit des lettres de change pour les différents lieux où ils dévoient séjourner. Ceci ne devoit pas être connu de son cousin dont le porte-feuille étoit déjà fort bien garni.

A l'instant de monter en voiture Hannibal embrassa tendrement mylord ; le pria de lui conserver son amitié, et, ajouta-t-il d'un ton plus bas, de ne pas oublier la promesse qu'il lui avoit faite pour assurer son bonheur à son retour qui, sous plus d'un rapport, deviendrait l'époque d'une félicité éternelle, puisqu'il espéroit ne plus se séparer d'un parent qui étoit pour lui un père et un ami. Mylord reçut cette nouvelle assurance de rattachement de Surby avec le plaisir que donne la certitude d'avoir bien placé son amitié et sa confiance.

Hannibal devoit passer à très-peu de distance de Rose-Bush-House, nom de la terre qu'habitoit mylady Milfordhat yen ; ce fut Charles, son valet de chambre, qui le lui apprit. Son premier mouvement fut d'aller présenter son respect à ces dames ; mais, en réfléchissant qu'il n'en avoit pas obtenu la permission de son cousin, et que ce dernier, qui connoissoit fort bien là

route, ne lui avoit rien dit qui pût l'autoriser à faire cette démarche, il n'osa pas l'hasarder. Cependant ne pouvant résister au desir de voir au moins le lieu qui recéloit miss Betsy, il ordonna au postillon d'approcher des murs du parc. — Je Veux voir, dit-il à Charles, si les jardins de RoseBush-Housevalent ceux de DromoreHall. — Vous en serez moins content, répondit le valet de chambre ; le feu lord Milfordhaven n'y verioit jamais, et, mylady qui l'habite presque toujours depuis la mort de son mari, n'y a rien changé que les meubles, les anciens étant presque usés. On ne sçait même pourquoi cette dame préfère ce lieu, qui n'est proprement dit qu'une maison de plaisance, à plusieurs beaux châteaux qu'elle possède dans différentes parties de l'Angleterre. — Apparemment, reprit le jeune homme, que sa situation lui plaît davantage.

Hannibal descendit de voiture à deux portées de fusil, et gagna à pied une petite porte qui étoit ouverte. Il entra avec précaution, désirant n'être vu de personne ; cependant, il avoit préparé une réponse, dans le cas où il rencontreroit ou des gens ou le jardinier. Comme il étoit matin, il étoit persuadé que mylady et ses deux filles n'avoient pas encore quitté leur lit ; il marchoit doucement dans une allée très couverte qui sembloit devoir conduire, à la maison, que pourtant on n'appercevoit pas, tant les arbres étoient touffus ; un pavillon d'une forme bizarre qu'il vit sur sa gauche, et qui se trouvoit au bout d'une allée transversale, lui donna de la curiosité, et il y dirigea ses pas. Il alloit mettre le pied sur la première marche d'un escalier en escargot, quand le son d'une voix se fit entendre dans l'intérieur. Il rétrograda, et fût se tapir dans quelques arbustes qui entouraient le pavillon ; une de ses fenêtres étoit ouverte, ce qui le força à écouter la conversation suivante. — Je vous l'ai déjà dit, miss, nos intérêts sont liés ; mais je ne puis suivre le plan que-vous me proposez. — Faites-moi donc part de celui que vous avez formé. - C'est la chose impossible. — Cependant, vous assurez que nos intérêts sont les mêmes. — Je l'assure, mais vous ne serez instruite que par les évènements. — Vous êtes un homme bien extraordinaire. — Je puis vous le paroître. — Présentez-vous pour épouser ma soeur, ce moyen lève toutes les difficultés. Quand à son retour Hannibal la trouvera mariée, il tournera les yeux sur une autre. — Et qui vous assure que ce scroît sur vous, — La convenance de rang, de fortune, d'âge, et j'ajouterai, quelques agréments qui doivent attirer les regards de ceux qui ne seroient pas fortement préoccupés d'une violente inclination. — Mais, si je ne me trompe, votre sœur et vous parûtes au

même instant à la vue de M. Surby. Il n'avait pas, alors, le cœur pris ; cependant, il commit la maladresse de donner la préférence à miss Betsy. — En cela, il n'a pas fait preuve de discernement ; au fait, que décidons-nous ? — Rien. — Il est humiliant de n'obtenir en échange de mon entière confiance que des demi confidences. — Par la facilité avec laquelle vous m'avez communiqué vos secrets, je juge de l'impossibilité où vous seriez de garder les miens. — Je vous donne ma parole sacrée de... — Inutilement vous cherchez à me séduire, je vous proteste que vous n'y réussirez pas. — Moi ! chercher à vous séduire ! en vérité, monsieur, voilà une bien singulière expression ; sans doute, vous oubliez qui je suis, et les égards qui me sont dus. — Vous oubliez vous-même, miss, que vous vous êtes mise par vos aveux entièrement à ma discrétion. — Et vous abusez de ma franchise, de ma candeur ! cela n'est pas délicat. — Plaisante candeur vraiment que celle qui engage quelqu'un à nuire à une proche parente ! — Je n'ai nulle envie de nuire à personne, mais, je veux... — Lui ravir l'objet de ses affections, n'est-ce pas. — J'ai autant de droit que Betsy au cœur d'Hannibal, ne suis-je pas comme elle fille de l'amie de son cousin ? n'ai-je pas une fortune semblable ? ainsi qu'elle, je suis jeune, aimable. — Mais, elle est belle, bien faite, en un mot elle lui plaît, et... — Je ne lui plais pas, c'est là, sans doute, la En de votre phrase : vous êtes bien poli, — Sommes-nous ici, miss, pour nous faire des compliments ? — Du moins, n'y suis-je pas venue pour y recevoir une insulte. — A Dieu, ne plaise, miss, que je sois dans l'intention de vous en faire ; est-ce ma faute si la vérité vous choque ? — Encore ! — Brisons là-dessus, et venons à l'objet principal de notre réunion, — C'est mon désir. — Vous aimez Surby, et pensez que, forcé de renoncer à votre sœur, vous pourrez vous en emparer ? Eh bien ! il faut tâcher de trouver le moyen de les désunir ; je vous y aiderai. Au surplus, rien ne presse encore ; Hannibal doit être parti pour le Continent, il sera un an absent ; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour brouiller deux amants qui se connoissent trop peu pour être sûrs l'un de l'autre ; l'argent et la bonne volonté ne nous manqueront pas : si le premier vous fait faute pour la séduction de quelques valets, voilà cinq cents livres sterlings, et vous pouvez disposer de deux, quatre, six mille. — Je vous remercie, ma bourse est assez bien fournie pour m'éviter le désagrément d'emprunter ? — Comme il vous plaira ; je vous quitte. — Quand nous reverrons-nous ? — Je vais faire un petit voyage ; à mon retour vous aurez de mes nouvelles ! — Adressez-les à Jenny, ma femme-de-chambre, c'est une voie sûre.

La séparation des deux interlocuteurs força Hannibal à se coucher par terre pour éviter d'être vu. Nancy passa à deux pas de lui, et ne l'aperçut pas. Dès qu'elle fut éloignée, il se leva pour marcher sur les traces de l'homme qu'il avoit entendu ; il vouloit tirer raison de ses mauvais desseins contre Betsy et lui ; mais il ne put le découvrir. Il parcourut inutilement tout le parc, au risque d'être rencontré par quelqu'un. Sa course fut vaine ; et il se trouva obligé de rejoindre sa voiture et ses gens, sans avoir pu obtenir vengeance du misérable. Que de scélératesses des deux côtés, s'écria-t-il, en sortant du parc ! mais, heureusement, je suis instruit de leur horrible projet. Si, du moins, je pouvois apprendre à miss Betsy combien elle doit se défier de sa sœur ! mais comment le pouvoir ? D'ailleurs, je ne puis offrir aucune preuve ; cette abominable conjuration n'a été entendue que par moi, Charles s'aperçut que son maître rapportoit de sa promenade un air ombre et préoccupé ; mais il 'osa lui en demander le motif Le voyageur continua à conserver une sorte de tristesse qui donna beaucoup 'inquiétude à son domestique. Je ne le suivrai pas pour donner toute mon attention aux personnages qu'il laissoit en Angleterre.

CHAPITRE V.

LA conversation que venoit d'avoir Nancy, ne lui promettoit pas la réussite qu'elle avoit espérée; elle comptoit sur plus de condescendance de la part de l'homme à qui elle s'étoit confiée. Cet homme lui parut, comme elle, fort disposé à brouiller les deux amants; mais il gardoit vers lui une arrière-pensée que Nancy chercha vainement à deviner; ce ne pouvoit être un motif d'intérêt ; il étoit extrêmement riche : peut-être, pensa-t-elle, subsiste-t-il une haine de famille. Cependant mylord Dromore l'avoit prié de sa fête, et il m'a semblé qu'il lui faisoit beaucoup d'honnêtetés. Nonobstant les choses désobligeantes qu'elle s'étoit trouvée forcée d'entendre, elle ne se repentoit pas de sa démarche. Cet homme est méchant et dissimulé, se dit-elle; il convient sous tous les rapports à mes desseins.

En rentrant dans sa chambre, miss Nancy Milfordhaven trouva Jenny qui lui témoigna sa surprise de ce qu'elle s'étoit levée si matin?— Peut-être un jour en sçauvez-vous la raison, répondit Nancy; je crois que vous méritez ma confiance ; mais je veux encore m'en assurer avant de vous l'accorder ? — Miss ne pourrait, sans injustice, suspecter mon respect et mon dévouement ? — J'en ferai l'épreuve; croyez, au reste, que telle chose que j'exige de vous, votre intérêt ne s'en trouvera pas plus mal ? — Je sçais combien miss est généreuse, et je la prie de croire que le desir de lui prouver mon sincère attachement doublera le zèle que je mettrai à la servir dans tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

Le peu de temps que mylord Dromore avoit passé avec son cousin le lui avoit rendu encore plus cher. Nombre de qualités qu'il avoit remarquées en ce jeune homme justifioient, et par-delà, les sacrifices qu'il avoit déjà faits, et ceux qu'il comptoit encore faire pour lui ; il le considéroit comme s'il eût été son fils, et avoit vraiment pour lui la tendresse d'un bon père. Intimement lié avec mylord Milfordhaven, depuis long temps il projettoit d'unir son cousin à une des filles de défunt son ami. Ce fut donc, avec grand plaisir, qu'il apprit d'Hannibal la forte impression qu'avoient faite sur lui les charmes de Betsy. C'étoit précisément celle que mylord Dromore préféroit. Il avoit étudié son caractère, et s'étoit assuré que l'époux de cette

aimable fille ne pouvoit qu'être parfaitement heureux. Plus d'une fois il en avoit touché quelque chose à milady Milfordhaven ; mais Betsy étoit encore si jeune, qu'on ne pouvoit s'en occuper sérieusement : d'ailleurs, il falloit, avant tout, que les jeunes gens se convinssent, et ce fut, en partie, le motif qui engagea mylord à donner une fête pour l'entrée dans le monde de son cousin. On se rappelle qu'en recevant la lettre d'invitation, mylady avoit souri ; sans doute que mylord y faisôit mention de l'objet principal de cette partie de plaisir.

Peu de jours après le départ du jeune Surby, mylord quitta Dromore-Hall pour aller passer le reste de l'été dans une de ses autres terres. En prenant congé de mylady, il la pria de ne pas oublier leurs mutuels engagements. Elle le lui promit. Nancy et Betsy étoient présentes : la première devina l'espèce d'engagement dont parloit mylord, et elle rougit de dépit. Betsy, absolument au fait, rougit aussi, mais ce fut de plaisir ; on se donna rendez-vous à Londres pour la fin de novembre, temps où la noblesse a coutume de retourner en ville.

Le voisinage de Rose-Bush-House étoit assez nombreux ; mais c'étoit pour la plupart de tristes campagnards uniquement occupés de la chasse, société fort ennuyeuse pour des femmes accoutumées au ton de la bonne compagnie. Cependant mylady recevoit et rendoit des visites ; elle nommoit jours de pénitence ceux qu'elle sacrifioit à cette oiseuse occupation ; ses filles pensoient comme elle. Meyennant cela, il n'y avoit aucune liaison particulière avec les familles des environs, cependant je dois distinguer celle de sir Henry Woodward, sa femme et sa fille ; il est vrai qu'ils habitoient à une assez grande distance de Rose-BushHouse pour n'être pas réputés voisins.

Sir Henry jouissoit d'un bien modique, et cependant, lui et sa digne épouse, avoient sçu écarter l'indigence de tous leurs vassaux. La terre d'Old-Build-Cast le ne rapportoit que 800 liv., de rente ; la dot de lady Woodward augmentoit le revenu de 500 liv., et voilà toute la fortune de cette famille. Louisa Woodward, seul enfant issu de cette vertueuse union, n'avoit de ressemblance avec ses parents que par la figure ; sir Henry avoit été Un fort bel homme, sa femme étoit très belle encore, et Louisa possédoit beaucoup de charmes ; mais ils étoient entièrement ternis par les plus monstrueux défauts ; celui qu'elle possédoit au suprême degré étoit l'hypocrisie : par son moyen elle parvenoit si bien à cacher tous les autres, que son père et sa mère la croyoient de tout point digne d'être leur fille.

Nancy, à l'âge de 14 ans, avoit témoigné un grand désir d'être placée dans une pension de Londres ; sa mère, qui ne sçavoit rien refuser à ses enfants, y consentit, et choisit celle où l'institutrice avoit la meilleure réputation. Au bout de six mois Nancy écrivit à sa mère, qui étoit alors à Rose-Bush-House, qu'elle s'ennuyoit à périr y et qu'elle souhaitoit ardemment de retourner dans sa famille. Mylady envoya une de ses femmes chercher sa fille : voici le motif qui engageoit Nancy à quitter sa pension; elle s'y étoit intimement liée avec Louisa Woodward ; cette dernière fut rappelée à la maison paternelle, c'en fut assez pour rendre le séjour de la pension désagréable à Nancy. D'ailleurs, Old-Build-Castle ne se trouvant qu'à quinze milles de Rose-Bush-House, il étoit possible aux deux amies de se voir quelquefois durant le séjour de leurs parents à la campagne. Louisa, qui avoit un très-grand empire sur l'esprit des siens, se fit fort de les décider à faire les premières avances vis-à-vis de mylady Milfordhaven.

Le projet des deux jeûnes personnes eut une entière exécution. Sir Henry et son épouse, fortement pressés par Louisa qui leur avoit fait un éloge extravagant de son amie Nancy, et qui ajouta qu'elle mourroit de chagrin si elle étoit privée du plaisir de voir une amie si chère et si aimable, n'hésitèrent pas à se rendre chez mylady Milfordhaven qui, de son côté, ayant été prévenue par Nancy en faveur de Louisa et de ses parents, les accueillit parfaitement bien. Les jeunes miss se revirent avec une joie qui ressembloit à la folie ; Betsy vit la satisfaction de sa sœur sans envie, la beauté de miss Woodward ne l'empêcha pas de remarquer l'air de fausseté qui perçoit à travers de ses charmes; cependant, elle lui fit d'abord beaucoup. de politesse. Sir Henry et lady Woodward lui parurent de si bonnes : gens, qu'elle desira que sa mère voulût cultiver leur connoissance ; niais le ton froid et réservé de Louisa fut pour elle un diapason, à l'unisson duquel elle se mit bien vite.

Malgré la distance qui séparoit les deux terres, Louisa et Nancy étoient souvent ensemble. On avoit obtenu de mylady Milfordhaven que de quinze jours, sa fille en passeroit huit à OldBuld-Castle ; elle avoit proposé le même arrangement pour Rose-Bush-House ; mais Louisa s'y étoit formellement opposée par de foibles raisons que l'on avoit feint de trouver bonnes.

Ainsi que Betsy, mylady s'étoit aperçue que miss Woodward n'avoit pas un caractère franc. Cette observation la rendit moins difficile sur les excuses de Louisa pour refuser de séjourner chez elle.

Au retour des deux familles à Londres, les jeunes personnes se visitaient journellement, et là, comme à la campagne, Louisa ne faisoit que des actes d'apparition chez la mère de son amie, tandis qu'il arrivoit fréquemment à Nancy de passer deux et trois jours à l'humble, maison de sir Henry. Comme myladyMilfordhaven avoit conçu beaucoup d'estime pour le baronnet et son épouse, elle ne s'opposoit nullement à une union qui ne lui parut qu'une récréation honnête pour sa fille.

Il y avoit deux ans que cette grande intimité s'étoit formée, quand Ilia s'échappa de la maison de sa mère pour épouser le capitaine Ravanagh. Louisa blâma hautement la conduite de miss Milfordhaven. Ilia, non plus que Betsy, n'avoit pas conçu une grande opinion des vertus simulées de Louisa, et loin de la rechercher quand le hasard les rapprochoit, elle affectoit une indifférence qui lui attira la haine de miss Woodward : l'occasion de la manifester s'étant présentée, elle fut une des plus acharnées contre mistress Ravanagh. Mylady, ignorant la bassesse de son motif, crut bonnement que l'honnêteté des mœurs de cette jeune personne lui faisoit envisage avec une juste sévérité la faute, grave dont sa fille s'étoit rendue coupable.

Lorsque la fête de mylord Dromore eut lieu, sir Henry et sa famille étoient allés dans le nord de l'Angleterre pour y recueillir la succession d'un oncle de lady Woodward. A leur retour, Louisa se hâta d'écrire à son amie pour l'engager à se rendre de suite à Old-BuildCastle et lui envoyoit le carrosse de son père pour la ramener. La fortune de sir Henry venant d'augmenter, de deux mille livres sterlings de revenu, il avoit pris un équipage : ce n'est point un objet de luxe à la campagne, mais bien de nécessité. Nancy obtint facilement de mylady la permission de céder au désir obligeant de Louisa.

Que de choses les deux amies avoient à se dire ! que de secrets à se confier ! Nancy, qui n'avoit rien de caché pour miss Woodward, lui rendit un compte exact des événements qui avoient eu lieu pendant son absence. Louisa la blâma de s'être mise à la merci d'un homme qu'elle connoissoit à peine ? — Il falloit attendre mon retour, lui dit-elle, nous aurions bien trouvé ensemble les moyens de rompre une union qui paroît n'être encore que projetée. Au reste, comme le mal est fait, il faut tâcher de tirer le meilleur parti de votre confident ; vous me le ferez connoître, et il sera bien habile, si ses desseins échappent à ma pénétration ! Soyez tranquille, ma chère Nancy, le triomphe de votre rivale sera de courte durée. Après quelques questions sur l'homme qui désiroit la désunion de Betsy et

d'Hannibal, Louisa. forma un projet que sa dissimulation naturelle lui dicta de cacher à sa bonne amie ? — Messieurs Quaggy, demandat-elle, sont-ils de la société de mylady Milfordhaven ? — Mon Dieu, non ! et c'est ce qui rendra nos entrevues difficiles ? — Je me charge de les faire présenter chez vous par ma mère ; l'essentiel est de commencer à me les faire connoître ? — Mais, ma chère Louisa, c'est au père seul à qui j'ai fait mes aveux ; le fils ignore et doit ignorer ce qui se passe entre nous. — Ne pourrions nous pas mettre aussi le jeune homme dans nos intérêts, ce seroit un secours de plus dans l'occasion ? — Il m'a semblé, ma bonne amie, que vous blâmiez tout à l'heure ma démarche vis-à-vis de M. Quaggy ? — Je l'avoue, mais puisque vous êtes sûre d'eux. — Je ne sais pas même sûre d'un. — Le père, à ce qu'il paroît, est fort intéressé dans cette affaire. — J'ai pensé, depuis notre entrevue, qu'il avoit, peut-être, le projet de marier son fils à Betsy. — Il ne faut pas le souffrir. — Que m'importe de qui elle devienne la femme, pourvu qu'elle ne soit pas celle de Surby. — J'en conviens, mais il seroit possible de trouver un parti plus convenable au jeune homme. — J'entends, dit en souriant Nancy, ma Louisa voudroit se le réserver. — Trouveriez-vous que ce fût un tort, Nancy ? — Non, certes ; Bertram Quaggy est un très-joli garçon ; et si je n'eusse vu avant le cousin de mylord Dromore, j'aurois pu me décider à en faire mon mari ; il m'a même paru si bien, que je me suis gardé de conseiller à son père de l'offrir à mylady pour devenir son gendre. J'aime trop peu ma sœur pour lui souhaiter un époux aussi aimable. — Ce sont des gens riches, m'avez-vous dit ? — Excessivement ; ils ont acquis une immense fortune dans les Colonies. — Voilà l'essentiel, il faut, mon amie, nous réunir pour épouser, vous, Hannibal, et moi Bertram. — C'est un vrai moyen pour rendre nos efforts plus efficaces ; car, l'amitié, telle forte qu'elle soit, ne peut l'emporter sur l'intérêt personnel. — Votre sincérité me plaît. Ah ! Nancy, combien nous devons nous aimer ; nos sentiments et nos caractères sont exactement les mêmes. Ce premier ; entretien consolida le pacte fait entre Nancy et Louisa. Je ne détaillerai pas les voies obliques qu'elles suivirent, et ne citerai que les effets. Deux méchantes femmes qui se réunissent pour nuire, sont un fonds inépuisable de noirceurs et de perfidies, surtout quand l'amour, la haine et l'intérêt les guident.

CHAPITRE VI.

LE reste de l'été se passa à Rose-BushHouse, comme ceux qui l'avoient précédés. Fréquentes absences de Nancy, continuité de sa part de mauvais procédés pour sa sœur, d'indifférence pour sa mère, et de dureté pour la jolie petite Fanny. Heureusement pour l'aimable enfant que sa grand-maman et sa tante Betsy la dédommageoient amplement ; aussi leur étoit-elle tendrement attachée à l'une et à l'autre. Le seul stimulant qu'on employoit pour la corriger d'un léger défaut, ou lui faire remplir un devoir qui lui répugnoit, étoit de lui donner la crainte que son obstination ne causât une maladie à mylady ou à Betsy. Cette appréhension la rendoit extrêmement docile.

La saison s'avançoit, les chemins qui conduisoient à Old-Build-Castle devenoient mauvais ; Nancy ne pouvoit plus aller si souvent chez le baron, et l'ennui la gagna. Son humeur devint à tel point intolérable, que mylady se vit forcée d'interposer son autorité pour réprimer son insolence vis-à-vis de sa sœur, de sa nièce et des valets. Obligée de se contenir, le volcan n'en fut que plus à craindre. L'espoir d'avoir un jour le moyen de se venger de ce qu'elle nommoit des préférences injustes ; put seul arrêter les reproches qu'elle auroit voulu diriger principalement vers sa mère. Son unique ressource étoit de laisser exhaler son venin en présence de sa fidèle Jénny. Celle-ci, aussi malfaisante que sa maîtresse, avoit de plus qu'elle l'art inappréciable pour les méchants de sçavoir cacher l'atrocité de son âme sous les dehors de la bonté et de la candeur. Cette fille s'étoit si adroitement contrefaite, que Betsy, qui l'avoit pour femme de chambre en commun avec Nancy, la croyoit discrète, honnête, sensible et attachée à ses intérêts ; quelquefois même elle lui confioit le chagrin que lui causoit le caractère fâcheux de sa soeur, ce qu'elle faisoit, cependant, sans aigreur. — C'est plus pour elle que pour moi, disoit la douce fille, que je m'afflige de ses défauts, car elle ne pourra me faire souffrir long-temps, l'une et l'autre étant bientôt en âge de former un établissement, La première mariée suivra son époux, et alors toute dissension de famille cesse, ou du moins n'est-elle plus un tourment journalier. Jenny abondoit dans le sens de Betsy, et blâmoit

beaucoup la conduite de miss Milfordhaven : souvent elle se permit d'aller si loin, que la jeune personne l'engagea avec bonté à ménager ses, termes, en parlant d'une maîtresse qu'elle devoit. respecter.

Le temps de quitter la campagne étant arrivé, mylady ordonna les préparatifs de son départ. Ce fut un signal de plaisir pour tous les habitants du château ; les gens se réjouirent de retourner à la ville, parce que la fille aînée de mylady étant alors souvent absente de l'hôtel, elle les tourmenteroit moins. Betsy espérant voir à Londres le cousin de M. Surby, pourroit du moins en entendre parler et en sçavoir des nouvelles. La petite Fanny se fit une fête d'aller embrasser sa mère ; et Nancy, en se rapprochant de ceux qui devoient la seconder, seront plus à portée d'effectuer le projet de désunion qu'elle avoit formé. La seule mylady vit avec indifférence le changement de lieu : être avec ses enfans à RoseBush-House, ou à Londres, étoit tout un pour elle.

A peine descendue de carrosse, Nancy demande à sa mère la permission d'aller voir son amie. Sir Henry étoit arrivé à la capitale depuis deux semaines. Mylady acquiesça sans peine à la proposition de sa fille, et trouva son empressement naturel. Nancy envoya chercher une chaise à porteurs, et se fit porter à Dean-Street. Elle trouva Louisa rayonnante de parure et de joie ; il étoit six heures du soir, et toute la famille se disposait à monter en voiture pour aller dîner en ville. Les deux amies eurent à peine le temps de s'embrasser. — Demain, dit miss Woodward, j'irai vous prendre à midi, nous employerons deux heures à parcourir les boutiques, puis je vous ramènerai dîner avec nous : ayez soin, ma chère Nancy, de prévenir votre maman que vous ne retournerez chez elle que dans quelques jours.

A l'heure du rendez-vous, Louisa fut exacte ; mylady avoit consenti à tout. Miss Woodward commit la malhonnêteté de ne pas quitter son carrosse, elle se contenta d'envoyer ses compliments à mylady et à sa fille cadette, et fit appeler Nancy qui parût aussitôt : elle se plaça à côté de Louisa, et les confidences commencèrent. — Je me suis beaucoup occupée de vous, ma chère amie, dit Louisa, depuis mon arrivée à Londres. Mistress Gladsome, parente éloignée de ma mère, et femme d'un riche négociant de la cité, est fort répandue dans le grand monde ; sa fortune très considérable l'a fait rechercher même des habitants de Westminster ; quoique peu liée avec mon père, qui a le sot orgueil de rougir de l'état de M. Gladsome, j'ai si bien fait que lady Woodwarta consenti à faire une visite à sa cousine ; nous en avons été accueillies avec beaucoup de distinction, et depuis, mes jours s'écoulent

dans les plaisirs de tous genres. Aux bals, aux spectacles et aux assemblées, mistress Gladsome ne peut se passer de moi, elle veut que je l'accompagne partout. — Je vous en félicite, ma chère Louisa ; mais je ne vois pas que cet accroissement de bonheur pour vous doive influencer sur mon sort. — Ecoutez-moi jusqu'au bout : avant hier nous fûmes invitées d'un concert où se trouvoit, je crois, la moitié de la ville. Le hasard, ou plutôt notre bonne étoile, me plaça à côté d'un homme de quarante à quarante-cinq ans, gros, grand, ayant un signe remarquable entre le nez et la bouche. — M. Quaggy en à un aussi. — C'est ainsi que je l'entendis nommer par quelqu'un de sa connoissance : l'occasion étoit belle, je me hâtai de la saisir ; il est facile à une jolie personne de faire cōnnoissance avec son voisin, il ne faut que lui jeter un coup-d'œil de bienveillance ; c'est ce que j'ai fait, et bientôt nous étions embarqués dans une conversation en règle, M. Quaggy et moi. Il m'a paru ne dire jamais la moitié de ce qu'il pense ; je le crois dissimulé et haineux : deux ou trois mots sur quelques personnages qui se trouvoient à l'assemblée m'ont donné de lui cette idée. L'ayant entendu adresser plusieurs fois la parole à quelqu'un qui étoit près de lui du côté opposé où je me trouvois, et que je n'avois pas vu à cause de l'extrême ampleur demonvoisin, ma curiosité s'est trouvée excitée ; je me suis penchée et ai apperçu un jeune homme d'une jolie figure et d'une tournure élégante. — C'est M. votre fils, ai-je dit au gros homme ? — Oui, madame. — Je jugé à son air attentif qu'il aime beaucoup la musique ; peut-être est-il musicien ? — Oui, madame, il joue de plusieurs instruments. — Du violon, sans doute ? — Et aussi de la flûte, du piano, de la guitare. — Ce sont des talents bien précieux ; il est fort rare d'en réunir autant.

— Bertram, remerciez madame qui me dit les choses les plus honnêtes sur votre

compte. Madame est bien bonne, fut la seule réponse qu'il accompagna d'un profond salut ; puis il se rassit, et se livra de nouveau à sa première préoccupation. Tu ne m'échapperas pas, dis-je en moi-même, je veux te forcer à me regarder. — A quels compositeurs Mr. votre fils donne-t-il la préférence, Italiens, Allemands, François ou Anglois ?

— Changeons de place, mon fils, et répondez-vous-même à madame. Le jeune homme se mit à côté de moi ; je répétai ma question — Je suis Anglois, madame, et j'aime toutes les productions de mon pays. — Je vous croyois Américain ? — J'étois jeune, à la vérité, quand je quittai l'Angleterre ; mais l'amour de la patrie étant inné en moi, je n'ai pas cessé

d'être Anglois de cœur. — Je pense comme vous, le patriotisme est une passion pour moi. J'ai souri en proférant ces mots, il en a fait autant, et nous avons parlé d'autre chose : ce n'a pas été sans effort que j'ai pu établir tin échange de paroles ; mais il m'a semblé en être très-avare. Cependant j'ai appris de lui qu'il devoit dîner avec son père chez M. Gladsome trois jours après. — En ce cas, nous nous y rencontrerons, c'est une de mes parentes : la Voilà à deux pas de nous, n'irez-vous pas la saluer ? — Je n'ai pas l'honneur de la connoître personnellement ; mon père, quand il est à Londres, lui fait souvent des visites ; nous sommes parents éloignés de mistress Gladsome. — Ainsi nous voilà décidément cousins. — Mon amour-propre ne peut qu'en être flatté. — Mylady, dis-je à ma mère qui étoit à ma droite, je viens de découvrir deux membres de notre famille ; MM. Quaggy sont parents de mistress Gladsome. Le père et le fils saluèrent maman ; le premier demanda la permission de cultiver d'aussi aimables cousines ? — Je vous présenterai à mes amies, dis-je, sans regarder ni l'un ni l'autre ; mylady Milfordhaven est sur le point d'arriver à Londres, vous serez bien aises de connoître cette aimable famille. — Mylady Milfordhaven, dit le père ! mylady Milfordhaven, répéta le fils ! — Vous la connoissez ? — Peu, mais assez cependant pour désirer la connoître davantage. Le concert étant fini, notre conversation cessa. Hier, dans l'instantoù vous êtes venue, nous nous disposions, comme vous l'avez vu, ma chère Nancy, à nous rendre au dîner projeté chez mistress Gladsome ; messieurs Quaggy étoient déjà dans le salon, et l'on nous attendoit pour se mettre à table. Afin d'excuser notre tardive arrivée, sir Henry a dit que la visite de miss Milfordhaven nous avoit retenus près d'une demi-heure. — Ainsi, dit M. Quaggy, mylady Milfordhaven est de retour en ville ? Je fixai Bertram, il me sembla qu'il changeoit de couleur : il ne dit pas un mot ; mais il me parut plus gai qu'à notre première rencontre. Après le repas, il vint se placer à côté de moi, et paroissoit vouloir me parler ; cependant il gardoit le silence. Ayant conçu quelques soupçons que je voulus éclaircir, — Connoissez-vous les filles de mylady Milfordhaven, lui demandai-je ? — J'ai eu l'honneur de me trouver une fois avec elles. — Oh ! ce n'est pas assez pour apprécier leur mérite. — Vous m'excuserez ; car c'étoit à la campagne ; et là, plus qu'à la ville, on peut juger les personnes en trois jours. — Surtout lorsqu'on a intérêt de les connoître. Il eut l'air effrayé de mon observation. — On éprouve toujours beaucoup d'intérêt pour des dames aimables, ajouta-t-il, en se remettant. — Cela est vrai, et mes amies

en sont la preuve ; tout le monde les aime, principalement Betsy. Il baissa les yeux, et ne répondit pas. — Vous préférez peut-être l'aînée ? — Miss Nancy ? Oh, non, dit-il précipitamment et sans réflexion. J'ai souri. Cependant, reprit-il sur-le-champ, elle est aussi fort bien : et vous-même, miss, ne vous sentez-vous pas un peu plus de penchant pour l'une que pour l'autre ?

— Nancy et moi habitâmes la même pension, et notre liaison commença dès l'enfance. Son père, qui survint alors, interrompit l'entretien. — Asseyez-vous là, M. Quaggy, dis-je au père, en lui montrant un siège vacant à côté de moi, et soyez assez bon pour me raconter la manière dont on vit dans le pays lointain que vous avez quitté, depuis-peu.

— Quelque soit de sujet de la conversation avec vous, miss, on ne peut que le trouver agréable. — Le compliment est flatteur ; reste à savoir s'il est sincère.

— En douter, seroit vous faire injure. Je viens d'entendre, je crois, miss, que vous êtes l'amie de miss Nancy Milfordhaven ? — Ainsi donc, vous nous écoutiez ; cependant-vous paraissiez tout occupé de ce que vous disoit mistress Gladsome. — Peut-on s'occuper d'une autre que de miss Woodward quand elle est présente ? — Vous êtes un flatteur, M. Quaggy. Ce n'est pas aux dépens de la vérité, toujours. — Je gage que vous avez quelque chose à obtenir de moi ; votre ton caressant m'en assure ? — Sans nul doute, je désire obtenir votre amitié. — Que cela, dis-je, en souriant ? — Me permettez-vous d'en prétendre davantage ? — Je doute que vous en ayez le désir. — Mettez-moi à l'épreuve. — Ce n'est pas avec les hommes qu'il faut espérer de la franchise. — Croyez-vous qu'elle se soit réfugiée dans le cœur des femmes ? — Si elles ne disent pas tout ce qu'elles pensent, du moins il en est peu qui ne pensent ce qu'elles disent. — J'en serai persuadé, miss, si vous me l'assurez. — Pourquoi ne le ferois-je pas ? — Parce que vous êtes convaincue du contraire. — Ainsi, vous me supposez fausse ? — Pas précisément, mais fine et adroite. — L'attaque est directe ; à la preuve, s'il vous plaît, ou je vous tiens pour un méchant. — La preuve, vous voulez que je vous la donne, je prierai miss Nancy Milfordhaven de vous la fournir ; — Qu'a de commun mon amie avec le sujet de notre conversation ? — Vous me le demandez ? eh bien ! mon opinion sur les femmes est-elle juste ? — C'est un brûle-pourpoint. — Vous m'y avez forcé ; mais je puis encore me rétracter ; ayez plus de loyauté, il en faut pour inspirer de la confiance. Vous riez, miss, convenez que j'ai touché le but ?

— Je conviens que le choix de Nancy, n'est pas mal tombé ! je vous crois très capable de servir ses projets. — Oui, tant qu'ils serviront les miens ; on ne me vit jamais faire la guerre à mes dépens. — Ce seroit le métier d'un sot, et.... — Je ne le suis pas, miss. — Ainsi que vous j'aime à obliger mes amis, pourvu toutefois que j'y trouve mon avantage. Nous reprendrons une autre fois cette conversation. Ne viendrez-vous pas à la maison, maman vous en a accordé la permission ? — Mylady Milfordhaven va-t-elle souvent chez vous ? — Rarement, mais j'engagerai lady Woodward à vous présenter à l'hôtel de la mère de Nancy, et je puis vous assurer qu'elle le fera ; en attendant, venez voir sir Henry, De toute la soirée je ne pus dire un mot à Bertram, il sembloit éviter mon approche. L'idée m'est venue que ce jeune homme est amoureux de votre bégueule de sœur. : malheur à elle si j'en acquiesce la certitude ; elle a beau en préférer un autre, je ne lui pardonnerai pas le vol d'un cœur que j'ambitionne. Bertram est une créature charmante, je m'en empare exclusivement. Voilà, ma chère Nancy, où en sont vos affaires et les miennes. — Que pensez-vous de Quaggy ? — Je vous l'ai dit, il est propre à l'exécution du dessein le plus hardi, mais il est rusé, et surtout égoïste : il faut s'en servir et s'en défier.

Dans la soirée du même jour, Quaggy père fit sa première visite. Le baronet et son épouse l'accueillirent fort bien ; Louisa proposa d'aller à Convent-Garden, Lady Woodward avoit mal à la tête ; mais ne voulant pas priver sa fille d'un plaisir, elle lui permit de sortir avec miss Nancy et M. Quaggy. On se doute bien qu'on profita de l'occasion pour se parler sans énigme. Quaggy continua à ne s'expliquer que vaguement : Louisa l'accusa au tribunal de la confiance. — Vous faites de nombreuses questions, et ne répondez à aucune, lui dit-elle, je n'approuve pas une pareille Conduite. — Vous-même, miss, observez-vous scrupuleusement la loi que vous voulez m'imposer ? — Je ne vous entends pas. — Etes-vous franche avec moi ? à la vérité vous m'avez assuré que vous ne serviez que pour être servie, j'en dois augurer que votre intérêt vous porte à obliger miss Nancy, mais, quel est cet intérêt ? — Que vous importe ? — Beaucoup, puisque je dois être le grand moteur qui fera agir la machine. — Et si mon secret divulgué nuisoit au lieu d'être utile ? — Je ne présume pas qu'il ait une suite aussi fâcheuse. — Vous êtes un homme exigeant : eh bien ! si j'avoue tout, userez-vous de représailles ? — Non, le mystère seul assure la réussite Je mettais. — Et moi je vous devine, vous aimez mon fils. — Qui vous l'a dit ? — Vos yeux. — Cette autorité est bien légère. — Elle est pour moi sans appel. — A

supposer que votre perspicacité ait atteint le but, qu' en augureriez-vous ? — Que vous êtes convenue avec miss Betsy de travailler l'une et l'autre à obtenir, elle, Hannibal, et vous, Bertram. — Me blâmez-vous ? — Au contraire. — Si vous m'approuvez, voilà déjà une difficulté de levée. — Le jour que Surby épouserait miss Milfordhaven, je vous promets de vous unir à Bertram. — D'honneur ? — D'honneur. — Et s'il en aime une autre ? — Il ne vous en épousera pas moins. — Disposez de moi, il n'est rien que je ne fasse pour obtenir une aussi agréable récompense.

M. Quaggy fut présenté à mylady Milfordhaven par lady Woodward. Il avoit de l'esprit et une sorte d'amabilité ; il plut à la mère de Nancy. Trop adroit pour laisser deviner ses véritables motifs, il affecta dans toutes ses actions une indifférence marquée pour ce qui le concernoit personnellement : respectueux auprès de la mère, il eut à peine, l'air de se douter qu'une de ses filles étoit jolie comme un ange. Bientôt il s'établit une espèce de confiance entre mylady et M. Quaggy ; la première ne lui cacha pas que la main de sa fille cadette étoit promise au cousin de mylord Dromore. Le confident applaudit au choix ; mais il observa que ce seroit une grande mortification pour miss Nancy de voir marier sa sœur avant elle. Mylady convint que c'étoit un sujet de peine pour elle, espérant trouver difficilement à établir l'aînée, vu le peu de beauté dont elle étoit pourvue. — Ne seroit-il pas possible de retarder de quelque temps l'union de miss Betsy ? — J'ai, donné ma parole — Remettre l'exécution n'est pas manquer à sa promesse Et puis les jeunes gens s'aiment, et ne verraient pas sans chagrin différer un mariage qui assure leur bonheur. — Sans doute, c'est une considération digne d'attention ; cependant je crois que la bonté de votre cœur souffrira de la mortification qu'éprouvera un de vos enfants, quand surtout, pour la lui éviter, il ne s'agit que de gagner du temps. — J'en parlerai à mylord Dromore, il doit arriver incessamment. — Un moyen bien simple seroit de prolonger le séjour du jeune Surby dans l'étranger ; les prétextes en sont faciles à trouver. — Je m'en occuperai avec mon ancien ami.

CHAPITRE VII.

HANNIBAL Surby se rendit directement à Vienne. Il y étoit recommandé dans plusieurs familles considérées. Un jeune homme d'un physique avantageux qui paroît jouir d'une grande aisance, et surtout dont les mœurs sont douces et honnêtes, est toujours certain d'être bien accueilli dans un pays où la masse des gens vertueux est considérable. Tel occupé que fut Hannibal de son amour pour Betsy, il n'en parut pas moins aimable aux yeux des Allemandes. La paix générale régnoit alors, et Vienne étoit remplie d'étrangers de toutes les nations.

Le baron de Landsberg avoit été fort lié avec mylord Dromore dans un voyage qu'il fit en Angleterre en 1787. L'Anglois s'étoit engagé, s'il se décidoit jamais à s'absenter de son isle, d'aller passer six mois chez son ami : les circonstances ayant mis obstacle à ce voyage, mylord Dromore écrivit au baron qu'il lui envoyoit un second lui-même dans la personne de son cousin. Surby fut reçu avec le plus grand empressement. M. de Landsberg le força de prendre un logement à son hôtel, et de s'y considérer comme chez lui.

Le baron de Landsberg avoit servi son pays pendant plusieurs années ; il étoit aimé et estimé de ses camarades. Un accident fort malheureux l'avoit forcé de se retirer, quoiqu'âgé au plus de trente-huit à quarante ans. Dans une partie de chasse, un de ses amis tira un coup de fusil sur une haie derrière laquelle se trouvoit le baron qu'il ne pouvoit voir : le plomb lui cribla la cuisse droite, et pour surcroit de malheur il tomba et se cassa la jambe du même côté. On fut obligé de lui faire plusieurs opérations dont le résultat fut de le rendre boiteux pour le reste de ses jours. Persuadé qu'une femme ne pourroit jamais l'aimer dans l'état de dislocation où il se trouvoit, il renonça au mariage. Une sœur plus jeune que lui, et veuve sans enfants, prenoit soin de sa maison et en faisoit les honneurs.

La baronne de Rottenburg avoit perdu son mari trois ans après l'avoir épousé. Les regrets que lui causa la mort d'un homme qu'elle chérissoit tendrement, l'a voient éloignée d'un second engagement. Encore à la fleur de l'âge, belle et riche, elle fut recherchée par un grand nombre de

prétendants ; mais son parti étoit pris. Je veux conserver, disoit-elle, la bonne opinion que mon époux m'avoit donnée des hommes, et pour n'en pas changer, j'éviterai une nouvelle épreuve. Son frère eut fort désiré qu'elle, cédât aux différentes instances qu'on lui fit et auxquelles il joignit les siennes ; mais tant d'efforts n'eurent aucun succès ; elle força même le baron à cesser de lui parler d'une chose qui ne lui étoit pas agréable, en le menaçant de se retirer dans une de ses terres fort éloignée de la capitale. La crainte de perdre une amie, dont l'aimable société parsemoit de fleurs le chemin de sa vie, lui ferma la bouche ; et depuis il ne fut plus question de mariage, ni pour l'un ni pour l'autre.

Le frère et la sœur étoient doués desqualités les plus recommandables. Un tiers de leur fortune appartenoit aux infortunés, et jamais un être malheureux ne quitta leur maison sans emporter un adoucissement à ses peines. Quoiqu'issus d'une noblesse très-ancienne, ils n'avoient rien de la fierté si commune dans : toute l'Allemagne, et qui souvent gâte le plus heureux naturel. Le baron, sans adopter le principe extravagant de l'égalité, ne pouvoit approuver l'orgueil de n'admettre de vrai mérite que parmi ceux que la naissance élève au premier rang. Un individu, de mœurs irréprochables, et dont l'éducation avoit été assez soignée pour pouvoir tenir sa place dans la bonne compagnie, pouvoit être admis à l'hôtel Landsberg, sans qu'aucun des habitants lui demandât des détails sur son origine. D'après l'idée que j'ai cherché à donner des principes d'Hannibal, on ne sera pas surpris de l'amitié qui s'établit entre M. de Landsberg et lui, le caractère de son nouvel ami avoit un si grand rapport avec celui de son cousin, qu'il se figurait souvent n'avoir pas quitté Dramore Hall. Les usages de la maison étoient exactement les mêmes, il voyoit un zèle semblable dans les valets pour remplir leurs devoirs, à la vérité il trouvoit de plus la société d'une femme charmante ; une pareille addition est considérée pour quelque chose par un jeûné homme. Le cœur de Surby et dit resté tout entier auprès de miss Betsy Milfordhaven ; mais il se livrait sans scrupule au plaisir d'admirer les charmes, les talents et les vertus de M^{me}. de Rottenburg.

Mylord Dromore, d'après la prière que lui en avoit faite Hannibal, avoit tracé la route qu'il devoit tenir et fixé le tems qu'il resteroit dans chaque ville. Le jeune homme s'étoit promis de suivre exactement l'itinéraire de son cousin ; cependant il se trouvoit si bien à Vienne, qu'il aurait désiré borner là son voyage, ou au moins y demeurer encore un mois ou deux.

L'instant du départ approchoit, et malgré les regrets qu'il éprouvoit de quitter, le baron et sa sœur, il étoit décidé à remplir la volonté de son bienfaiteur. Ses hôtes commençoient à s'affliger d'une séparation prochaine, quand Surby reçut une lettre de mylord Dromore : il reprochoit à son jeune parent de ne pas lui avoir fait part du desir qu'il avoit de séjourner plus long-temps dans la capitale de l'Allemagne ; circonstance qu'il avoit apprise par Charles, chargé par lui de veiller aux plaisirs de son maître. Je dois m'affliger, lui marquoit-il, du peu de confiance que me témoigne l'être du monde que je chéris le plus. Il l'engageoit à déchirer son itinéraire et à ne prendre désormais pour guide que sa propre volonté bien persuadé qu'il n'abuserait jamais d'une liberté dont il méritoit de jouir par le bon usage qu'il en faisoit. Ce bon parent écrivit en même temps au baron de Landsberg ; il le prioit d'engager son cousin à rester encore plusieurs mois chez lui, à supposer que sa présence ne lui fût pas importune. Ces deux lettres firent renaître la joie que l'idée du départ avoit éloignée. Hannibal étoit aussi cher au baron et à la baronne, que s'il eût été un de leurs enfants..

Vous écrivez donc à mon cousin, demanda Surby à son domestique ? — Oui, monsieur, mylord m'a prescrit l'ordre de lui donner une fois par mois des nouvelles de votre santé. — Et rien de plus ? Charles rougit de dépit. — Fi, monsieur, il n'est pas bien d'avoir si mauvaise opinion de mylord et de vous-même ; j'ajouterai que c'est me faire injure que de me soupçonner capable d'épier vos actions pour en rendre compte : si j'eusse reçu une pareille commission, je n'aurois pas l'honneur d'être à votre service ; Charles n'est pas un espion. — Excuse, mon ami ; la question un peu légère que je t'ai faite, et surtout ne pense pas que j'ai eu l'intention de t'offenser. Il eût été possible que mon généreux cousin ait désiré sçavoir la manière dont je me conduis, et qu'il ait chargé l'homme qui a sa confiance et son estime de le lui marquer. — Non, monsieur, mylord ne m'anullement manifesté de doute sur vos mœurs ; il vous connoît et vous rend justice. Voyant la peine que vous éprouviez de vous séparer sitôt de vos nouveaux amis, j'ai cru devoir apprendre à mylord que ce seroit avec chagrin que vous partiriez, et que cependant vous n'en étiez pas moins décidé à partir.

Il y avoit six mois que le jeune anglais habitoit Vienne et l'hôtel du baron de Landsberg, quand celui-ci, qui avoit coutume de passer quelques mois à la campagne, proposa à Surby d'y venir. — En supposant, ajouta-t-il, que nulle affaire ne vous retienne ici ; car alors ma maison et mes gens restent à votre disposition L'amitié, comme vous sçavez, n'exige aucun

sacrifice, quoique toujours prête à en faire. — Je n'ai aucun motif étranger à votre famille, répondit Hannibal, pour désirer de rester à la ville, et si je ne vous accompagnois pas à Hallsberg, je partirois de l'Allemagne le jour que vous quitteriez Vienne. Le baron serra la main de son jeune ami, et une larme de sympathie mouilla en même temps leurs paupières.

Le mois de mai venoit de commencer. La campagne, plus précoce qu'à l'ordinaire, étoit déjà parée de ses riches atours. Surby fut frappé de la beauté de Hallsberg, le château lui parut magnifique, les jardins délicieux, et le parc imposant par son étendue et la grosseur des arbres qu'il contenoit. Si Hannibal étoit venu à Hallsberg avant de connoître Betsy, il aurait voulu y passera vie. Que ne puis-je, disoit-il, né quitter ce superbe lieu et mes amis, qu'à l'instant où il me sera permis de retourner en Angleterre ! mais que penseroit de moi mylord Dromore, si je répondois si mal à son attente ? son intention est de me faire connoître l'Italie, la France, etc... Il imagine que des observations sur les peuples de ces différents pays étendront mes connoissances et acheveront mon éducation. Je crois, moi, que de semblables voyages ne sont propres qu'à donner aux jeunes gens le goût de la dissipation et peu de stabilité dans les idées. Pour apprendre à connoître les mœurs d'une nation, il ne s'agit pas de la parcourir à vol d'oiseau, il faut les étudier pendant des années ; d'ailleurs l'histoire nous en donne des notions, sinon exactes, du moins plus certaines que ne peut en acquérir une jeune tête plus occupée de plaisirs que d'instructions.

Six semaines s'étoient écoulées depuis l'établissement de la famille Landsberg à Hallsbers : Hannibal avoit écrit à son cousin : sa lettre contenoit beaucoup de questions sur mylady Milfordhaven, et sa fille Betsy. L'amour et l'impatience dictoient chaque phrase ; il faisoit aussi la description de la belle terre du baron, et témoignoit un grand désir d'y revenir un jour avec son cousin et son épouse. Un matin, un exprès lui apporta une lettre de son banquier, qui l'invitoit à se rendre chez lui le plutôt possible pour recevoir un paquet envoyé par mylord Dromore ; avec ordre de ne le donner qu'à lui. Hannibal demanda au baron la permission de faire seller deux de ses chevaux pour aller à la ville avec son domestique. — Ne vous accoutumerez-vous donc pas, dit M. de Landsberg, à user de tout ce qui Comme à vous appartenant, je m'en plaindrai à votre cousin. Hannibal sourit, et fit préparer deux chevaux.

Monsieur Mayer Hoffen (nom du banquier) remit le paquet annoncé à M. Surby, en lui disant qu'il avoit été apporté par un de ses compatriotes

qui, se trouvant forcé de faire un voyage dans la Hongrie, ne pourrait le voir qu'à son retour, et qu'alors il irait le trouver à Hallsberg ; — A-t-il dit de quelle part, demanda Hannibal ? — De celle de mylord Dromore ; je croyois vous l'avoir mande. — Ouvrons vite, dit Surby. Oh ! comble de bonheur ! s'écria le jeune homme en ouvrant une boîte à portrait, et reçonnoissant celui de miss Betsy Milfordhaven d'un côté, et de l'autre, le chiffre de la jeune personne, enlacé avec le sien ; ce chiffre étoit fait avec les cheveux de Betsy, comme il put s'en assurer en les comparant à ceux du portrait. Aucun mot d'écrit n'accompagnoit cet envoi ; mais quelle phrase eût pu équivaloir àun présent aussi précieux : le jeune anglois eut beaucoup de peine à contenir sa joie devant le banquier. Celui-ci lui demanda s'il avoit besoin d'argent : mylord Dromore avoit donné à son cousin des lettres de crédit illimitées sur des banquiers de toutes les villes où il devoit séjourner. Surby répondit qu'il étoit encore en fonds. M. Mayer-Hoffen l'engagea à dîner avec tant d'instances, que Surby ne pût se défendre d'accepter une invitation faite d'aussi bonne grace. Le banquier avoit une femme aimable et deux filles charmantes ; Hannibal reçut tant d'honnêtetés de toute la famille, qu'il crut ne pas devoir partir en sortant de table, il resta jusqu'à sept heures du soir : la distance de Vienne. à Hallsberg, n'étant que de quatre lieues, il croyoit pouvoir franchir l'espace en moins de deux heures. Les lieues d'Allemagne sont fort longues ; il étoit nuit, et Surby étoit encore à plus d'une demi-lieue de chez le baron : tout-à-coup, quatre hommes qui marchaient à travers, champs, joignent la grande route et s'approchent d'Hannibal et de son domestiques : deux saisissent la bride des chevaux, et présentent un pistolet à chaque cavalier, menaçant de faire feu s'ils font un mouvement contraire à leurs, vues. Ne soupçonnant aucun danger, Charles et son maître étaient sans armes, Que peut le courage sans moyens de défense ? Les brigands ordonnèrent au jeune anglois de mettre pied à terre, deux le fouillent et lui enlèvent son porte-feuille, dans lequel il avoit placé le portrait qu'il avoit reçu le matin. — Gardez tout, je vais même vous donner un ordre pour toucher chez mon banquier telle somme que vous voudrez, s'écrioit Surby ; mais rendez-moi la petite boîte contenue dans mon porte-feuille. elle ne sera d'aucune valeur pour vous, mais pour moi, elle est sans prix. Ses prières ne furent pas même écoutées. Charles voyant le désespoir de son maître, essaya de se dégager des mains du scélérat qui l'avoit fait descendre de cheval, et le tenoit au collet ; il étoit fort, il terrassa son adversaire : un de ses camarades tira un coup de pistolet

sûr' Charles qui tomba en s'écriant : Mon Dieu ! ayez pitié de mon maître. La mort de ce brave et fidèle domestique accrut la fureur d'Hannibal ; il se débattit, niais en vain ; la lutte étoit trop inégale. Unvoyageur, attiré par le bruit de l'arme à feu, double le pas, et arrive au Moment ou on alloit attacher l'infortuné jeune homme à un arbre. L'inconnu n'avoit qu'un bâton, il tombe sur les misérables ; frappe à droite et à gauche, en étend deux par terre, et fait fuir les autres. Hannibal est libre, mais ou lui a enlevé un objet aussi cher que sa vie, mais il a perdu son cher Charles, il ne peut être plus malheureux. Cependant il témoigne sa reconnoissance au généreux inconnu, et s'informe s'il n'est pas blessé. — J'ai reçu un coup de poignard, dans la joue droite, mon sang coule ; malgré cela, je ne me repens pas d'être venu à votre secours, puisque je suis parvenu à vous débarrasser de cette horde de voleurs. — Homme courageux ! s'écrie Charles, votre action est d'autant plus belle, qu'ainsi que nous, vous étiez sans armes. L'inconnu lui dit en montrant son bâton : — Je sçais m'en servir — Parfaitement. Si j'en crois les apparences, vous n'êtes pas riche ; comptez sur une forte récompense ; commençons par bander votre plaie. — La chose est faite, voyez, j'ai noué mon mouchoir autour de ma tête. — Que je m'assure, reprit Surby en s'approchant du corps dé Charles qui gissoit au milieu du chemin, si ce brave garçon à cessé de vivre. — Il est aussi bien mort, dit l'inconnu, que ces deux brigands étendus à côté de lui. — Dès que je serai arrivé à Hallsberg, je l'enverrai chercher, peut-être n'est-il qu'évanoui ? Vous sera-t-il possible, mon ami, de vous tenir à cheval ? en moins de vingt inimités nous serons arrivés dans un lieu où tous les secours vous seront prodigués. L'inconnu fit quelques efforts, et parvint avec beaucoup de peine à se placer sur le cheval de Charles ; Hannibal, accablé de lassitude, monta le sien, et cette triste cavalcade arriva au château du baron, au moment où la longue absence de Surby commençoit à causer de l'inquiétude à ses habitants.

Le spectacle qui s'offrait à eux étoit peu propre à les rassurer. Tous les domestiques s'empressèrent autour des deux arrivants. Là pâleur d'Hannibal, et le sang dont ses vêtements et le mouchoir qui couvroit la moitié de la figure de son compagnon étoient seillés, firent une telle impression sur la baronne, qu'elle se trouva mal. M. de Landsberg ordonna à un palfrenier de seller un cheval, et d'aller vite chercher un chirurgien à Vienne. — Ce brave homme en a besoin, dit le jeune Anglois ; quant à moi, il me sera inutile, je ne suis pas blessé. — Je vous remercie, dit l'étranger ;

mais je sçaurai me guérir moi-même, je connois des simples que l'on trouve partout, et qui me tiendront lieu du meilleur chirurgien ; jamais je ne pourrais me décider à confier ma santé à un homme que l'intérêt guide. Je vous prie donc, monsieur, de n'envoyer chercher personne, le repos sera mon meilleur médecin. — En ce cas, mon cher, on va vous conduire dans votre chambre ; vous boirez bien un coup ayant de vous coucher ? — Excusez-moi, monsieur, pour ce soir je resterai à jeun. L'inconnu se retira, et un des gens le mena dans une des chambres du château.

Hannibal monta dans l'appartement de madame de Rottenburg qui venoit de recouvrer la connoissance, et fit à ses amis le détail des événements de sa journée. Le vol du porte-feuille sembloit tant affliger Surby, que le baron crut que cette perte ne lui étoit sensible que parce qu'elle lui enlevait tout son argent ; en conséquence il se hâta de lui offrir sa bourse, le jeune homme rougit, et vit bien qu'il falloit faire une confidence entière ; alors il confessa que le paquet annoncé étoit le portrait d'une personne bien chère, et qu'il devoit épouser à son retour en Angleterre : — Mes regrets, ajouta-t-il, ne tombent en aucune manière sur quelques misérables billets ; contenus dans mon porte-feuille ; mais je gémis du vol irréparable de la précieuse miniature ? — Comme c'est un mal sans remède, reprit le baron, je ne vois pas d'autre moyen que de marquer à mylord Dromore la vérité, en le priant de vous envoyer un nouveau portrait ; — Par duplicata, dit en souriant la baronné. Ah ! M. Surby, vous avez laissé votre cœur en Angleterre ; il est mal à vous de n'en pas avertir les dames qui pourraient y prétendre. — Oh, dit le baron, à son âge on a plus d'un cœur à offrir. — Le premier donné est le meilleur, n'est ce pas, Hannibal ? — Je vous protesté ; madame, que celui que possède ma belle compatriote est le seul dont je puisse et veuille disposer. — C'est bien, mon jeune ami, j'aime à vous voir dans d'aussi bons principes. — Je vous l'ai dit, ma sœur, les Anglois sont autant fidèles à l'amour, qu'à l'amitié. Le souper se passa fort tristement. La baronne et son frère étoient trop tendrement attachés à Surby pour ne pas partager son chagrin.

Hannibal dormit mal ; être privé d'un objet qui seul étoit capable de lui rendre l'absence supportable, lui sembloit une chose horrible. Chaque jour pensoit il ; que dis-je ? vingt' fois par jour ; j'aurais pu fixer sa charmante image, lui répéter tout ce que je désirerois tant pouvoir dire à l'original. Le baron croyoit que l'intérêt pouvoit exciter mes regrets. Ah Dieu ! qu'ils viennent les misérables qui m'ont enlevé la seule consolation que j'eusse au

monde ; qu'ils viennent me la rendre, je suis prêt à leur assurer la moitié des bienfaits que je dois à la générosité de mon noble parent. En se levant, Hannibal étoit aussi fatigué qu'en se mettant au lit.

Le premier soin du jeune Anglois fut de remplir le devoir que lui dictoit la reconnaissance. Il se rendit à la chambre de l'inconnu qu'il trouva éveillé : il s'informa avec beaucoup, d'intérêt de l'état de sa blessure. — Elle va autant bien qu'il est possible. Un coup d'œil jetté sur les pauvres vêtements de cet homme confirma Surby dans l'idée qu'il avoit conçue la veille de la pauvreté de son libérateur. — Je vous dois tant, brave homme, que je ne sçais comment ; m'y prendre pour vous témoigner ma gratitude . — Vous ne me devez rien, monsieur, je n'ai fait que suivre l'impulsion naturelle à tout homme sensible. — Guidez mon ignorance dans ce que je puis faire pour vous. Je suis prêt à satisfaire à toutes vos demandes. Desirez — vous retourner dans votre patrie ? à votre accent je vous crois étranger ; seriez-vous bien aise d'y former un rétablissement ? je vous en fournirai les moyens. De quel pays êtes-vous ? — Je suis Espagnol, feu ma femme étoit de Bohême. On nous écrivit qu'un de ses parents lui avoit laissé un fort héritage, nous partîmes pour l'aller recueillir ; mon épouse mourut en route. Arrivé dans sa patrie, sa famille ne voulut, ni me reconnoître, ni me donner de quoi retourner en Espagne. Je me décidai alors à gagner Vienne en demandant ma vie ; et là, s'il étoit possible, de me placer comme domestique, chose, m'a-t-on dit, fort difficile, ne sachant ni lire ni écrire Si c'est là l'objet de vos désirs, vous n'aurez pas la peine de chercher : la mort de mon pauvre Charles me donne la facilité de vous offrir sa place. — Vous comblez mes vœux, monsieur ; j'accepte avec reconnaissance la proposition que vous avez là bonté de me faire, et je suis dès ce moment attaché à votre service ; je ferai en sorte par mon zèle et mon respect de mériter ce bienfait. — C'est moins un maître qu'un ami que vous trouverez en moi, et croyez bien que je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu. — J'espère pouvoir dès demain entrer dans les fonctions de mon nouvel état.

J'ai oublié de dire que la veille, à son arrivée au château, Hannibal avoit prié le baron d'envoyer plusieurs de ses gens avec une litière pour rapporter le corps de Charles ; il conservoit l'espoir que ce fidèle serviteur n'étoit pas mort. Il ne voulut se coucher qu'au retour des valets : leur recherche avoit été inutile, ils ne trouvèrent ni le corps de Charles, ni ceux des deux brigands. On présuma qu'ils avoient été enlevés par les scélérats, pour que rien ne déposât contre eux.

CHAPITRE VIII.

LES aveux du jeune Anglois avoient troublé le repos de la baronne. Jusque-là elle ne le voyoit qu'avec l'intérêt qu'inspire un frère, et jamais la pensée, qu'il pourrait lui être cher sous un autre rapport, ne s'étoit présentée à son esprit. On se fera difficilement une idée du chagrin que lui causa la découverte qu'Hannibal lui avoit inspiré un sentiment que la raison désapprouvoit ; elle qui, jusqu'alors, et depuis son veuvage, avoit sçu conserver la plus intacte indifférence, livrer son cœur à celui précisément qui ne devoit, sous aucun rapport, la lui faire perdre, à un jeune homme à peine sorti de l'enfance, à un étranger, et pour surcroît d'obstacles, à un être déjà prévenu d'une forte passion. Je suis folle, se disoit madame de Rottenburg, de m'inquiéter d'une chose qui ne peut pas être possible, c'est une erreur de mon imagination, et sans doute je me suis. méprise sur le genre, d'impression que m'a faite la confession de Surby. Affligée de son chagrin, je l'ai partagé, et j'ai mis sur le compte de l'amour, ce qui n'étoit que l'effet naturel d'une véritable amitié. Ainsi réconciliée avec elle-même, la baronne se présenta devant Surby, avec la présomption qu'elle n'étoit que son amie.

L'air abattu du jeune homme lui fit penser que le sommeil aussi l'avoit fui. Elle lui adressa les questions accoutumées sur sa santé, il répondit tristement que le corps étoit bien, mais... — Le cœur fort malade, n'est-ce pas, mon cher Hannibal, dit le baron, en lui frappant sur l'épaule ? Surby baissa les yeux machinalement ; la baronne en fit autant... — Avez-vous écrit à milord Dromore, demanda encore, M. de Landsberg ? — Pas encore. — Voulez-vous me charger de la commission, je vous promets un nouveau portrait avant un mois. Hannibal sourit, la baronne rougit. — Si vous croyez que... — Mon frère paraît être sûr de son fait, laissez le agir. — Si mon ami se persuade qu'il puisse réussir... — Hannibal, dit en riant madame de Rottenburg, vous êtes un grand enfant ; il vous faut encore des joujoux. — On m'a dit, reprit le baron, que vous aviez vu ce matin le brave homme qui a exposé ses jours pour sauver les vôtres ; comment l'avez-vous trouvé ? — Il se croit presque guéri : — Je m'occupe beaucoup des moyens de lui

témoigner notre reconnoissance. — Je sens, mon cher baron, toute la délicatesse de vos procédés ; cette honnête créature bernoit ses vœux à trouver une condition à Vienne ; je lui ai proposé la mienne, il a paru l'accepter avec plaisir. Et de suite Surby répéta à ses aimables hôtes les détails qu'il tenoit de l'inconnu.

Dès le jour suivant, le nouveau domestique de Surby se présenta pour le servir. Vainement Hannibal insista pour qu'il se reposât encore quelques jours. L'étranger ne voulut pas y entendre, et il se mit à épousseter les habits de son maître. — Comment vous nomme-t-on, mon ami ? — Antonio Barbalo, né à Valladolid ; mon père étoit maître d'hôtel du seigneur Algaria. — J'espère, mon cher Antonio, que vous n'éprouverez aucun regret d'être attaché à moi ; je ferai mon possible pour vous rendre la vie douce. — Je ne puis que m'en réjouir ; certainement c'est la circonstance la plus heureuse pour moi. Votre blessure me semble en bon état ? — Vous le voyez, monsieur, il n'y paroîtra bientôt plus. Effectivement, Antonio n'avoit sur le visage qu'une longue barre de taffetas d'Angleterre. Une telle balafre le défigurait au point qu'il sembloit d'une laideur horrible.

La lettre du baron pour mylord Dromore partit, et l'espoir rendit un peu de calme à l'esprit de Surby. Ce jeune homme n'eut qu'à se féliciter de son nouveau domestique : non seulement il faisoit son service avec empressement et exactitude ; mais Hannibal trouvoit dans sa conversation plus que du bon sens. Antonio avoit un esprit naturel qui le rendoit très amusant ; il sçavoit un grand nombre d'historiettes qu'il racontoit avec grace et précision. Ses expressions souvent triviales n'en étoient pas moins techniques. Il sçavoit se faire écouter avec intérêt. Le sujet sur lequel il entretenoit le plus ordinairement son maître, plaisoit infiniment à ce dernier. Cet homme sembloit avoir une connoissance parfaite du cœur humain : il parloit des passions comme s'il en eût été atteint ; cependant il disoit tout avec un air de candeur qui donnoit bonne opinion de ses mœurs. Le libertin, presque toujours, s'exprime comme il agit ; j'en excepte les hypocrites consommés qui ont l'art de contrefaire jusqu'aux traits de leur figure.

Comme on croit facilement ce qu'on désire, la baronne se persuada que ses inquiétudes étoient sans fondements, et elle continua à traiter Hannibal avec la même familiarité ; cependant elle ne pouvoit se défendre d'éprouver une certaine émotion, quand elle se trouvoit seule avec le jeune anglois ; ce qui l'engageoit le plus qu'il lui étoit possible, sans affectation cependant, à éviter de dangereux tête-à-tête. Malgré ces précautions, il arrivoit qu'elle

étoit forcée quelquefois d'accepter son bras pour faire la promenade de la matinée, lorsque son frère ne pouvoit les accompagner. Dire à une de ses femmes de la suivre, eût paru ridicule, puisque jamais avant l'accident de Surby, elle ne l'avoit trouvé nécessaire.

Hannibal avoit un caractère de popularité qui le faisoit parler à tout le monde avec bonté ; d'ailleurs le seul domestique qu'il eût encore eu, étant un homme en qui son cousin avoit toute confiance, il avoit pris l'habitude de causer familièrement avec Charles. Il ne changea pas de conduite envers l'Espagnol, avec d'autant plus de raison que la conversation de celui-ci lui plaisoit davantage, et qu'il ne l'en vit jamais abuser, en oubliant les égards et le respect dus à son maître. Un matin, tandis que Barbato coëffoit Hannibal, le premier fit tomber la conversation sur les propriétaires du château. — Il faut convenir, dit-il, que M. le baron de Landsberg est bien le plus honnête et le meilleur des hommes ; je suis bien trompé, monsieur, si vous avez dans le monde un ami plus chaud et plus dévoué que lui. — Je crois que Landsberg m'est sincèrement attaché ; aussi ai-je pour lui la tendresse d'un frère. — Et madame la baronne partage bien les sentiments que son frère a pour vous. Comme elle vous aime ! — Oui, madame de Rottenburga pour moi infiniment d'amitié. — C'est une si belle, si aimable personne : tout le monde la chérit. Avez-vous remarqué, monsieur, la noblesse de sa tournure, l'élégance de sa taille ? — j' y avois peu fait attention ; mais je me rappelle qu'en effet elle est fort bien faite. — Je n'ai jamais vu à aucune femme d'aussi beaux cheveux — Je les ai souvent admirés ; la couleur en est charmante. — Pour moi, je ne conçois pas qu'on puisse devenir amoureux d'une brune. — Je préfère aussi les blondes. J'ai connu à Madrid, dans un voyage que je fis avec mon père, une jeune fille qui avoit les cheveux cendrés, précisément comme ceux de madame la baronne. — Je connois en Angleterre une dame qui les a, je crois, encore plus beaux. — Cela est difficile. Il est étonnant que madame de Rottenburg, qui ne se couvre jamais le visage quand elle se promène au soleil, ait conservé un teint aussi blanc. — A la vérité, sa peau est superbe. — On peut avoir les yeux plus grands ; mais comme ils sont doux, sur-tout quand elle fixe quelqu'un qui lui plaît. — Ils m'ont semblé grands et beaux. — Sa bouche n'est pas assez bordée ; mais qu'elle a de jolies dents ! — Ce sont de véritables perles ; et je ne suis pas de votre avis, car je trouve sa bouche fort agréable. — Par exemple, je lui désirerais un nez un peu courbé, cela donne plus de majesté au visage. — Vous voulez dire un nez à la romaine ;

j'aime beaucoup mieux ceux faits comme celui de la baronne ; c'est ainsi qu'une beauté parfaite doit l'avoir. — Je crois que ses mains sont un peu petites : elle est si grande qu'il y a disproportion. — Au contraire, c'est ce qu'elle a de mieux ; ce sont des mains qui pourroient servir de modèles. — Oh ! monsieur s'y connoît mieux que moi : au total, madame la baronne est une très-belle et très-séduisante femme, et son grand mérite est de ne pas sembler s'en douter ; cependant elle est assez jeune pour avoir des prétentions ; monsieur le baron est bien plus âgé qu'elle. — Au moins de douze années. — Quel âge monsieur lui croit-il ? — Vingt-quatre ou vingt-cinq ans. — C'est ainsi que je l'avois pensé.

Hannibal eut la curiosité de juger si son domestique avoit bien détaillé les traits de la baronne. En la joignant dans le salon, il se plaça de manière à l'examiner, et il la trouva même au-dessus du portrait qu'en avoit fait Antonio : Madame de Rottenburg s'aperçut que Surby la regardoit plus qu'à son ordinaire ; cela lui causa une sorte de gêné. Durant toute la journée le jeune anglois eut si souvent les yeux fixés sur elle, qu'elle lui demanda en riant si elle avoit quelque ressemblance avec la dame du portrait perdu ? Hannibal parût d'abord embarrassé de répondre ; mais il se remit aussitôt, et avoua que les cheveux ; et les yeux de madame la baronne étoient absolument semblables à ceux de sa prétendues — Vous ne vous en étiez donc pas encore aperçu ? — Beaucoup moins qu'aujourd'hui. — Et pourquoi l'avoir remarqué plutôt aujourd'hui qu'hier ? L'entrée du baron évita à Surby la difficulté d'alléguer une bonne raison.

A la manière dont Barbato faisoit l'éloge de la baronne, s'il eût été l'égal de cette charmante dame, on eût pu croire qu'il avoit des prétentions sur son cœur.

Son maître lui dit un jour, à la suite d'une conversation qui avoit eu la sœur du baron pour objet : — Vous parlez de madame de Rottenburg avec l'enthousiasme d'un homme qui seroit fortement épris de ses attraits. — Sans doute, monsieur, j'en parle avec enthousiasme, dit avec véhémence l'espagnol ; d'abord elle le mérite ; eu outre, n'ai-je pas pour la révéler un motif bien sacré, la reconnaissance ? Cette admirable femme n'a-t-elle pas pour moi une infinité de bontés que je suis loin de mériter ? En prononçant ces mots, Antonio avoit l'air exalté. Je sçais bien, ajouta-t-il plus posément, que le petit service que j'ai eu le suprême bonheur de rendre à mon maître, m'a rendu un être précieux à ses amis ; mais, m'est-il permis de réfléchir sur la cause, quand les effets sont si flatteurs pour moi.

La réponse de mylord Dromore arriva. Il témoignait la plus grande surprise sur le contenu de la lettre de son ami. « Sur mon ame, mon cher baron, marquoit-il, il y a quelque chose de fort extraordinaire dans l'aventure de mon cousin. Je ne lui ai pas envoyé le portrait de miss Betsy Milfordhaven, et n'ai chargé personne d'aller chez le banquier Mayer-Hoffen ; vous devez sentir, mon estimable ami, que je n'aurois osé demander à milady Milfordhaven le portrait de sa fille. Il est bien vrai que j'ai reçu sa promesse de ne pas disposer de la main de miss Betsy avant le retour de Surby ; mais comme une infinité de circonstances peuvent faire manquer une union qui n'est pas encore contractée, il seroit indiscret de prétendre obtenir une faveur qui ne s'accorde guère qu'à un presque mari. Tâchez, je vous en prie, mon cher baron, de remettre la tête d'Hannibal, que vous me mandez être fort affectée de la perte de cet énigmatique portrait, dont l'envoi me paraît si étrange que, si un autre que Surby, dont je comtois la franchise, me disait l'avoir vu, je ne pourvois le croire. Certainement, là jeune personne est trop modeste et trop bien élevée, pour avoir fait une démarche aussi hardie. Par grace, mon ancien ami, voyez vous-même M. Mayer-Hoffen, et tâchez de tirer au clair un événement qui passe absolument mon intelligence. Suivoient des remerciements pour toutes les bontés que madame la baronne et lui avoient pour son cousin qu'il laissoit le maître de prolonger son séjour en Allemagne, persuadé que nulle part il n'aurait autant à gagner que dans la société où il avoit le bonheur d'avoir été admis.

Cette lettre fut communiquée à Hannibal en présence de madame de Rottenburg. Le jeune homme demeura consterné en apprenant que le portrait de miss Milfordhaven ne lui avoit pas été envoyé par milord Dromore, comme on le lui avoit annoncé. — Mais êtes-vous bien sûr, demanda le baron, que c'étoit le portrait de miss Betsy ? — Peut-On se tromper, dit précipitamment la baronne, sur la ressemblance d'un objet aimé ? J'en suis aussi certain, répondit Hannibal, que je le suis du jour qui nous éclaire : je veux revoir le banquier. — Nous irons ensemble, reprit le baron ; j'ai quelques soupçons qu'il doit être ; instruit. — Il n'en conviendra pas, dit la baronne ; le plus court, et, peut-être, le plus sage seroit de garder le silence. — Ce n'est pas mon avis, dit encore le baron ; d'ailleurs je dois à l'amitié de faire les démarches que desire mylord Dromore ; il est de bonne heure, Surby, voulez-vous que je fasse seller des chevaux ? Vous m'obligerez ; d' bonheur, je n'y comprends rien. — Dans la vérité, c'est

l'aventure la plus singulière dont j'aie jamais eu connoissance, dit madame de Rottenburg, et plus on y réfléchit, plus l'énigme s'embrouille. — Nous en sçaurons sans doute davantage à notre retour.

Voyage, démarche inutiles. M. MayerHoffen persista dans sa première version. Un anglois avoit apporté le paquet pour être remis à M. l'écuyer Hannibal Surby, de la part de mylord Dromore, son cousin ; il alloit en Hongrie, et devoit passer à Hallsberg en revenant, pour y voir son compatriote. D'après le signalement que donna le banquier de l'inconnu, Hannibal ne reconnût en rien aucune de ses connoissances. M. MayerHoffen et sa famille apprirent avec beaucoup de chagrin la malheureuse rencontre que le jeune anglois avoit faite en retournant à la terre du baron. — Vous êtes parti un peu tard, M. Surby, dit madame Hoffen ; mes filles et moi éprouvons une espèce d'inquiétude, sans pouvoir nous rendre compte de ce qui la causoit. L'évènement a justifié notre fâcheux pressentiment.

Eh bien, demanda la baronne en revoyant son frère et Hannibal, avez-vous obtenu quelques éclaircissements ? — Aucun, répondit le baron ; et à présent je suis convaincu que le banquier n'en sçait pas plus qu'il n'en a dit. — M. Mayer Hoffen jouit de la réputation d'un très honnête homme. — Et je le crois tel. — Ainsi, dit tristement Hannibal, me voilà condamné à rester dans l'ignorance la plus désolante ? — Pourquoi vous affligeriez-vous, jeune homme, d'une chose qui n'a rien par elle-même d'inquiétant. Le seul malheur de cette aventure est dans la rencontre de ces maudits brigands ; sans eux vous posséderiez le portrait d'une personne chérie. Qu'importe quelle main vous l'ait envoyé, l'essentiel étoit de l'avoir. — Et de le conserver, ajouta Surby en soupirant. — Vous n'y comptiez pas, dit la baronne ; supposez qu'on ne vous l'avoit prêté que pour deux ou trois heures. Ecoutez moi, Hannibal, continua madame de Rottenburg, je vais vous donner un bon conseil. Vous sçavez peindre, faites un portrait d'idée ; la figure de miss Milfordhaven doit s'être conservée dans votre souvenir. L'amour guidera votre pinceau ; je suis sûre que vous attraperez la ressemblance. Hannibal sourit. — Ma sœur a raison. Au reste, essayez ; ce sera toujours des moments passés agréablement. — Je n'en comtois pas d'autres depuis mon séjour ici. — Voilà, s'écria la baronne, un bien joli compliment ; c'est dommage qu'il ne porte pas le cachet de la vérité. — Vous me feriez, madame, l'injustice de penser... — Sans être injuste on peut croire qu'un homme amoureux comme vous l'êtes, n'est bien

qu'auprès de l'objet qu'il chérit. — Surby, dit M. de Landsberg en interrompant sa sœur, jeudi je donne une espèce de gala pour la fête de madame de Rottenburg ; nous aurons beaucoup d'habitants de Vienne, et plusieurs familles des environs. On dansera, tâchez d'à voir réparé la perte de la jolie miniature, vous en serez plus disposé à partager nos plaisirs. Dès demain il faut vous mettre à l'ouvrage. Consultez ma sœur, elle vous donnera de bons avis, les femmes sont plus propres que nous à diriger le pinceau qui doit tracer là beauté. — Son cœur sera un meilleur guide, dit la baronne ; cependant je ne lui refuse pas mes conseils qui, d'ailleurs, ne peuvent servir en pareille circonstance que pour ce qui a rapport aux accessoires.

Hannibal devoit à ses aimables hôtes de dissimuler une partie du *desapointment* qu'il éprouvoit. C'étoit mal répondre à la délicatesse de leurs procédés, que de ne leur offrir jamais que l'ennuyeux spectacle d'un homme triste et préoccupé. Il prit donc la résolution de surmonter son chagrin, du moins en apparence.

Antonio s'aperçut que son maître avoit éprouvé quelques sujets de peine. Il n'osoit lui en faire la question ; mais on voyoit qu'il souffroit de n'en pas obtenir la confiance.

Le jour suivant il ne put entièrement garder le silence. — Le voyage de monsieur a-t-il eu du succès, demanda l'espagnol de l'air du plus grand intérêt ? — Hélas ! non ; il règne dans toute cette affaire une obscurité désespérante. — Monsieur, espéroit que les voleurs seraient arrêtés, et plutôt à Dieu que cela fût, ils auroient restitué les sommes qu'ils lui ont volées. — Ah ! que ne se sont-ils contenté de l'argent. — Peut-être, le porte-feuille contenoit ?... — Un effet plus précieux cent fois que toutes, les fortunes du monde. — Cela est bien malheureux. Surby voyant avec quel intérêt Antonio déplorait une perte dont il ignorait la valeur, crut ne pas commettre d'indiscrétion en lui confiant ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il avoit reçu le paquet des mains de M. MayerHoffen. Il n'omit rien, pas même le conseil que lui avoit donné la baronne de faire d'idée le portrait de miss Milford haven. — Certes, dit Barbato, l'idée de madame de Rottenburg est admirable. — Je n'ose m'y exposer ; il seroit affreux de défigurer un visage aussi charmant. D'ailleurs, je n'ai encore peint que d'après des modèles ; comment oser travailler d'idée ? — Je connois un moyen ; cependant il ne pourrait réussir qu'autant qu'on trouverait une personne qui posséderait quelques traits de celle que vous aimez. Par exemple la femme de chambre

de madame la baronne ; elle est jolie, bien faite. — Esther, fi donc ! elle est petite et noire. — Si madame de Rottenburg vouloit avoir la complaisance de se prêter à l'ennui de deux ou trois séances, peut-être trouveriez-vous en elle un peu plus de ressemblance?— Sans comparaison, j'ai même saisi dans son visage quelques traits de ma prétendue. Mais je n'oserois jamais pousser l'indiscrétion jusqu'à faire une semblable demande. — Je l'oserois, moi, si monsieur m'y autorise. — Surtout, n'ayez pas l'air d'être mou interprète auprès d'elle. — Ayez meilleure opinion de mon intelligence.

Presque toujours ce qui a été dit dans le salon se répète dans l'antichambre ; Un valet traversoit le premier, quand le baron conseilloit à Hannibal de faire un portrait ; il crut qu'il s'agissoit de peindre sa maîtresse, et en parla à ses camarades devant Esther qui, à son tour en fit confidence à Antonio. Celui-ci, déjà prévenu par son maître, saisit avec empressement l'occasion de le servir sans le compromettre. — Ce n'est pas le portrait de madame la baronne, dit Barbato à la femme de chambre, que mon maître doit faire ; mais bien celui d'une autre dame ; c'est une espèce de défi entre lui et M. de Landsberg. M. Surby est même très-embarrassé pour se tirer d'affaire. Il désire, mais n'ose prier madame de Rottenburg de lui servir de modèle ; ce qui rendrait sa tâche beaucoup moins difficile. Vous seriez bien aimable, mademoiselle Esther, de tâcher d'arranger cela ; surtout ne faites aucune mention de ma prière, mon maître serait très-fâché que je vous l'eusse faite ? — Mais, M. Antonio, si madame sert de modèle, le portrait que fera M. Surby lui ressemblera, et non pas à l'autre dame, — Elles ont l'une avec l'autre une similitude de traits, quoique l'ensemble soit différent. — Ah ! j'entends, votre maître prendra les traits de madame, et l'ensemble de l'autre. — Justement ! quelle perspicacité est la vôtre, mademoiselle Esther ; comme vous saisissez vite les différences ! aurez-vous la complaisance de vous charger de ma commission ? — Très-volontiers, M. Barbato, mon plus grand plaisir sera toujours d'obliger, surtout les personnes aussi aimables que votre maître et vous.

Quelle est la maîtresse sur qui sa femme de chambre n'ait un peu d'empire ? Pour l'ordinaire les gens qui nous servent ont l'art de placer si adroitement les éloges les plus outrés, c'est la finesse du métier, que nous les croyons sincères, et sommes toujours dupes de leur hypocrisie. Esther possédoit les défauts des filles de sa sorte, et sçavoit encore mieux qu'une autre prodiguer des compliments, souvent extravagants, à sa maîtresse. Je n'assurerai pas que l'attachement de madame de Rottenburg pour sa femme

de chambre prit sa source dans l'admiration qu'elle lui témoignait, cependant je ne crois nullement que ce fut une raison pour elle de l'aimer moins.

Esther fit part à sa maîtresse du désir du jeune Anglois, en la suppliant de ne pas lui en parler ; c'étoit un secret que lui avoit confié Antonio, qui seroit peut-être renvoyé, si M. Surby sçavoit qu'il en eût abusé. — Cependant, dit la baronne d'un air ému, je ne puis en faire la proposition à Hannibal. — Comment donc arranger cela, dit tristement Esther? En ce moment le baron entra, et sa sœur lui raconta ce qu'elle sçavoit par sa femme de chambre, en ajoutant qu'il ne lui sembloit nullement convenable de se proposer à l'étranger pour lui servir de modèle. — Peut-il y avoir de l'inconvenance, dit M. de Landsberg, à être utile à un ami? mais les femmes sont si délicates sur cet article, qu'il faut, autant que possible, abonder dans leur sens. Eh bien, ma bonne sœur, je me charge de tout le blâme ; et ce sera moi qui vous prierai devant notre ami de lui rendre ce service. Le baron tint parole, et il fut décidé que deux heures de la matinée, seroient consacrées à des séances. Madame de Rottenburg promit beaucoup de patience, et Hannibal beaucoup de célérité.

C'étoit une épreuve dangereuse à subir pour la baronne, et qui ne l'étoit guère moins pour Surby. Avoir pendant deux heures la vue constamment fixée sur un objet charmant, et devoir, peindre une autre figure que la sienne ; car enfin, des yeux peuvent se ressembler sans être les mêmes ; il s'y trouve toujours une différence ; et comment pouvoir la reconnaître entre la personne présente et la personne absente? Dès le premier jour on découvrit dans l'esquisse le portrait de madame de Rottenburg. Les petits changements qu'Hannibal avoit faits étoient à peine sensibles. A la seconde séance, Surby eut l'air de prêter plus d'attention à son travail ; il sembloit se complaire dans son ouvrage. La baronne qui le vit très-appliqué, crut qu'enfin il avoit saisi les traits de Betsy, et elle en conçut une sorte de dépit qui ne put échapper au peintre. — Qu'avez-vous, lui demanda-t-il d'un air d'intérêt, votre visage se colore...la chaleur, peut-être ? — Mais oui, la chaleur est un peu forte. Esther, apportez-moi un verre d'orgeat, Esther avoit reçu l'ordre de rester durant tout le temps des séances. Dès que la femme de chambre eut quitté le salon, sa maîtresse ne put contenir son impatiente curiosité ; elle se lève vivement, et va regarder le portrait. C'étoit elle, absolument elle. — Vous n'y pensez pas, Hannibal, dit-elle doucement, ce n'est pas là celle que vous aimez. Surby leva les yeux,

rencontra ceux de la baronne, et son pinceau lui échappa des doigts ; il ne répondit rien, une couleur pourpre lui couvrit la figure. Madame de Rottenburg fut se rasseoir de l'air du monde le plus interdit. Esther apporta le verre d'orgeat. En approchant de sa maîtresse, elle fit un cri. — Sainte Vierge ! ma maîtresse se trouve mal ! — Elle se trouve mal, répéta Surby en jettant palette et pinceau ; vite du secours ! — Je vais en chercher. Je vous en supplie, monsieur, soutenez madame. Hannibal prend les mains de la baronne ; elles étoient froides ; il les réchauffe de son haleine. Des larmes s'échappent de ses paupières ; il est dans l'état le plus affreux. Madame de Rottenburg ouvre les yeux, elle les fixe sur Hannibal qui tenoit toujours une de ses mains ; elle la retire doucement. — Vous pleurez, M. Surby ? — Il est si naturel de s'affliger quand on voit une personne si... qui... — Je ne sais ce que j'ai, mon cœur, ma tête, tout est malade. — J'éprouve aussi un même ... — C'est que vous vous êtes trop appliqué. — C'est que votre position étoit gênante. Esther accourt. — J'ai cru que je ne trouverais jamais ce maudit flacon ; et pourtant M. Antonio m'aideroit à le chercher. Dieu soit loué, madame a repris connaissance. Ah ! madame, combien vous m'avez inquiétée. La baronne sourit tristement. — Tranquillisez-vous, Esther, je suis mieux, cependant je crois qu'il le faudra quelques heures de repos pour achever de me remettre. Esther, aidez moi à gagner ma chambre. Surby offrit son bras ; madame de Rottenburg l'accepta, et crut sentir une légère pression. — Hannibal, dit-elle très-bas, je crois qu'il faudrait en demeurer là ; ce travail vous fatigue et me fait mal. — Si vous l'ordonnez, madame... — Ce portrait ne sera jamais celui de... — Il sera celui d'une personne adorable, dit précipitamment Surby. On arrivoit à la porte de la chambre à coucher ; la Baronne quitta le bras d'Hannibal sans lever les yeux sur lui. Le jeune homme se hâta de monter dans son appartement ; il y trouva son domestique. — Antonio, je voudrais être seul ; — Monsieur n'a besoin de rien ? — De rien. — Je reviendrai dans une heure. — Quand vous voudrez ; mais au nom de Dieu, laissez-moi. Antonio sortit.

La voilà donc expliquée cette prédilection pour cette femme charmante ! je l'aime, oui je l'aime avec idolâtrie. Cependant mon cœur et ma main appartiennent à une autre. Fatal voyage ! c'est toi qui me perds. Et je voulois, en la fixant, en l'admirant ; tracer les traits de sa rivale. Insensé, c'étoit tenter l'impossible. Mais comment oserai-je paraître devant elle ? à présent elle connoît mes sentiments ; ce portrait, mon émotion, petit-être aussi mes paroles, car j'avois la tête perdue, et je ne sais ce que j'ai dit.

Elle me méprisera, me haïra, et me forcera à m'éloigner d'elle. Un instant j'ai cru remarquer plus que de l'intérêt dans son céleste regard. Elle est bonne, elle sera indulgente pour une faute dont elle est cause... Mais, le baron, que pensera-t-il ? il faut qu'il ignore.... Ah ! combien mon cœur est changé ; combien je le suis moi-même. Epris de l'amour le plus ardent pour miss Milfordhaven, du moins je le croyois, une autre femme fait sur moi une impression si forte, que je suis prêt à oublier pour elle mes promesses, mes engagements, mon devoir, Il faut partir, l'absence est le seul remède. Antonio entr'ouvre la porte. — Monsieur m'a appelé ? — Non, Antonio. — Puis-je entrer ? — Oui. — Il est temps de commencer votre toilette, l'heure du dîner approche. — Je le veux bien, et machinalement il se laisse habiller. — Où en est le portrait, demanda gaiement Barbato ? sera-t-il ressemblant ? — Que trop. — C'est un beau défaut. Il ressemble donc à cette demoiselle Anglaise que vous aimez tant ? — Il ressemble à la baronne. — Je l'avois craint. — Et moi prévu. — Eh bien ! il n'y a pas grand mal à cela. Madame de Rottenburg aura son portrait ; il doit être joli, elle est si belle. — Qui pourrait se flatter de la rendre telle qu'elle est. — Il est vrai que la beauté parfaite est au-dessus du talent des peintres.

L'air embarrassé de la baronne et d'Hannibal durant tout le dîner étoit Bien fait pour donner des soupçons à un homme défiant ; mais M. de Landsberg. étoit si éloigné de la vérité, qu'il n'en conçut aucun. Esther fut un peu plus clair voyante ; mais ses idées ne furent communiquées à personne. Vainement Antonio lui faisoit des questions, aucune de ses réponses ne purent lui faire présumer qu'elle avoit lu dans le cœur de sa, maîtresse. Sans doute, l'espagnol en sçavoit encore plus qu'elle. Le trouble de son maître en présence de madame de Rottenburg, l'empressement avec lequel il saisissoit toutes les occasions de s'en rapprocher, et, surtout, l'avidité de Surby à écouter les éloges que Son valet se plaisoit à faire de cette charmante femme, devoient confirmer ses soupçons ; mais l'adroit domestique se tenoit tellement sur ses gardes, que le jeune Anglois ne se doutoit pas qu'il eût découvert son secret.

Le baron demanda des nouvelles du portrait. — Il faut y renoncer, dit la baronne de l'air le plus dégagé qu'il lui fut possible de prendre ; malgré son amour, M. Surby n'a pas conservé un souvenir exact des traits de sa prétendue ; il avoue lui-même qu'il ne pourrait faire un portrait ressemblant. Ainsi ce seroit pour Lui de la peine en pure perte, et pour moi une gêne inutile. Je ne connois rien, ajouta-t-elle, de plus fatigant, que

d'être deux heures de suite dans l'immobilité. — Je le crois ; mais que ne fait-on pas pour ses amis ? — Sans doute, les plus grands sacrifices quand ils doivent être couronnés du succès. — Ainsi donc, Hannibal abandonne la partie ? — Il le faut bien. Un regard triste que Surby jeta sur madame de Rottenburg sembloit lui dire : Vous le voulez, il faut Bien y souscrire.

En sortant de table, Hannibal fut prendre dans le salon son chevalet, ses couleurs, etc., porta le tout dans son appartement, et l'enferma dans un cabinet dont il prit la clef.

Durant tous les jours qui s'écoulèrent jusqu'à celui de la fête que devoit donner le baron, madame de Rottenburg évita de se trouver tête à tête avec Surby, Lui-même sembloit seconder ses desseins, en restant une grande partie de la matinée dans sa chambre. Qu'y faisoit-il ? peut-être le pauvre jeune homme s'occupoit-il des moyens de chasser de son cœur le nouvel objet qui s'en étoit emparé. Hélas ! au contraire, l'infortuné s'abreuvoit du poison destructeur du plus violent amour. Enfermé dans son Cabinet, il perfectionnoit le portrait qui n'étoit qu'ébauché. Les ordres les plus rigoureux étoient donnés à Antonio pour qu'il ne fût ni troublé, ni interrompu.

Le jeudi arriva, et dès le matin tout étoit en mouvement au château ; Vers le milieu du jour les convives arrivèrent en foulé ; Le dîner fut extrêmement nombreux. La baronne en fit les honneurs avec l'aisance et la grade qui lui étoient ordinaires. Autant parée de ses charmes que de la richesse de ses atours, elle excita une admiration générale ; de tout, côté Hannibal entendoit faire son éloge, et s'enivroit du plaisir de la contempler.

Les soir il y eut concert, feu d'artifice ; et l'on dansa une grande partie de la nuit. Hannibal avoit goûté le suprême bonheur d'être presque le continuel partenaire de madame de Rottenburg ; Très-échauffés tous les deux, Surby proposa à sa danseuse de passer dans une pièce voisine pour s'y rafraîchir et s'y reposer un moment. Elle y, consentit ; il n'y avoit que deux ou trois personnes qui sortirent aussitôt pour retourner dans la salle du bal. — Vous devez être Bien fatiguée, madame ? — Un peu ; cependant je n'éprouve aucun besoin de dormir, et vous ? Ah mon Dieu ! comme vous avez chaud ! buvez quelque chose ; surtout ne buvez rien de froid. — Que vous êtes bonne de prendre un intérêt si flatteur à ma santé ! — Il est bien naturel de s'intéresser aux gens qu'on aime. — Aux gens qu'on aime, avez-vous dit ! ah ! répétez un mot si doux ; et c'est à moi qu'il est adressé ? — Mais, M. Surby, vous attachez trop d'importance à une expression qui généralise. —

Ainsi donc il n'y avoit clans vôtre intérêt rien de particulier ; je suis pour madame de Rottenburg ce que lui sont tous..... — Tous ceux que mon frère aime ; — Cruelle pensée ! et Hannibal se cacha le visage dans ses mains. — Surby ; vous n'y songez pas.... Qu'avez-vous ? Qu'ai-je dit qui puisse vous affliger ainsi ? me croyez-vous capable de vouloir vous offenser ? Elle aperçoit des larmes couler le long des doigts du jeune homme. — Quoi ! Hannibal vous pleurez ? que dois-je faire pour réparer ma faute ? s'il est vrai que j'en ai commis une, croyez, oh ! croyez que je ne puis avoir l'intention de vous causer de la peine, mais qui voudrais que vous fussiez heureux, même aux dépens de mon bonheur. Surby se mit à ses genoux. — Un mot, un seul mot, madame, et je deviens le plus heureux des hommes ; dites encore que vous prenez à moi de l'intérêt ; mais n'ajoutez pas que vous en prenez aussi à d'autres. — Surby, je vous l'ai prouvé ; mais de grace, levez-vous, si quelqu'un entroit, que penseroit - on ? — Je ne puis quitter vos pieds sans sçavoir si je dois vivre ou mourir. — Que me demandezvous ? hélas ! je n'en ai que trop dit ; pourroit-ilvous rester quelques doutés ? — Je n'en ai plus, dit Surby en se relevant, et baisant ardemment, la main de la baronne ; à commencer d'aujourd'hui je date l'époque, de ma féliciter. — Surby ; vous perdez l'a tête : et vos engagements ; et votre prétendue ?... — Tout est oublié ! vous, vous, et toujours vous, le reste n'est plus rien pour moi. Antonio paroît à la porte. — M. le Baron est-il ici ? — Non, répond d'une voix encore émue madame de Rottenburg. Pourquoi ? Que lui voulez-vous ? — Un exprès apporte une lettre ; il attend la réponse. — Un exprès arrive à deux heures du matin, et veut une réponse, dit en riant Hannibal ; il sçavoit donc qu'on ne se coucheroit pas ici cette nuit. — Je l'ignore. Ah ! voilà M. le baron, et il lui donna la lettre. — Que l'on fasse rafraîchir, puis reposer Je porteur ; dans la matinée il aura ma réponse. Eh bien, ma sœur, vous renoncez à la danse ? — Pas encore, je me reposois un instant, mais je retourne dans le bal. Allons, Hannibal, il faut enterrer la fête avec honneur, à votre âge une nuit passée dans la plaisirs et la joie ne laisse que de doux souvenirs ; mais au mien, on s'en aperçoit pendant quelques jours. Il prend Surby par le bras et le ramène parmi les danseurs.

La lettre écrite à M. de Landsberg. lui étoit adressée par le régisseur d'une terre qu'il possédoit dans la Hongrie, située à peu de lieues de la ville d'Ozongrodt. Cet homme lui annonçoit que presque tout son château venoit d'être dévoré par les flammes, sans qu'on pût sçavoir d'où provenoit le feu.

Il engageoit son maître à faire un voyage à W.... pour donner ses ordres relativement aux réparations indispensables.

Malgré la grande fortune dont jouissoit le baron, il n'apprit pas avec indifférent cela perte que cet événement lui ferait éprouver, et il sentit la nécessité d'aller porter l'œil du maître. Le départ de M. de Landsberg fit beaucoup de peine à la baronne ; elle alloit se trouver seule avec un homme d'autant plus dangereux pour elle ; qu'il étoit instruit de ses sentiments. Elle fit l'impossible pour décider son frère à remettre son voyage à quelques mois. Le Baron sentant combien, ses intérêts souffriroient. d'un tel retard, ne céda pas aux pressantes instances de sa sœur. Il partit deux jours après, recommandant à son jeune ami de tenir sa place auprès de madame de Rottenburg.

CHAPITRE

DEPUIS la scène intéressante qui s'entoit passée la nuit de la fête, entre la baronne et Surby, ils sembloient faire un défi de timidité et d'embarras, dès qu'ils approchoient l'un de l'autre, Leur visage se coloroit, et leurs yeux, d'un commun mouvement, se portoient vers la terre. Le silence le plus rigoureux étoit observé entr'eux et l'on aurait pu douter de leur existence par l'immobilité de leurs mouvements, si de profonds soupirs tirés douloureusement de la poitrine de Surby n'avoient affirmé qu'il n'étoit pas inanimé.

Après le départ du baron, les entretiens ne devinrent pas plus actifs. Il sembloit, au contraire, qu'un nouveau motif leur fermoit totalement l'organe de la parole. Une telle situation paraîtra sans doute pénible aux yeux des indifférents ; mais pour de véritables amants elle a bien quelques charmes. Le langage en apparence le plus insignifiant peut une certaine-éloquence pour ceux qui ont le droit de l'interpréter.

Le baron étoit absent depuis dix jours ; il n'avoit pas encore donné de ses nouvelles, quand l'évènement le plus extraordinaire ! jetta l'alarme et la douleur à Hallsberg. Je dois d'abord rendre compte d'un petit accident survenu à Esther. Antonio remplissoit la bouilloire d'eau. chaude pour faire du thé à son maître, en même temps que la femme de chambre préparait le chocolat de sa maîtresse. L'anse de la bouilloire se casse dans la main de l'espagnol, et son contenu Bouillant tomba sur le pied d'Esther. La douleur fut vive, et le désespoir d'Antonio encore plus ; on le vit au moment de verser des larmes sur le malheur causé par sa maladresse, il se confondit en excuses. Esther fut obligée de le consoler, tant son chagrin avoit de violence. La baronne fut forcée de se passer de sa femme de chambre pendant plusieurs jours. Il y en avoit quatre qu'Esther ne quittoit pas sa chaise, quand le temps le plus beau engagea madame de Rottenburg à désirer faire un tour de promenade. Surby se proposa pour son écuyer, et ils s'acheminèrent vers un bois distant du château d'un quart de lieue.

L'heure du dîner arrive, et madame n'est pas encore de retour. Les moments s'écoulent la nuit, survient, et la baronne est toujours absente.

L'inquiétude s'empare des esprits ; tous les domestiques se disposent à parcourir les environs. Antonio jure qu'il retrouvera son maître, ou mourra à la peine. A minuit tout le monde étoit rentré sans avoir pu découvrir la moindre trace dès promeneurs. Barbato se désespéroit. Tout à coup sa figure se rembrunit, il a l'air d'être fortement occupé d'une pensée, — Ce seroit une horrible ingratitude, s'écrie-t-il en se frappant le front ! me faire un mystère à moi, à moi qui n'ai pas craint d'exposer ma vie pour sauver la sienne ; les marques que je porte de mon dévouement auraient dû empêcher un si mauvais procédé de sa part. — Au nom de Dieu ! M. Antonio, dit Esther en joignant ses mains, que prétendez-vous faire entendre ? parlez plus clairement. — Quoi ! pas un de vous ne devine la vérité ? cependant rien n'est plus clair. Madame la baronne est partie avec mon maître. — Impossible, dit fortement Esther, — Expliquez donc l'absence de tous, les deux, répliqua Barbato. — Je n'y entends rien ; mais je nie le départ de madame avec M. Surby. D'ailleurs, pourquoi auroient-ils quitté ce château secrètement ? — J'ai des preuves certaines qu'ils s'aiment. — Je le suppose ; c'est une raison de plus pour rester. Libres tous deux, ils étoient maîtres de leurs actions. — Libres, dites-vous ; mais M. Surby ne l'est pas. — Cela devient différent, dirent deux ou trois valets. Les autres gardèrent tristement le silence. — Manquer de confiance dans un homme qui lui aurait fait tous les sacrifices ! me laisser sans place ni ressource ; cela est affreux. — C'est ce fatal accident qui est cause de tout, s'écria Esther en montrant son pied. Madame m'avoit ordonné de ne pas m'absenter un instant de sa présence quand M. Surby étoit avec elle. — Elle craignoit d'être seule avec lui ; donc elle l'aime ! l'homme qui est indifférent n'est jamais dangereux pour une femme ; elle redoutoit les tête à tête ; je le répète, elle l'arme. Donc elle n'est point partie avec lui, dit fortement Esther ! on ne s'enfuit pas avec un homme quand on cherche à l'éviter, ma conséquence est encore plus juste que la vôtre, M. Barbato. L'espagnol n'eut pas l'air d'être convaincu ; cependant il ne répondit rien. Une nouvelle idée paraît lui passer par la tête ; il sort précipitamment et revient au bout de cinq minutes. — J'ai la preuve complète de leur amour, tenez, voilà une miniature, regardez, qui représente-t-elle ? Tous les valets s'approchent, et prononcent d'une voix unanime, que C'est madame la baronne. — Montez avec moi, et vous verrez comme mon maître se plaît à multiplier son image. Il travailloit aussi à un grand tableau tout aussi ressemblant que celui-ci. — Personne ne vous dispute, répliqua Esther, que votre maître ne soit amoureux de madame ; et

certes, ce n'est pas un miracle ; elle est si bonne, si belle, que tous ceux qui la comissent l'aiment ; mais dussé-je mourir en l'assurant, je certifié qu'il est de la plus grande fausseté que ma maîtresse, ait quitté un frère qu'elle chérit et des gens dont elle est adorée, pour suivre un jeune homme, un étranger, et que M. Barbato affirme n'être pas libre encore. Esther prononça ces mots avec l'air du mécontentement Elle a raison, dirent ensemble les domestiques. — Tout ce que vous voudrez ; mais du moins, convenez que les apparences, confirment mes soupçons ? — J'avoue, reprit Esther, qu'il y a là-dessous quelque chose d'incompréhensible ; le temps, sans doute, nous le découvrira. En attendant je vais vivre dans les tourments de la plus terrible inquiétude. — Nous la partageons', mademoiselle Esther, dirent tous les valets.

Huit jours se passèrent dans une attente vaine, il étoit arrivé plusieurs lettres pour madame de Rottenburg ! Esther reconnut l'écriture du baron sur l'adresse des deux dernières. Les gens sçavoient bien que leur maître avoit des biens en Hongrie, mais aucun n'y ayant été ne put lui porter la triste nouvelle de l'absence de sa sœur. Enfin, M. de Landsberg arriva ; le compte qu'on lui rendit de la disparition de la baronne, et surtout des circonstances qui l'avoient. accompagnée, jeta la consternation dans son ame. Me fuir moi, quand je réunissois en elle tout mon bonheur ! et ce jeune anglois que je traitois comme un frère, comme un fils, m'enlever celle qui rendoit mon existence si douce ! si effectivement ils s'aimoient, qui des empêchoit de s'unir en présence du meilleur de leurs amis ? Pourquoi fuir pourquoi se couvrir de honte aux yeux de ses gens et du monde ? Ah ! ma sœur, ma sœur, combien vous regretterez d'avoir fait une aussi fausse démarche !

Antonio qui se voyoit un membre inutile à Hallsberg, demanda à monsieur le baron la permission de se retirer. — M. Surby, lui dit le baron, est encore plus ingrat envers vous qu'envers moi ; du moins il ne me devoit pas la vie. — Je suis bien malheureux de m'être attaché à un tel maître. Le ciel m'est témoin que l'intérêt n'entre pour rien dans les regrets que j'éprouve de perdre ma place. M. de Landsberg donna quelques pièces d'or à l'espagnol, et lui permit de quitter le château.

L'habitation, naguères de la joie et du bonheur, est devenue le séjour de la tristesse et de la douleur. Maîtres et valets portent sur leur figure l'empreinte de l'ennui et de l'inquiétude ; cependant il reste encore un peu d'espoir, peut-être bientôt la vérité jettera un jour plus favorable sur une aventure environnée alors de l'obscurité la plus absolue.

Deux jours après le départ d'Antonio, on le vit revenir au château de Hallsberb avec un paysan des environs. — J'amène, dit l'espagnol, un homme qui pourra donner quelques renseignements à monsieur le baron, sur la singulière absence de madame sa sœur. Ils furent tous deux introduits près de M. de Landsberg. Le paysan dit, que le jour même de la disparition de madame de Rottenburg, il l'avoit rencontrée sur la grande route dans une chaise de poste avec le jeune étranger qui avoit l'habitude de se promener avec elle. — Tu connois la baronne, demanda le Baron ? — Aussi Bien que je connois votre Excellence ; je demeure à deux lieues d'ici. — Ainsi tu es sûr que la dame que tu as vue est ma sœur ? — J'en suis sûr . — Tu l'es aussi que la personne qui l'accompagnait est le jeune anglois qui de meuroit au château depuis quelque temps ? — Oui, votre Excellence. — Cela suffit, mon ami, je te remercie. Antonio passez avec cet homme à l'office, et rafraîchissez-vous-y l'un et l'autre.

Ainsi, se dit le baron, dès qu'il fut. seul, tous mes doutes sont levés, et mes soupçons confirmés. Qui eût pu penser que la femme la plus honnête, la plus vertueuse, se rendroit coupable d'une faute aussi grave ? Avoir refusé sa main à des hommes aimables, riches et faits par leur personnel pour mériter sa tendresse, et finir par abandonner son frère et sa fortune, pour suivre un jeune fou qui avonoit être amoureux d'une autre ! Oh ! femme, femme ! qu'avez-vous fait ?

Bien convaincu, d'après ce que lui avoit dit le paysan amené par l'espagnol, que Surby l'avoit trompé, et qu'il avoit. séduit madame de Rottenburg, le baron crût devoir cendre compte à mylord Dromope de l'affreux procédé de son parent. Il ne mérite pas les bontés dont le combloit son cousin ; je vais écrire à cet homme me généreux pour l'empêcher d'être dupe plus longtemps de l'hypocrisie d'Hannibal. Il en coûta beaucoup à M. de Landsberg pour devenir en quelque sorte le dénonciateur d'un homme qu'il avoit tendrement aimé ; mais c'étoit un devoir que l'honneur lui prescrivait de remplir.

Il est temps de quitter l'Allemagne qui, en ce moment, n'offrirait au lecteur qu'une répétition fastidieuse de regrets et d'affliction ; je vais le reporter à des scènes plus variées et plus dignes de sa curiosité.

CHAPITRE X.

PEU de jours après l'entretien que mylady Milfordhaven avoit eu avec Mi Quaggy, et qui termine le sixième chapitre ; mylord Dromore arriva à Londres. Son premier soin fut de visiter son ancienne amie. Mylady, dans cette entrevue, fit part à mylord de la peine, qu'elle éprouverait d'établir sa fille cadette avant l'aînée ; qu'ainsi elle le prioit, à supposer que Nancy ne fût pas encore mariée au retour d'Hannibal, de retarder l'hymen de Betsy avec ce dernier. Mylord Dromore fixa son amie d'un air inquiet. — Peut-être, lui dit-il, cette crainte que vous me témoignez n'est-elle qu'un prétexte pour retirer votre promesse. — Fi donc ! quelle idée, s'écria mylady ! et c'est vous, c'est un ami de beaucoup d'années qui la conçoit. Je croyois être mieux connue, de vous. — Pardon, cent fois pardon ; mais j'aime tant Surby, que pour lui j'ai presque été injuste envers vous, — Mon ami, vous avez ma parole, elle est sacrée. D'ailleurs, j'aurai tant de plaisir à la remplir, que j'en n'y ai aucun mérite ; mais, réellement, j'appréhende que Nancy, dont le caractère est peu liant, ne s'affecte du passe-droit que je lui ferois en faveur de sa sœur. La grande jeunesse de Surby et de Betsy pourrait autoriser un retard. — Hannibal en mourrait. Si vous sçaviez, mylady, combien uses lettres sont remplies de l'amour qu'il ressent pour votre charmante fille, et avec quelle impatience il attend la fin de ce qu'il appelle son exil, d'honneur, vous auriez pitié de lui. — Eh bien, mon ami, n'en parlons plus ; peut-être d'ici là ma Nancy aura-t-elle trouvé un parti.

Mylady ne cacha pas à M. Quaggy que ses observations à mylord Dromore avoient été sans succès. — Eh Bien, mylady, qu'avez-vous décidé sur ce point ? — Que je tiendrai ma parole, je le dois ? — Sans doute ; mais ce sera une source de chagrin pour votre lady Ship.

La semaine suivante M. Quaggy vint prendre congé de mylady ; une affaire de la plus grande importance exigeoit sa présence en Ecosse. Nancy étoit présente, elle le suivit ; — Vous partez, lui dit-elle Bas sur l'escalier, sans vous inquiéter des événements ? — Je les enchaîne pendant mon absence. — Serez-vous bientôt de retour ? — Dans deux, trois ou quatre mois. — L'année sera prête à expirer. — Pas encore, nous avons de la

latitude. — Homme énigmatique, parlez plus clairement . — Ne l'espérez pas. Adieu, miss_ ; dites à votre amie que mon fils reste à Londres. Elle est belle, il est jeune, il y aurait bien de la maladresse à ne pas le Captiver. — Encore un mot. — Je ne le puis, ma voiture m'attend. — Mais enfin que puis-je espérer ? — Tout. — Que dois-je faire ? — Rien ; et M. Quaggy s'échappa.

Nancy remplit sa commission près de Louisa Woodward. — Comment pouvoir remporter la victoire, dit-elle, sur un homme qui n'a pas encore fixé mon visage. Quand il m'adresse la parole, ce qui n'arrive que pour me répondre, car de lui-même jamais il ne me dirait un mot ; quand, dis-je, il me parle, c'est toujours en portant les yeux sur un autre objet. — Nous sommes fort à plaindre, Louisa, d'aimer dès êtres qui ne savent pas nous apprécier. Louisa trouva la comparaison si originale, qu'elle partit d'un éclat de rire. — C'est à Betsy qu'il faut s'en prendre, continua miss Milfordhaven, sans avoir deviné le motif de la gaieté de son amie, c'est elle qui nous ravit deux cœurs qui, sans elle, fussent devenus notre conquête. Que je la hais ! — Ma pauvre Nancy, croyez-vous que je l'aime ? — Eh ! que peut votre aversion et la mienne, on l'adore, et l'on nous délaisse. — Mon amie, vous oubliez que partout où je me montre, je suis sûre de trouver des adorateurs. — S'il ne s'en présente pas pour moi, c'est que mon air d'indifférence les effraye. Louisa sourit. — Il est vrai que vous attirez les regards. — Que me fait l'approbation générale, je n'ambitionne que le cœur d'Hannibal.— Et moi, celui de Bertram. Votre Quaggy, ma chère Nancy, est un fourbe qui se moque de vous. — Dites de nous, car, ainsi que moi, Louisa, vous avez été sa dupe. — Au demeurant, verrons-nous de sang-froid, vous, le mariage de Surby avec votre sœur, et moi l'indifférence outrageante de Bertram ? — Proposez un moyen ; tel qu'il soit, je le saisis. — Il faut avoir recours à la calomnie. Accuser Hannibal de perfidie, d'infidélité, et répandre des doutes aux yeux de Bertram sur les vertus de Betsy. — Des vertus ! vous pensez donc qu'elle en possède ? — Elle a du moins le talent de le faire croire ; et dans ce cas, il me semble que l'erreur vaut presque autant que la réalité. Attendez, j'ai vu chez ma cousine deux femmes bavardes et médisantes, tout-à-fait propres à remplir nos projets. Ce sont de vieilles filles, outrées de l'être encore à quarante-cinq ans. Elles étaient accompagnées d'un procureur qui m'a paru leur ressembler du côté du moral ; grand et sot parleur, déchirant avec délices la réputation du tiers et du quart. Je leur confierai quelques petites historiettes que je mettrai sur

le compte de miss Betsy Milfordhaven. J'aurai soin d'insister sur la nécessité d'une grande discrétion ; c'est le vrai moyen d'en faire trois trompettes de la renommée. Vous concevez, j'espère, le but de tout ceci ? les mauvais bruits courent avec rapidité ; bientôt la moitié de Londres croira que votre sœur n'est qu'une hypocrite qui cache une conduite déréglée sous le masqué de la vertu. Mylord Dromore apprendra par le public que son cousin et lui étoient trompés par de fausses apparences ; il est délicat, il aime Hannibal, il retirera sa parole. Voilà déjà un mariage manqué par les heureux effets de la calomnie. C'est pour votre compte et aussi pour le mien ; car l'aimable le Bon Bertram ne continuera certes pas d'aimer celle dont la réputation sera totalement perdue. — Je me prête d'autant plus volontiers, dit Nancy, à votre délicieux projet, qu'il me venge un peu des préférences continuelles que mamère donne à Betsy.

Ceux qui projettent le bien éprouvent souvent des contrariétés, même des oppositions ; au contraire le mal qu'on veut faire est rarement arrêté par la plus légère difficulté, j'en conçois la raison : l'humanité, la générosité même est presque toujours accompagnée de la délicatesse. Celle-ci exige des ménagements et fait perdre du temps. Le méchant n'étant arrêté par aucunes considérations, l'envie de nuire lui donne l'assurance, qui presque toujours conduit au succès. Dès le jour même, Louisa fut chez mistress Gladsome, y vit l'inférieur trio, et exécuta son abominable plan. Par un de ces hazards que l'enfer conduit, le procureur Howling étoit chargé des affaires de mylord Dromore, et avoit des raisons pour ne pas aimer Surby. Voici le fait. — Hannibal avoit eu pour camarade de collège, un jeune homme aimable, vertueux, mais peu favorisé de la fortune : ses parents étoient en procès avec un seigneur ; la cause étoit bonne, mais le crédit, et plus encore la chicane d'un homme de loi, l'emporta ; le côté de la justice fut forcé de plier, et M. et mistress Ewe furent entièrement ruinés. Robert Ewe raconta à son ami le malheur survenu à ses parents, Surby eut occasion de voir l'homme de loi et l'accabla de reproches sanglants, et bien mérités. Cette sortie ne changea rien au sort de la famille Ewe, et suscita un ennemi à Hannibal ; cet homme de loi si déloyal n'étoit autre que monsieur Howling : on peut juger avec quel empressement il saisit l'occasion de décrier celui qui avoit cherché à le démasquer. — Je le connois, dit-il à ses vieilles émules, cet Hannibal Surby, c'est un libertin fieffé dont l'air hypocrite a su tellement captiver la Bienveillance et les bontés de mylord Dromore son cousin, qu'il n'est rien qu'il n'en puisse obtenir. — Mais, dit

une des sybilles, il serait de votre devoir, M. Howling, de détromper ce brave seigneur ; d'après ce que cette aimable miss vient de nous apprendre, il paraît que sa conduite, sur le continent, continue à mériter le Blâme des honnêtes, gens. — On m'a assuré, reprit Louisa, qu'il avoit déjà séduit et trompé cinq ou six jeunes filles qui sont déshonorées au point de ne plus, oser se montrer.— Dieu tout puissant ! s'écria l'autre vieille, hâtez-vous, M. Howling ; de mettre un frein à de pareilles horreurs, en avertissant mylord. — Je le ferai, je le ferai, soyez tranquilles. — Le plutôt sera le mieux, dirent ensemble les deux siècles. La plus malfaisante de ces femmes demanda à miss Woodwardsi la jeune personne, promise à ce mauvais sujet de Surby, étoit riche. — Très-riche ; mais, comme je vous, disois tout à l'heure, c'est une fille perdue. On lui compte déjà plusieurs intrigues, une surtout, avec un officier desgardes. Celle-là est réellement honteuse, imaginez-vous, mesdames, qu'on l'a surprise à Chelsea, dans une maison suspecte, avec son amant, la mère prudemment a tâché d'arrêter le bruit qu'une aventure aussi scandaleuse devoit faire, en continuant à bien traiter sa fille devant le monde. — C'est un- acte de foiblesse ; pour moi je l'aurais punie avec la plus grande sévérité. — Les deux jeunes gens sont Bien ; dignes l'un de l'autre. — N'importe leur similitude, reprit le procureur, comme elle est riche, ce seroit encore une fort bonne affaire pour le cousin de mylord Dromore. — M. Howling a raison, continua Louisa, peut-être le jeune homme n'est pas incorrigible ; et il serait possible qu'une vertueuse épouse le ramenât dans le bon chemin. Quant à Betsy Milfordhaven, elle est égarée pour toute sa vie, Ces deux femmes parurent si bien disposées à remplir les vues de miss Woodward, qu'elle ne crut pas nécessaire d'ajouter d'autres stimulants. Fatiguée du Bavardage absurde de ces insignifiantes créatures, elle les quitta, et courut triomphante chez mylady Milfordhaven pour annoncer à sa chère Nancy le succès de sa négociation.

Mylord Dromore fut le premier informé des Bruits injurieux qui couroient sur le compte de Betsy ; il n'y crut pas : une fille élevée par sa vertueuse amie ne pouvoit s'être oubliée au point de se rendre la fable de la capitale ; d'ailleurs il alloit souvent chez mylady Milfordhaven, et la conduite de miss Betsy lui sembloit sans reproche. Cependant le *crescendo* de la calomnie s'enfla tellement, qu'il fut entendu dans tous les quartiers de la ville ; pas un cercle où l'on ne parlât de l'aveuglement de mylady Milfordhaven et de l'inconduite de sa fille cadette ; aussi cette dame s'aperçut que les figures se refroidissoient à son approche. Betsy, naguères

si fêtée, si recherchée, trouvoit à peine à qui parler dans la plus nombreuse assemblée ; il était impossible que la mère et la fille ne s'aperçussent pas d'un changement si inopiné, remarquant sur-tout qu'on continuait à témoigner des égards à Nancy. Il est vrai que, plaignant cette dernière d'avoir une pareille sœur, on se faisoit un plaisir, même un devoir de la bien accueillir.

En voyant l'inquiétude de mylady et de Betsy, Louisa et Nancy s'applaudissoient de leur stratagème, et en attendoient la plus favorable issue.

Malgré le penchant qu'a voit mylord Dromore à croire à l'innocence de Betsy, il avoit peine à se défendre de prêter l'oreille aux rapports vraisemblables qui lui venoient de tous côtés. Les circonstances étoient arrangées avec une si grande apparence de vérité, qu'il se décida à en parler à mylady, se promettant de ne toucher cette corde sensible qu'avec la délicatesse de l'amitié. Il lui étoit doublement important de sçavoir à quoi s'en tenir ; nonobstant l'attachement qu'il avoit pour mylady et sa famille, il aimoit trop son cousin pour consentir qu'il devînt l'époux d'une femme sans mœurs.

C'étoit une tâche dure à remplir ; cependant mylord Dromore crut pouvoir la tenter ; mais malheureusement Betsy étoit avec sa mère : son air de candeur lui en imposa au point qu'il sortit de chez son amie sans avoir ouvert la bouche sur le sujet qui l'y avoit amené, emportant avec lui la presque certitude de l'innocence de la jeune personne.

Quelques mois s'écoulèrent dans cet état de choses ; mylady et sa fille, victimes de l'effet sans en connoître la cause, prirent le parti de se communiquer rarement. Peu importoit à Nancy, elle ne quittait presque pas sa digne amie Louisa.

Mylord Dromore voyoit plus assidument mylady Milfordhaven : il surveilloit en quelque sorte miss Betsy, et ne voyoit dans ses paroles et ses actions rien qui ne méritât l'approbation générale. Pourquoi donc, se disoit-il, le public met-il tant d'acharnement à calomnier une fille si estimable ?

On ; commençoit à parler des préparatifs à faire pour retourner à la campagne : la seule Nancy s'affligea d'un départ qui l'éloigneroit pour quelques semaines de sa bonne amie. M. Woodward étoit encore retenu à Londres pour des affaires d'intérêt.

Ce fut vers ce temps que la lettre du baron de Landsberg, concernant le portrait de miss Betsy, arriva à mylord Dromore ; son étonnement fut

extrême ; il ne concevoit rien à un événement aussi extraordinaire, et il répondit Comme le lecteur l'a vu. Cependant, en y réfléchissant, mylord conçut le léger soupçon que Betsy pourvoit avoir envoyé son portrait à Hannibal ; la chose lui sembla possible, si les Bruits circulants avoient quelques fondements. Sans doute, miss Mulhordhaven, telle qu'il l'avoit toujours vue, n'auroit pu faire une pareille démarche ; mais la miss Milfordhaven que le public peignoit, étoit, certes, bien capable d'avoir commis une faute aussi blâmable, Mylord eut à ce sujet un entretien avec Betsy ; il ne s'expliqua pas assez clairement pour être compris, si ses préconceptions étoient fausses ; dans le cas contraire, il en devoit-être entendu, Rien dans la contenance, de l'aimable fille n'annonça ni embarras, ni confusion ; les questions ne furent pas poussées plus loin, et mylord resta dans l'incertitude.

Le temps des épreuves étoit arrivé pour mylord Dromore ; la dernière lettre du baron lui fut remise, et porta dans son cœur la douleur et l'affliction. Le parent, pour l'éducation duquel il avoit fait, et avec tant de plaisir, le plus grands sacrifices, qu'il croyoit doué de toutes les vertus, n'étoit qu'un ingrat et un infâme séducteur. L'homme, vrai ment bienfaisant, qui acquiert la certitude d'avoir été trompé dans l'objet de ses générosités, éprouve un mal inconnu à tout autre. Ainsi donc, s'écria mylord, tous les projets de bonheur que je m'étois plu à former pour l'avenir, sont détruits. Ah ! Surby, quelle récompense pour la tendresse que je te portais ! et l'idée du chagrin que devoit causer ton abominable conduite, à celui qui t'a toujours traité en frère, en ami, n'a pu te servir de bouclier contre la force de tes passions. De tes passions, hélas ! jusqu'à ce moment j'avois cru que tu n'avois que celle de bien faire. Méchant ! et c'est de sang-froid que tu te joues des devoirs les plus sacrés ! as-tu pu concevoir la pensée horrible de trahir l'homme respectable à qui je t'avois adressé, et qui te chérissoit à l'égal d'un fils ? Porter le trouble et la désolation dans une maison où l'on t'avoit accueilli ; fêté, ne t'a donc parti qu'un jeu d'enfant ? Plus tu me fus cher, plus je te déteste aujourd'hui. Je vais trouver mylady Milfordhaven, retirer ma parole et lui rendre la sienne : tu n'es plus digne d'entrer dans sa famille.

Mylady resta confondue quand son ami lui fit part de la lettre de M. de Landsberg ; ce qu'il y marquoit de Surby étoit si opposé à l'idée qu'elle s'étoit formée de ce jeune homme, qu'elle hésita à en croire ses yeux. — Etes-vous bien sûr, mylord, que ce soit l'écriture du Baron ? Peut-être un

ennemi secret de votre cousin... — Hélas ! je n'ai pas même la ressource du plus léger doute ; et il lui montra la précédente lettre dû baron. Mylady compara les écritures et avoua qu'il ne s'y trouvoit aucune différence. — Lisez, je vous prie, ma digne amie, et vous conviendrez que celui qui pensoit aussi favorablement d'Hannibal, n'a pu changer dans le court espace de quinze jours, sans de Bien fortes raisons. Mylady lut et parut très-surprise de l'événement que relatoit l'Allemand. — Aviez-vous. donc envoyé le portrait de Betsy à votre cousin ? — Non, certes, mylady, je n'en n'avois ni le pouvoir ni la volonté ; comme à vous, cette étrange aventure m'a semble inexplicable, et je l'ai marqué alors à M. de Landsberg. Mylady sonna. — Dites à ma fille Betsy que je désire lui parler. La jeune personne se présenta avec le visage riant ; elle croyoit qu'on alloit lui donner des nouvelles de Surby. Sa mère lui passa la première épître du baron. — Prenez connoissance de son contenu, ma fille. Pendant que Betsy lisoit, myladyet mylord la fixoient. Aucun changement n'altéra ses traits ; seulement on y voyoit de l'étonnement. — Ce pauvre Hannibal, dit-elle en rendant le papier, a éprouvé un événement bien horrible. Heureusement il s'est présenté un défenseur assez à temps pour lui sauver de plus grands tourments, et peut-être la vie, Comment donc, maman, ajouta Betsy, a-t-elle pu me faire peindre sans que je le sçusse ? — Ce n'est pas moi qui ai envoyé ce portrait. — C'est donc mylord ? — Ni moi. — Eh ! qui donc, dit Betsy d'un air inquiet ? — Nous l'ignorons, et notre étonnement à égalé le vôtre ; mais Cet étonnement s'accroîtra de beaucoup, quand vous aurez lu cette seconde lettre du baron de Landsberg. Mylady la lui présenta. La rougeur de l'indignation couvrit les joues de miss Milfordhaven, mais elle fut bientôt remplacée par la pâleur de la mort. Avant la seconde page le papier s'échappa de ses mains, et elle s'évanouit. Combien alors mylady se reprocha d'avoir mis si peu de précautions pour apprendre à sa fille une chose qui devoit lui être si sensible. Betsy resta plus d'une heure sans connoissance. En s'ouvrant, ses yeux se portèrent sur ceux de sa mère. Elle s'approcha de son oreille. — Avez-vous la certitude, lui demanda-t-elle fort bas, que le contenu de cette lettre soit Vrai ? — Oui, ma fille, il ne reste aucun doute à mylord à cet égard. — En ce cas je dois prendre un parti... violent, mais nécessaire.... Ma chère maman voudrait-elle m'accorder une grace ? — Si elle est raisonnable, ma Betsy peut en être persuadée. — Elle l'est ; oh ! oui, elle l'est. Je demande, ajouta-t-elle, en joignant les mains, qu'on ne prononce jamais devant moi le nom de... l'homme qui a trompé

tant de monde, je vais m'efforcer de l'oublier ; j'espère y réussir. Ou je me connois mal, ou celui qui mérite le mépris ne peut plus être dangereux pour moi. — De pareilles sentiments justifient l'opinion que j'ai toujours eue de mon enfant. Betsy baisa la main de sa mère, et obtint la permission de se retirer.

Malgré la sage et prudente résolution de miss Betsy Milfordhaven, il lui fut impossible de chasser de son souvenir cet Hannibal autrefois si vertueux, si aimable, et aujourd'hui si ingrat, si perfide ; mais du moins elle s'eut commander à son extérieur, au point de tromper les regards scrutateurs de Nancy ; celle-ci ne devina l'instant de la crise qu'à l'air chagrin de mylord, et au silence observé scrupuleusement sur le compte de Surby.

Cependant, cette méchante fille ne jouissoit qu'à demi du fruit de sa noirceur ; il falloit à son ame atroce un triomphe plus complet. Elle l'obtint en s'obstinant à parler. d'Hajannibal. Dix fois par jour, elle faisoit naître l'occasion de prononcer le nom de ce jeune homme. Etoit-il question d'une Belle action, si Surby eût été ici, il eût-prévenu celui qui l'a faite. Citoit-ton la beauté d'un homme, il ressembloit un peu à Surby, quoiqu' infiniment moins bien que lui. Si l'on proposoit une partie de spectacle, c'était alors que Nancy regrettoit l'absence d'Hannibal, il leur aurait donné la main, et toujours, suivait la question : — Mylord ne rappellera-t-il pas-bientôt son cousin ? Un pareil sujet de conversation causoit une altération sensible sur tous les traits de la pauvre Betsy. Vainement elle s'efforçoit de cacher une. émotion qui se manifestoit d'une manière si distincte. Nancy lisoit sur le visage décoloré de sa sœur les tourments affreux dont son sensible cœur étoit la proie, et la joie la moins équivoque brilloit dans ses yeux, joie barbare qu'elle communiquoit et faisoit partager à sa digne amie Louisa.

Le départ pour la campagne fut devancé de quelques jours ; mylady le pressa dans l'espoir que la tranquillité des champs en apporterait dans l'ame agitée de sa plus jeune fille.

En se retrouvant à Rose-Bush-House. Betsy éprouva un, redoublement de peine. Cette terre étoit peu éloignée de Dromore-Hall, lieu où elle avoit connu celui qui la rendoit éternellement malheureuse. Elle se rappeloit sous quels dehors séduisans Hannibal s'étoit montré à ses yeux. Elle ne concevoit pas comment l'être doué, en apparence, des qualités les plus aimables, pouvoit posséder un cœur si pervers, Elle se demandoit si Surby, avant de quitter l'Angleterre, étoit l'homme affreux que peignoit le baron, ou si son changement étoit ultérieur ; nul moyen de résoudre ce problème,

et l'infortunée terminoit toujours ses réflexions, par celle désespérante qu'il falloit oublier jusqu'à l'existence du perfide Hannibal.

CHAPITRE XI.

SIR Henry Woodward, sa femme et sa fille étoient à Old-Build-Castle depuis une semaine à la grande satisfaction de miss Nancy, quand mylady crut devoir prier à dîner la famille.

On sortoit de table quand le bruit d'une voiture, entrant dans la cour appela tout le monde à la fenêtre. — Ce sont MM. Quaggy père et fils, s'écria Louisa avec un élan de plaisir !

— Soyez les bien venus, leur dit mylady en les saluant, et les questions ordinaires prirent place. — Vous avez donc emmené M. Bertram avec vous, demanda miss Woodward ? — Je suis parti seul, miss. — Durant votre absence on ne l'a vu nulle part. — J'étais allé passer ce temps, dit Bertram, à Brentford en Middlesex, dans la famille d'un de mes amis, — Sans doute vous y avez trouvé des amusements capables de compenser les plaisirs qu'on goûte dans la capitale ? — Je fais peu de cas des plaisirs de Londres, miss. — Vous préférez la campagne — La solitude me plaît infiniment. — Il faut vous faire hermite, dit Nancy. — Si je connoissois un hermitage qui pût m'éloigner entièrement du monde je m'y rendrois ; pourriez-vous, miss, m'en indiquer un ? — A votre âge, M. Bertram, dit mylord Dromore, un pareil goût pour la solitude à, lieu d'étonner. — J'ai été élevé dans la retraite j mylord, et j'en ai conservé l'habitude, — Ces dames vous la feront perdre, dit à son tour, M. Quaggy. — Elles sont bien faites pour cela, répondit le jeune homme en soupirant doucement. — *Je ne sais si vous le dites de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grace* ¹ — Sur cet article, dit mylady, on peut s'en rapporter à miss Woodward, elle doit s'yconnoître. — Mylady est si polie. — E vous si aimable, miss. — Ah ! mylord vous me flattez. — La modestie, dit finement Bertram, est la parure de la beauté. — J'ai souvent rencontré des femmes qui préféroient le négligé, dit M. Quaggy. — Votre réflexion n'est pas charitable, dit le baronnet. — Comme elle ne peut. Blesser aucune de ces dames, je n'ai pas, craint d'avancer mon opinion. — N'est ce pas un peu la faute des hommes, M. Quaggy, dit mylady, si les femmes manquent de modestie ? Vous les accablez si continuellement de compliments et d'éloges, qu'elles s'y

accoutument et ne rougissent plus d'en recevoir. — C'est un mal devenu nécessaire, dit mylord : quelle opinion donneroit de lui un homme qui se trouvant à côté d'une dame, belle ou laide, ne lui dirait pas des choses, flatteuses ? — Du moins préservez-vous de l'exagération, dit lady Woodward — Je puiserai comme miss Louisa dans un, auteur françois pour répondre. En cas pareil, mylady, *trop n'est pas même assez.* ² — Vous n'êtes pas l'ami des femmes, dit encore le baronet. — C'est un sexe que j'adore. — Et que vous décriez sans pitié. — Ah ! mylord, que vous me jugez mal, si vous pensez. — On juge les gens d'après leurs paroles ; ainsi, M. Quaggy, jugez-vous vous même, dit Louisa avec humeur. — On les juge plutôt d'après leurs actions, miss, dit mylord Dromore ; c'est le plus sûr moyen de ne pas commettre d'erreur. — Voilà une dissertation, reprit la maîtresse de la maison, qui nous conduirait loin, sans rien changer aux opinions des dissertants ; si vous m'en croyez, nous adopterons un autre sujet. Par exemple, aucun de nous n'a demandé à M. Quaggy s'il avoit fait un bon voyage. — Très-bon, mylady ; j'ai eu la satisfaction d'obtenir un succès complet. — Je vous en fais mon compliment, dit Nancy d'un air joyeux, il est heureux de réussir dans ses entreprises. — Tout le monde n'a pas le même bonheur. — Il est vrai, mylord, et ce qui est affligeant à dire, c'est que, souvent, les uns se réjouissent de ce qui chagrine les autres. Mylord Dromore fronça le sourcil. M. Quaggy continua. — En rentrant dans, un héritage dont on m'avoit injustement frustré, j'en ai privé un parent qui, vous en conviendrez, ne peut se féliciter de mon triomphe. Ainsi le sujet de ma joie en est un pour lui de peine.

L'heure de la promenade étant arrivée, mylady proposa de faire un tour de parc. M. Quaggy père s'empara du bras de Betsy. — Oserois-je vous demander, silencieuse miss, quelles étoient vos réflexions durant le temps de notre longue et insignifiante conversation ? — Sans doute, monsieur, je les ai cru peu dignes d'être mises au jour, puisque je me suis abstenu de les communiquer. — Vous trouvez ma question indiscrete, je le vois.... Vous m'excuserez peut-être en faveur du motif, qui m'a guidé ; j'aurais désiré sçavoir si mon opinion avoit eu le malheur de vous déplaire. — On ne m'a pas appris, monsieur, à juger les hommes d'après ce qu'ils disent ? — Et vous pensez qu'ils sont dissimulés ? — En vérité, monsieur, je ne pense à rien sur ce point. — Votre indifférence est peu flatteuse. — Elle ne doit blesser personne. — Vous êtes aujourd'hui, miss, bien peu communicative. — Il me semble, monsieur, que vous n'avez encore eu aucune raison pour

vous persuader que je fusse jamais autrement. — La première fois que j'eus l'honneur de vous voir, c'était, s'il vous en souvient, à Dromore-Hall, et, ce jour-là, je remarquai que miss Betsy Milfordhaven avoit beaucoup de gaieté, et qu'elle se prêtoit sans peine à une conversation animée ; peut-être me suis-je trompé ? — Votre mémoire est fort au-dessus de la mienne. — Me seroit-il possible d'oublier l'instant où j'ai vu pour la première fois la ravissante miss Betsy. Ce souvenir est trop précieux à mon cœur pour qu'il lui échappe jamais..... Que je suis malheureux ! tout ce que je dis paroît vous déplaire, apprenez-moi donc ce que je dois faire pour obtenir de vous ne fût-ce qu'un regard ? — Je présume, monsieur, qu'étant très-fatigué du voyage que vous venez de faire il ne vous est pas possible de marcher aussi vite que le reste de la compagnie ; permettez donc que je quitte votre bras pour rejoindre mylady. — Je vous suivrais au bout du monde, dit M. Quaggy en retenant le bras de Betsy et doublant le pas.

Sans pouvoir se rendre compte des sentiments que M. Quaggy inspiroit à Betsy, elle en éprouvoit qui lui étaient très-défavorables. Le ton avantageux qu'il venoit de prendre lui sembloit si voisin de l'impertinence, qu'elle sentit se changer en antipathie l'indifférence dont elle l'avoit gratifié jusquelà.

Sir Henry engagea toute la société à dîner pour le surlendemain. Louisa, qui n'avoit pu se rapprocher de Bertram durant toute l'après-midi, espéra que, ne fût-ce même que par politesse, il ne l'éviteroit pas à Old-Build-Castle. Nancy resta à Rose-Bush-House pour apprendre de M. Quaggy de quel genre étoit le succès dont il avoit parlé ; il ne lui fut pas difficile d'avoir avec lui un entretien secret. Mylord Dromore n'aimoit ni le ton, ni les manières de l'américain. Il préféra s'enfermer seul dans sa chambre à l'ennui de converser avec lui. Bertram étoit parti peu de temps après le Baronet pour Dwarfish-place, nom de la terre que son père possédoit dans le voisinage de Dromore-Hall. Betsy, fatiguée et malade, eut la permission de se retirer, et mylady passa dans son appartement pour répondre à quelques lettres. Nancy et M. Quaggy eurent donc tout le loisir de s'entretenir. Il ne falloit pas Beaucoup de temps à l'américain : ne voulant dire que fort peu de chose, deux minutes eussent suffi ; mais la curieuse Nancy désiroit des détails ; et quoique Bien décidé à les lui refuser, M. Quaggy fut forcé de prolonger le tête à tête qui se passa dans des débats.

Eh bien, M. Quaggy, qu'avez-vous à m'apprendre ? — Peu et beaucoup. — Quand cesserez-vous de parler par énigme ? — Quand le secret ne sera

plus nécessaire. — Quoi ! vous soupçonnez ma prudence dans une affaire qui m'intéresse plus que personne ? — L'essentiel pour vous doit être de sçavoir qu'Hannibal n'épousera pas votre sœur. — Ne vous en glorifiez pas, c'est à Louisa et à moi qu'en est dû l'honneur ; et elle lui raconta le moyen dont elles avoient fait usage pour dégoûter les deux parties. — Le trait est vraiment digne de vous, mesdames, j'avoue que je ne l'eusse jamais pu concevoir. Gloire vous soit rendue ; mais au demeurant, je pouvois me passer de cet auxiliaire ; et quoi que vous en disiez, ce ne sera pas vous qui gagnerez la bataille. — Du moins nous profiterons du butin, dit en souriant Nancy. — Ne vous ai-je pas assuré que nous faisons cause commune ? — Où avez-vous donc été pendant si long-temps, M. le général ? — Permettez, miss, que cette question reste sans réponse. — Quoi ! vous ne me direz rien de vos démarches ? — Rien. — Vraiment vos procédés sont outrageants ; ne suis-je pas la partie la plus intéressée ? — Peut-être. — Comment, peut-être ; il y aurait de la folie à n'en pas convenir. — Tout comme il vous plaira, miss. — Quel insultant sang -froid ? — Le silence n'est pas une insulte. — Il l'est quand le devoir oblige de parler. — Le devoir, miss, croyez-vous, donc que votre devoir vous oblige à calomnier votre sœur, et jusqu'à votre amant ? — C'est pour le conquérir. — Beau moyen ! — Les vôtres, M. Quaggy, sont-ils plus honnêtes ? — Du moins, vous ne pouvez les juger. — Vos subterfuges ne m'en imposent pas, et vos procédés me révoltent. — Je ne prétends point vous en imposer ; et s'il peut vous être agréable de vous révolter, je n'y mettrai nul obstacle. — Sçavez-vous que vous m'impatientez ? — Je ne faisais que m'en douter : à présent que vous le dites, je le crois. — Et moi je crois que vous prétendez vous jouer de ma bonne foi. — J'aurois tort. — Serez-vous aussi mystérieux avec mon amie ? — Tout autant. — Elle aura moins de patience que moi. — Tant pis pour elle. — Elle vous dira des injures. — Elle ne me blesseront pas, attendu que je serai en fonds pour les arrêter. Finissons, miss, cette insipide dispute ; je consens que vous profitiez de mes démarches ; mais je vous prie d'être bien persuadée que je ne les fais pas pour vous. — Je vous devine, vous êtes amoureux de Betsy. — Il serait possible que vous vous trompassiez, dit en souriant M. Quaggy. — Quel autre motif pourroit vous guider ? — Vos efforts sont inutiles, je ne me laisse pas circonvenir par des questions captieuses. — Je suis bien maladroite dans le choix que j'ai fait d'un confident. — Convenez que je n'ai pas recherché votre confiance, et par-là, je me suis conservé le droit de me taire.

Nancy presque'aussi avancée qu'avant d'avoir vu l'américain, se retira la rage dans le cœur ; elle rencontra sa femme de chambre sur l'escalier. — O mon Dieu ! miss, comme vous êtes rouge. — Jenny, suivez-moi, je veux vous parler. Je ne puis dire quel fut le sujet de la conversation de ces deux femmes ; mais il est facile de se douter que des actions généreuses n'en furent pas le résultat,

CHAPITRE XII.

QUAND madame la baronne de Rottenburg et Hannibal Surby sortirent du château de Hallsberg pour faire leur promenade interrompue depuis quelque temps, ils dirigèrent leurs pas vers un bois, but ordinaire de leurs courses du matin. L'approche du printemps rendoit l'air assez doux ; le baron avoit fait pratiquer dans le bois, une maisonnette qui servoit de pavillon pour se reposer, ou de rendez-vous de chasse, les environs étant très-giboyeux ; il venoit dans ce lieu au moins deux fois par mois. On avoit pratiqué dans l'intérieur un petit salon proprement meublé, la baronne et le baron en possédoient chacun une clef.

Le commencement de la promenade se passa dans le silence, depuis quelques jours M^{me}. de Rottenburg et Surby en avoient pris l'habitude : cependant la beauté de la matinée, et plus encore le besoin de témoigner son admiration, ouvrit la bouche d'Hannibal. — Le temps est superbe, un peu d'exercice vous fera : du bien. — Je le pense aussi. Encore un long silence, — Comme cet endroit est agréable, sur-tout quand.... — Sur-tout, quand on touche à la belle saison, dit précipitamment la baronne. C'est ce que je voulois dire ; et ils gagnoient doucement un banc de pierre, placé à dix pas de la maisonnette. Ils en étaient très-près quand le pied de M^{me}. de Rottenburg posa sur un piège, tendu sans doute pour prendre des renards ; elle perdit l'équilibre, et tomba. Malgré la promptitude que mit Hannibal pour la retenir, il ne put empêcher qu'elle ne se blesât à la cheville ; la douleur fut si vive qu'elle en pâlit. — Dieu tout-puissant ! s'écria Surby, vous trouvez-vous mal ? — J'espère que ce ne sera rien. Comme elle ne pouvoit se soutenir, il la porta sur le banc.— N'avez -vous aucun flacon ? — Non, mais ; voilà la clef du salon, vous y trouverez.... Elle n'en put dire davantage, et perdit connoissance ; Surby la coucha doucement, fut ouvrir la porte et vint la prendre pour la porter dans la maisonnette. A peine l'a voit-il étendue sur un lit de repos, que cinq hommessortirent d'un cabinet, trois se jettèrent sur Hannibal. Il leur fut facile de s'en rendre maître, il étoit sans armes ; un avoit disparu, et l'autre s'empara du corps inaminé de M^{me}.

de Rottenburg. Surby fut lié, et Ballonné de manière qu'il ne pou voit ni parler ni bouger. En moins de dix minutes, l'homme qui étoit sorti, rentra ; il fit un signe, et en un clin d'œil Hannibal et la baronne furent portés dans une voiture qui s'étoit approchée de la maisonnette ; deux de ces brigands se placèrent sur le devant, les trois autres derrière, et les chevaux partirent.

La situation horrible d'Hannibal ne peut se peindre, voir la femme qu'il aime dans un état d'insensibilité effrayant, et ne pouvoir lui donner aucun secours. Toutes ses sensations se portoient sur un seul objet. Ses souffrances n'étaient rien pour lui ; il n'éprouvoit que les maux de la baronne, et cependant ses liens lui occasionnèrent des contusions qui laissèrent de longues marques. Enfin, on lui ôta son bâillon ; il en profita pour supplier ses misérables gardiens de donner tous leurs soins à son infortunée compagne qui étoit toujours plongée dans un profond évanouissement. — Procédez-y vous-même, dit un des hommes, en lui donnant la liberté de ses mouvements ; nous sommes mal au fait de la commission : tenez, voilà de l'eau-de-vie, faites-lui-en boire. Surby prit la baronne dans ses bras, et sans égard aux témoins qui l'entendoient, il chercha par les plus douces paroles à la rappeler à la vie. Enfin, elle reprit connoissance ; ce fut l'effet des douleurs que lui causoit l'entorse qu'elle s'étoit donnée en tombant. Le premier objet qu'elle envisagea, fut un de leurs ravisseurs qui étoit en face d'elle. Un cri lui échappa, et ses yeux se portèrent sur celui qui la soutenoit et tenoit une de ses mains. En reconnoissant Hannibal, elle éprouva quelques soulagemens. — C'est vous, mon jeune ami ! Dites, oh ! dites moi, par quelle étrange aventure nous nous trouvons en semblable compagnie : que nous veulent ces gens-là ? — Je réponds pour lui, dit un des scélérats ; nous voulons vous forcer à être heureux ensemble. — Est-ce ainsi qu'on procure le bonheur, dit en soupirant la Baronne ? D'ailleurs, quels sont vos droits pour disposer ainsi de monsieur et de moi ? Nous avons celui qui est irrécusable, le droit du plus fort. — Misérables ! dit Hannibal, tremblez ; la plus horrible punition vous attend. En parlant, Surby avoit jette les yeux sur les deux hommes, — Que vois-je, s'écria-t-il ; ah ! je vous reconnois ; déjà une fois je fus votre victime ; et se tournant vers la Baronne, ce sont les voleurs qui m'ont attaqué à mon retour de Vienne. — Je n'aime pas, dit un des hommes, qu'on nous donne des titres non mérités : nous ne sommes pas des voleurs. — Vous m'avez pris mon porte feuille. — Il vous sera rendu. Il n'y manque presque rien. — Quelles étoient donc vos intentions alors ? — Les mêmes qu'aujourd'hui. — Parlez plus clairement.

— Contentez-vous de l'agréable perspective qui s'ouvre devant vous. Vous vous aimez, vous ne vous quitterez plus : quelle plus douce destinée ! — Que pensera mon frère, mes gens, tout le monde ? — Que vous importe, l'amour vous tiendra lieu de ceux que vous quittez, et la baronne de Rottenburg sera l'univers pour Hannibal Surby. Ils connoissent bien mon cœur, se dit le jeune anglois, mais il n'osa exprimer sa pensée. — Où nous conduisez-vous, demanda Surby ? Avant six heures d'ici vous le verrez.

Cependant la baronne qui sentit quel coup sa disparition porterait à sa réputation, ne put retenir ses larmes. — Vous pleurez, madame, dit Surby avec véhémence, et se précipitant sur un des hommes, il le saisit au collet. — Misérable, lui dit-il, rends-nous la liberté, ou c'en est fait de toi. Si lès pleurs de la beauté ne font rien sur ton Cœur de pierre, que la crainte d'un châtiment arrête tes infâmes projets. — Alte-là, jeune homme, dit l'autre brigand, en présentant un pistolet à Surby ; ne me forcez pas à une action que je ne commettrai qu'à la dernière extrémité. La baronne supplia Hannibal de ne pas exposer sa vie. — Vous êtes sans armés, lui dit-elle, et les scélérats en ont de tous les genres ; voyez les poignards et les pistolets dont leurs ceintures sont garnies. Cédons à la force, Surby, le ciel nous enverra peut-être des secours. Espérons tout de la bonté de notre cause. — Je puis tout supporter, excepté votre douleur. — Je tâcherai de la surmonter ; et effectivement madame de Rottenburg s'efforça d'affecter un calme bien éloigné de son cœur. Les brigands ne perdoient pas de vue Hannibal ; ils connoissoient son intrépide bravoure, et ne doutoient pas qu'il n'entreprît, par tous les moyens possible, d'échapper à leur surveillance. Ils avoient tort dans cette occasion ; la baronne lui avoit ordonné de ménager sa vie, pouvoit-il lui désobéir ? L'eût il voulu, l'impossibilité du succès aurait mis un frein à son ardeur. Les jalousies étaient si hermétiquement fermées, que la clarté du jour perçoit à peine dans le carrosse.

Enfin, la marche des chevaux se ralentit, et bientôt, ils s'arrêtèrent ; la portière fut ouverte en dehors par un des ravisseurs ; il invita la baronne à descendre. Elle l'essaya vainement ; son pied ne pouvoit la soutenir. — Voulez-vous vous charger de la porter dans la maison, demanda un des hommes à Surby, qui avoit sauté, à bas de la voiture, ou remplirai-je moi-même cet office ? Madame de Rottenburg s'élança dans les bras de l'anglois, il l'y reçut avec empressement, et chargé de ce précieux fardeau, il suivit une femme qui s'était présentée pour recevoir les arrivants. Elle leur fit traverser plusieurs pièces. — Arrêtez-vous ici, dit la femme, et

déposez madame sur ce lit de repos. A présent, venez avec moi ; je dois vous donner connoissance d'un lieu où vous passerez quelque temps. Ceci est la chambre à coucher de madame ; puis le faisant entrer dans une espèce de boudoir élégamment orné : — Voilà l'endroit le plus agréable de la maison, dit-elle en souriant, les meubles en sont aussi commodes qu'agréables. Du côté opposé à celui où ils étaient entrés se trouvoit une porte si bien dissimulée, qu'il falloit être dans le secret pour la soupçonner. La conductrice de Surby l'ouvrit, ils entrèrent dans une très-jolie chambre à coucher. — Voilà votre appartement. Voyez, il n'y manque rien. Il est distribué de façon que vous pourrez passer chez madame, sans bruit, en traversant le boudoir. Au reste, on a eu soin de vous ménager à tous deux des sujets de distraction.

Vous trouverez dans celte armoire, des livres ; dans cette autre, des couleurs, des pinceaux ; et, de ce côté sont placées les choses à votre usage, comme linge, habits, etc. L'appartement de madame est aussi abondamment fourni de tout ce qui pourra lui être agréable, piano, harpe, guittare, musique, métiers, etc. D'ailleurs, à votre première demande, vous serez ponctuellement servis. Le plus léger désir de madame, ou de vous, sera scrupuleusement rempli. S'il vous convient d'ordonner vos repas, le cuisinier viendra chaque matin prendre vos ordres. — Comment pouvoir concilier, dit Hannibal, des attentions si délicates avec l'horrible violence dont on a usé pour s'emparer de nous ? — Ne me faites aucune questionne ne pourrais y répondre, je ne sçais rien ; j'exécute les ordres qu'on m'a donnés, c'est où se borne mon ministère. Ceci se disoit en repassant chez la baronne qu'ils trouvèrent absorbée dans les plus affligeantes inflexions. — Madame desire-t-elle prendre quelques rafraîchissements, demanda la femme ? — Je n'ai besoin de rien, je vous remercie, madame. — Mon nom est Guinfred Frentz, vous m'obligerez en supprimant le titre de madame. Je vous laisse ; après la fatigue que vous avez éprouvée l'un et l'autre, le repos doit vous être nécessaire. A propos, j'oubliais, vous aurez la jouissance d'un jardin fort agréable. Quand ma présence vous sera utile, il y a des sonnettes dans toutes les pièces.

Après le départ de Guinfred, les deux prisonniers restèrent dans le silence. De temps en temps ils se regardoient, leurs yeux avoient une expression bien différente ; ceux de la baronne exprimoient l'abattement, et presque le désespoir ; ceux de Surby, malgré ses efforts, ne pouvoient dissimuler un certain contentement. Il adorait madame de Rottenburg,

comment s'affliger de la nécessité de rester continuellement avec elle ? les pleurs seuls de la Baronne affectaient Hannibal, alors, il s'oubliait pour ne penser qu'à la peine de sa compagne.

Cachez-moi vos larmes, lui dit-il en s'approchant d'elle avec vivacité, oh ! cachez-les-moi, si vous voulez que je conserve ma raison. J'y ferai mon possible, mais le pourrai-je ? Je suis si malheureuse ! — Je le crois bien, rien ici ne peut Vous dédommager de ce que vous avez perdu. Cependant, si les soins les plus tendres, le dévouement le plus entier, pouvoient être une légère compensation à tant de privations, j'espérerois.... — Je sens la force des sacrifices que vous vous imposez pour moi. Croyez, Hannibal, que j'en suis infiniment reconnoissante. — Ne le soyez pas, je suis payé par le plaisir que je trouve à vous témoigner mon sincère attachement.

La soirée s'écoula en se faisant mutuellement part des conjectures qu'ils formoient sur leur affreuse aventure. Nulles réflexions ne pouvoient éclaircir à leurs yeux ce dédale impénétrable. Aucun ne se connoissoit d'ennemis ; d'ailleurs, Surby devoit-il considérer comme ses ennemis ceux qui le réunissoient à la femme qu'il aimoit. Son sort lui semblent digne d'envie ; il ne s'agissoit, pour faire de sa prison un paradis terrestre, que de parvenir à calmer les tourments de madame de Rottemburg. S'il pouvoit y réussir, que de félicités lui étoient réservées : la voir, lui parler, la servir à chaque instant du jour, et, peut-être lui permettroit-elle de lui parler quelquefois de ses sentiments ; s'y refusât-elle, il se croirait encore heureux.

A neuf heures du soir Guinfred vint mettre la table ; un des brigands apporta les plats ; oh servit le souper le plus délicat : la baronne n'y toucha pas. Cependant, à force d'instances, Hannibal obtint qu'elle prendrait une tasse de thé. Quoiqu'il eût très-faim, il mangea fort peu, dans la crainte de blesser sa compagne ; il devoit au moins paroître partager ses chagrins.

Quand le couvert fut ôté, Frentz proposa ses services à madame ; elle les accepta, Surby lui baisa la main et se retira dans son appartement, La baronne fit panser son pied qui étoit horriblement enflé ; ensuite elle pria Guinfredll d'apporterun lit et de coucher dans sa chambre. Hélas ! madame, je suis forcée de vous refuser ; sans doute votre demande a été prévue, car on m'a absolument défendu d'y souscrire. Vainement la baronne employa les prières les plus instantes et les offres les plus séduisantes, elle ne put rien obtenir. — Si je désobéissois, on me chasseroit, et qu'y gagneriez-vous ? Celle qui prendrait ma place la rempliroit peut-être avec moins de zèle que moi. Croyez-moi, madame, sonmettez-vous à la nécessité ;

d'ailleurs le meilleur gardien d'une femme, c'est la sagesse. — Sans doute, mais comment éviter les soupçons ? — Ils ne blessent que ceux qui les méritent. En se retirant, Guinfred ferma la première porte à double tour.

Le chagrin, l'inquiétude et la douleur empêchèrent le sommeil de s'approcher des paupières de la baronne ; et quand le jour parut, ses yeux ne s'étoient pas même fermés. Elle sonna de très bonne heure, Frenz parut ; elle se fit lever et placer sur la chaise longue. Hannibal demanda s'il pouvoit entrer ? on l'en laissa le maître. Pour des raisons différentes, le jeune anglois n'avoit pas dormi : sa situation avoit pour lui tant de charme, qu'il ne pouvoit suffire à toutes les émotions qu'il éprouvoit. Les songes les plus heureux n'auroient pu égaler les douceurs de la réalité. Dix fois dans la nuit-il traversa le boudoir, et vint écouter à la porte de la baronne s'il pourrait saisir seulement le léger bruit de sa respiration. Elle est là, se disoit-il, une simple planche me sépare de la femme charmante que mon cœur idolâtre. Oh ! vous qui m'avez ménagé tant de délicieuses jouissances, quels que soient vos projets, je vous remercie !

L'insomnie, quel qu'en puisse être le motif, donne toujours aux traits une teinte d'abattement ; madame de Rottenburgen fit la remarque sur ceux de Surby. — Le repos nous fuit, Hannibal, lui dit-elle tristement ; je le vois, ainsi que moi, vous avez passé la nuit éveillé. Il en convint. La rougeur et le gonflement des yeux de la baronne annonçoient qu'elle avoit beaucoup pleuré, il le lui dit. — Je ne le nierai pas, Hannibal, mon cœur avoit besoin de se soulager : je souffre un peu moins qu'hier. On apporta le déjeuner ; madame de Rottenburg consentit à y prendre part. Dès qu'ils furent seuls, elle reprit la parole. — Ne pourrions-nous, Surby, obtenir de nos gardiens qu'ils nous apprennent, non le nom de celui qui les fait agir, sûrement nous ne l'obtiendrions pas, mais au moins si notre captivité doit être longue. Hannibal sonna. — Parmi les gens qui sont ici, demanda l'anglois à Guinfred, s'en trouve-t-il un qui commande les autres ? — Nous dépendons en ce moment du régisseur. — Je voudrais lui parler, dit la baronne. — Je vais le lui dire. Au bout d'un quart d'heure il se présenta un homme d'environ trente-six ans, et fort bien, couvert.

Il accosta les prisonniers d'un air riant, et demanda ce qu'on desiroit de lui ? — Sçavoir, monsieur, dit la baronne, si l'horrible, autant qu'injuste captivité dans laquelle on nous retient, finira Bientôt ? — Sans sçavoir précisément le moment où vous deviendrez libres, je crois devoir vous donner le conseil de prendre votre mal en patience. — Ainsi donc, vous

pensez que nous sommes destinés à une longue prison? — L'agréable société dont on a fait choix pour vous, madame, vous la rendra supportable. — On vous dispense des té flexions, dit Surby avec hauteur ; répondez sans détour à la question de madame? — Vous le voulez : peut-être des années. Des années ; s'écria la baronne ; juste Ciel ! Et vous permettriez ?... — Retirez-vous monsieur, votre présence ne peut qu'accroître la douleur de Madame. Le régisseur sortit. — Sçavez-vous, demanda Hannibalà Frentz, qui venoit de rentrer, dequel pays est cet homme ? Je lui trouve un accent étranger. Ce n'est pas un allemand. — Je crois que M. Oriordan est Irlandois. — J'aurois dû m'en douter, répliqua Surby, on trouve en ce pays des hommes propres à tout plein de choses.

Durant les huit premiers jours, la baronne fut forcée de rester dans sa chambre. Le retard qui avoit été mis à panser son entorse, occasionna une prodigieuse enflure ; elle souffrait beaucoup de sa cheville, mais les peines morales la rendoient presque indifférente à celle que lui causoit son mal. Dès qu'elle put marcher, Hannibal l'en gagea à prendre l'air dans le jardin où ils étoient libres de se promener. Ce lieu, entouré d'une très haute muraille, n'offroit aucune possibilité de s'en échapper. Malgré la sécurité qu'elle devoit donner aux surveillants des prisonniers, toutes les fois que ceux-ci se promenoient, un homme les suivoit d'assez près pour ne les pas perdre de vue, et cependant de trop loin pour entendre leur conversation.

Chaque jour rendoit la position de la Baronne plus dangereuse, il semblaient que la passion du jeune homme se fût accrue par la solitude. Sa tendresse faisoit des progrès si rapides, qu'elle s'en effrayoit. Cependant, M^{me}. de Rottenburgétoit parvenue à éviter l'aveu que Surby Brûloit de lui faire : dix fois elle l'avoit vu prêt à lui ouvrir son cœur, et toujours elle avoit eu l'adresse d'éloigner un instant qu'elle redoutait. Hannibal devinoit son intention, et là crainte de lui déplaire lui imposoit le silence le plus pénible. Mais, comment seroit-il possible que deux êtres charmants qui s'aiment avec ardeur, pus sent éternellement résister à l'occasion qui se présente à toutes les minutes, de se dire ce que leurs yeux et leurs actions leur répètent sans cesse? Malgré les prudentes précautions de la baronne, le moment redoutable arriva ; l'amour de Surby ne pouvant plus être contenu dans les bornes, qu'il lui avoit prescrites, il s'échappa même sans son aveu : la baronne essaya vainement de vouloir prendre le change, en regardant le discours passionné de Surby, comme une plaisanterie ; son émotion la

trahit, et l'heureux Hannibal apprit avec transport qu'il étoit payé d'un tendre retour.

Le délire de la joie alloit le précipiter aux pieds de son amante ; mais la crainte d'effaroucher sa modestie le retint. Seulement il fléchit doucement le genou devant elle, prit sa main, et osay coller ses lèvres brûlantes. — Il est donc vrai, lui dit-il, en levant les yeux sur les siens avec timidité, que je ne suis pas indifférent à la plus Belle des femmes, à celle que j'aime avec idolâtrie ! — Ah ! Surby, je crains bien que l'aveu que votre extrême vivacité a sçu m'arracher ne soit un motif pour vous éloigner de moi ; car je ne puis me dissimuler la faute inexcusable que je commets en livrant mon cœur à l'homme qui, de son propre aveu, était prévenu d'une forte inclination avant de quitter son pays et dont la foi était promise. Comment puis-je me flatter de fixer un inconstant ? — Veuillez songer, madame, que je sortois du collège, quand je vis miss Milfordhaven : elle est belle, douce, aimable, tous les hommes briguoient sa conquête. Indifférente aux hommages des autres, elle daigna me distinguer ; je fus enivré d'un triomphe aussi glorieux. — Elle est belle, douce, aimable, que de raisons pour lui conserver vos sentiments ; hélas ! je crains bien que votre changement ne soit une suite de votre légèreté naturelle. — Ne le craignez pas ; qui vous connoît, et surtout qui a eu le bonheur de vous rendre sensible, doit être fixé pour la vie. — Si vous nie trompez, Surby, mon cœur est votre complice ; car il me parle en votre faveur. — écoutez-le, mon amie, il est l'interprète des sentiments dû mien. — Puisque vous m'aimez, Hannibal, il doit vous importer que je conserve votre estime et la mienne ; je ne parle pas de celle du monde, notre malheureuse aventure me la ravit sans retour. J'ose donc attendre de vous une conduite telle que vous l'auriez observée à Hallsberg, sous les yeux de mon respectable frère. Je vous confie ma personne comme un dépôt sacré qui doit sortir aussi pur de vos mains qu'il l'est en ce moment. Ecoutez bien, mon ami, le serment que je vais prononcer, et que son souvenir vous serve de préservatif : s'il vous arrivoit un jour de vouloir rien entreprendre contre ma vertu, je jure de n'être jamais à celui qui, en me faisant oublier mes principes, m'aurait rendue méprisable à mes propres yeux, dussé-je même avoir partagé son délire ; je le jure sur les mânes de l'honnête homme qui fut mon époux, et sur l'amour que m'inspire celui qui prétend le devenir. — A quoi bon des serments, avec un homme qui vous respecte autant qu'il vous adore, et qui promet à son tour de n'avoir dans tout le cours de sa vie d'autres volontés que les vôtres.

Comme historienne véridique, je dois dire ici, pour n'y plus revenir, que malgré son amour, et surtout la multitude d'occasions hasardeuses qui s'offrirent à Hannibal, sa promesse se soutint intacte tout le temps que dura sa captivité avec madame de Rottenburg : c'est un exemple que j'offre avec peu d'espoir qu'il soit fréquemment suivi.

CHAPITRE XIII.

TOUTE la société de Rose-Bush-House qui avoit été priée par le baronnet, se rendit à Old-Build-Castle au jour fixé, excepté le jeune Quaggy ; ce fut un *desapointment* si peu attendu par Louisa qu'elle en conçut le plus violent dépit. Elle parut toute la journée de la plus maussade humeur ; en général les convives étoient peu disposés à la...., chacun portait avec soi un sujet de mécontentement, qui n'échappa pas à sir Henry et à lady Woodward ; cependant on se sépara avec promesse de se revoir bientôt, Nancy demanda et obtint la permission de rester avec son amie.

M. Quaggy, d'après de sages réflexions ; crut pouvoir servir les desirs de miss Woodward sans nuire à ses projets secrets. En conséquence, à son retour à Dwarfish-place, il eut un entretien sérieux avec son fils. Bertram étoit doux, respectueux ; mais il avoit déjà assuré à son père que son attachement pour miss Betsy Milfordhaven auroit la durée de sa vie, il persista dans son premier dire. — Vous ignorez, peut-être ; que la main, de cette jeune personne est promise à M. Surby ? — Je le sçais ; je sçais aussi qu'ils s'aiment, hélas ! j'ai été le témoin du triomphe de mon rival. Aussi n'ai-je conservé aucun espoir. — Quel est donc votre dessein ? — Celui de vivre dans un éternel célibat. — Songez, Bertram ; que je n'ai que vous d'enfant, et qu'il serait affreux pour moi de n'avoir aucun rejetton de ma famille ? — Mariez-vous, mon père. Quaggy sourit. — Le moyen que vous m'offrez n'est pas sans inconvénient, et pourrait nuire à vos intérêts. — Ah ! mon père, ne songez pas à moi ; occupez-vous uniquement de votre bonheur, il sera un adoucissement à mes peines. — Bertram, je vous aime, et il m'afflige de vous voir au printemps de vos jours faire ainsi une abnégation de vous-même. Je voudrais pouvoir assurer votre félicité, mais vous convenez vous même que vous n'avez aucun espoir ; je vous ai toujours connu de la raison, faites en usage aujourd'hui. — Je ne le puis, mon sort est irrévocablement fixé. — Que n'essayez-vous de vous distraire ? quittez des lieux qui ne peuvent qu'entretenir un sentiment inutile ; voyagez, vous y trouverez le double avantage de charmer le chagrin qui vous dévore ; et vous prendrez connoissance de votre pays. L'argent ne vous manquera pas,

vous le sçavez, je suis riche ; votre prudence et votre discrétion me sont connues, je vous laisse le maître de tirer sur moi telle somme qu'il vous conviendra. — Mille remerciements, mon père, j'accepte votre proposition, non pour chercher des dissipations, il n'en est pas pour moi ; mais, du moins, je n'entendrai plus parler d'une union dont l'idée seule me met cent poignards dans le cœur. Puisse l'heureux Hannibal être digne du bonheur céleste qui l'attend, et rendre la trop charmante Betsy aussi fortunée qu'elle mérite de l'être.

Cette conversation affecta quelques instants la sensibilité de M. Quaggy. On n'est pas père impunément ; d'ailleurs Bertram étoit doué de tant de bonnes qualités qu'on ne pou voit que l'aimer et le plaindre.

M. Quaggy exigea que son fils se fit accompagner par deux domestiques, et eut soin qu'il eût autant d'argent qu'il en voudrait dépenser. Bertram étoit généreux, son père le mit à même de satisfaire un goût qui ne marche guères sans être accompagné de plusieurs vertus.

Le départ de Bertram indisposa tellement Louisa contre M. Quaggy, qui avoua avoir engagé son fils à voyager, qu'elle lui reprocha *l'astuce* dont il faisoit constamment usage. — Vous trompez mon amie, lui dit-elle ? vos paroles sont aussi perfides que vos actions. — Cette ridicule sortie, répondit l'américain, m'inspire plus de pitié que de colère ; je ne trompe personne, et m'occupe fort peu des intérêts des autres : il a plu à cette insignifiante Nancy de me prendre pour son confident, je ne s'çais d'où me vient cette préférence peu flatteuse. J'ai bien voulu lui dire qu'Hannibal n'épouserait pas Betsy, et elle en aura la preuve ; quant à vous, miss, je ne crois pas que nous ayons contracté aucun engagement ensemble. — Comment ! vous ne m'avez pas promis que je deviendrais l'épouse de Bertram ? — J'ai dit que votre mariage avec mon fils aurait lieu le même jour que celui de Nancy avec Hannibal, et ce dernier n'est pas encore à sa conclusion. — Homme dissimulé ! je soupçonne vos projets, mais soyez certain que je les traverserai de tout mon pouvoir ; et si jamais la roue de votre char de triomphe s'arrête, dites-vous que le bâton qui lui servira d'entrave aura été lancé de ma main. — Je sçais, je sçais que vous êtes aussi méchante que belle, et j'ajoute que sous ces deux rapports vous n'êtes pas dangereuse pour moi. Louisa le quitta en lui vouant sa haine. De pareilles menaces effrayèrent peu M. Quaggy. Je la redouterois davantage, pensa-t-il, si elle en disoit moins.

Bertram n'avoit que le projet de parcourir l'Angleterre, mais un événement dont je vais rendre compte changea ses premiers desseins.

L'ennui et le chagrin qui étoient les fidèles compagnons de Bertram, le portèrent à faire souvent des promenades solitaires dans les lieux où il s'arrêtoit. Il n'étoit encore qu'à sa troisième journée ; il avoit le projet d'aller coucher à Worchester, et n'en étoit plus qu'à quelques milles, quand il trouva sur son chemin un Bourg qui lui offroit une auberge de belle apparence. Un de ses gens qui courait devant sa chaise étoit tombé de cheval ; il n'étoit pas blessé, mais une pareille chute ne se fait pas sans qu'il s'en suive quelques contusions. Bertram l'avoit forcé de se placer à côté de lui. Par réflexion, il fit dételer, et descendit à la maison de poste, avertissant qu'il y passerait la nuit. Comme il étoit de bonne heure, le jeune Quaggy se disposa à parcourir les environs. Ses réflexions le faisoient toujours aller plus loin qu'il n'avoit projette. Peu attentif aux lieux qui l'environnoient, il ne s'occupoit que d'un seul objet : celui-là avoit le privilège d'envahir toutes ses pensées. Cependant sa préoccupation fut fortement troublée par des cris de femmes. Ils avoient quelque chose de si lamentable, qu'ils intéressèrent la sensibilité du voyageur. Il lève les yeux, et voit à une légère distance deux jeûnes filles qui tâchoient de se soustraire par la fuite à l'approche d'un chien qui les poursuivoit, et qu'on pouvoit croire enragé. En courant elles imploraient des secours que le seul Bertram pouvoit leur donner ; car il ne se trouvoit que lui à portée de les entendre. Ce jeune homme, mu de pitié, précipita sa marche, et dès qu'il fut assez près du furieux animal pour être sûr de ne pas le manquer, il lui tira un coup de pistolet, et l'abattit. Ce bruit inopiné fit tourner la tête aux jeunes filles, et voyant leur ennemi étendu sur la terre, elles s'arrêtèrent. Bertram les joignit pour leur assurer qu'elles n'avoient plus rien à craindre, attendu que le chien étoit mort. Elles firent les plus grands remerciemens à leur libérateur, et l'engagèrent à venir se reposer dans leur chetive demeure. Cette humble dénomination du lieu qu'elles habitaient, décida Bertram à accepter la proposition. Il eût refusé, s'il eût été question d'aller dans un château ; mais il craignit de blesser l'amour-propre des inconnues en n'acquiesçant pas à leur offre obligeante. Eu gagnant l'habitation de ses conductrices, Bertram apprit d'elles que, ne se doutant pas du danger qui les menacoit, elles s'étoient approchées du chien qui étoit couché près d'un buisson, et paroissoit dormir. Sa beauté les avoit frappées, et leur avoit donné le désir de le voir plus à leur aise. Elles ajoutèrent qu'en passant leurs mains sur sa

tête pour le caresser, il leur avoit montre les dents : qu'alors elles s'en étaient éloignées, mais que bientôt l'animal s'étoit levé, et accourait vers elles avec tous les symptômes de la rage ; ce qui les avoit rempli de frayeur et occasionné les cris qui furent heureusement entendus de Bertram. Le mot *chétive* dont une des jeunes personnes s'était servie en parlant de la maison occupée par sa famille, étoit réellement le mot à la chose. Tout dans ce lieu annonçoit le peu de moyens de ses propriétaires ; Ce n'est pas que la propreté n'y régnât d'une manière sensible, mais la petitesse dû local et la très-grande simplicité des meubles étoient une preuve d'infortune ; On fit entrer Bertram dans une salle qui servoit en même temps de cuisine et de parloir. Il y trouva une femme d'une cinquantaine d'années, vêtue très-simplement, et deux filles de quinze à seize ans dans le même costume. — Ma bonne amie, dit une des inconnues en présentant Bertram, faites, je vous prie, lui accueil bien favorable à ce monsieur ; il vient de sauver ma sœur et moi de l'affreux malheur d'être mordues par un chien enragé. La femme ôta ses lunettes et s'empressa d'offrir un siège à l'étranger. — Que d'obligations, mon cher monsieur, et comment vous en témoigner notre reconnaissance ; dit d'un ton pénétré l'honnête créature ? Grand Dieu ! continua-t-elle en levant les yeux au ciel, quelle grâce je dois te rendre pour cette nouvelle preuve de la protection que tu accordes à la famille de mes défunts maîtres. — Vous voyez, monsieur, dit à Bertrand une des jeunes personnes qu'il avoit préservée, la seule protectrice, l'unique amie qui nous reste dans le monde. — Ne parlez pas ainsi, miss, c'est moi qui dois tout à vos nobles parents ; votre aïeule paternelle a pris soin de mon enfance ; par elle, je fus tirée d'une maison que l'innocence habite, et que l'on rougit d'avoir occupée. Hélas ! oui, monsieur, la misère de mes parents les força de me placer aux enfants trouvés. Mistress Surby, grand'mère de ces trois miss que voilà, quoique peu favorisée de la fortune, voulut bien se charger de moi, et depuis je n'ai pas quitté la famille il y a plus de quarante ans ; j'ai eu la douleur de voir mourir dans mes bras mes respectables bienfaiteurs, et aussi de perdre en moins d'une année le père et la mère de ces chers enfants. — Surby, si je ne me trompe, est le nom d'une maison ancienne, dit Bertram avec émotion ? — Vous ne vous trompez pas, monsieur, ma maîtresse avoit épousé un cadet de cette famille considérée sous le rapport de la bravoure de plusieurs de ses membres, et aussi par l'ancienneté et les richesses qu'ils possédoient ; mais mon maître, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, étoit de la branche cadette, il ne possédoit qu'un revenu très-

borné. Il épousa miss Clydé, écossoise. Bonne et Belle personne, sa fortune n'était pas plus considérable que celle de M. Surby ; cependant, s'ils eussent pu la conserver, mes chers enfants seraient moins malheureux ; mais, celui chez qui ils avoient placé la plus grande partie de leur bien, fit banqueroute, et jamais mon maître ne put recouvrer une seule couronne ³. Malheureusement quand ce malheur arriva, le fils de mes bienfaiteurs, l'unique enfant qu'ils eussent eu, venoit d'épouser miss WestBury contre le gré de sa famille. Les jeunes gens s'aimoient, et comme M. et mistress Surby adoraient leur fils, ils firent le meilleur accueil à la femme qu'il s'étoit choisie. Les jeunes gens avoient déjà deux enfants quand mon maître fut presque ruiné. Il conçut un si grand chagrin qu'il en mourut ; Son épouse, ma digne bienfaitrice, tarda peu à suivre son époux ; c'est alors que M. et mistress Surby firent l'acquisition de ce petit domaine. En usant de la plus grande économie, ils ont trouvé le moyen de vivre et d'élever leur petite famille. Quoi qu'ils m'eussent fort engagé de les quitter, pour entrer dans de bonnes maisons, je n'ai jamais voulu en entendre parler et j'ai été assez heureuse pour que mes services leur fussent, ainsi qu'à leurs enfants, d'un peu d'utilité. Il y a deux ans que M. et mistress. Surby sont morts ; je leur ai promis de servir de mère aux orphelins, qu'ils laissoient dans l'infortune. Je tiens ma promesse ; mais que j'éprouve de momens douloureux en voyant l'état misérable : où sont réduits des enfants issus de deux familles opulentes. Pour surcroît de malheur, l'an dernier on nous a ravi la moitié de notre petite propriété. Un seigneur qui possède une belle terre à une légère distance, a prétendu qu'une prairie, que défunt mon maître avoit affermée, lui appartenoit, et s'en est emparé. On nous a dit qu'en plaidant nous obtiendrions justice ; mais comment soutenir un procès quand on n'a ni argent, ni protection, ni connoissance. — Je vous remercie ; madame, dit Bertram, de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner. En prononçant ces mots, il promena ses yeux sur les quatre jeunes personnes qui étoient dans la salle, et les arrêta sur celle qui se trouvoit placée à côté de la bonne gouvernante. Quoiqu' absolument vêtue comme les trois autres, il lui trouva une figure étrangère au reste de la famille. Mistress Kitwell sembla deviner sa pensée. — Cet enfant, dit-elle en montrant sa petite voisine, n'est pas fille de mes maîtres, c'est une orpheline dont ils se sont chargé ; elle n'avoit que trois ans quand elle fut admise dans cette maison, et depuis M. et mistress Surby n'en ont fait aucune différence d'avec leurs propres enfants ; et comme ils possédoient

plusieurs talents, ils leur ont servi de maîtres. Je vous assure, monsieur, que toutes ces miss sont aussi bien élevées, et ont reçu une aussi bonne éducation, que si elles eussent été placées dans la meilleure pension de Worcester. Au lit de la mort, mistress Surby me pria, ce fut son expression, d'avoir pour Rosa la même tendresse et les mêmes soins que pour ses filles. Je suis d'autant plus portée à remplir les ordres de ma chère maîtresse, que cet enfant est digne de tout ce qu'on fait pour elle. — Votre maître n'eut donc point de garçon, demanda Quaggy avec anxiété ? — Vous m'excuserez, monsieur, il en eut un. — Nous avons un frère, dirent ensembles les trois jeunes filles. — C'est comme si vous n'en aviez pas, reprit mistress Kitwell d'un air d'embarras. — Pardon de ma question, elle est sans doute indiscrette ? — Oh ! non ; mais on ne veut pas qu'elles écrivent à leur frère, il est inutile d'en parler. Au reste ; celui qui exerce sur lui son pouvoir en a acquis le droit par le bien qu'il lui fait : c'est un de ses parens, homme riche et généreux, rempli de bonnes qualités, mais il n'est pas à l'abri des faiblesses humaines, il craint que son cousin lui soit moins attaché en donnant une part de sa tendresse à ses sœurs ; en conséquence, il a fait croire au jeune homme qu'il n'avoit plus que lui de parent au monde. — Il me semble que cet homme opulent pourrait répandre ses bienfaits sur les sœurs comme sur le frère ? — Oh ! mon cher monsieur, il le fait aussi. Eh ! mon Dieu ! sans les secours qu'il veut bien nous envoyer, comment pourrions-nous exister, surtout depuis l'injustice de sir Augustin Lambert, notre méchant voisin ? — Sans doute, si vous eussiez fait part à mylord Dromore de la fâcheuse circonstance qui prive ces aimables personnes d'une fortune qui leur est si nécessaire, il se fût empressé de faire toutes les démarches propres à la leur faire restituer. — Vous connoissez notre cousin, monsieur ? — J'ai eu l'honneur de le voir quelquefois. Desirez-vous que je lui écrive à votre sujet ? — Mon Dieu ! gardez-vous en bien, reprit mistress Kitwell avec vivacité, il m'en voudrait d'avoir fait connoître ses parentes à quelqu'un qui pourrait divulguer son secret au jeune Hannibal. — Comme je compte passer quelque temps dans ce pays où des affaires m'ont appelé, je puis, si vous le trouvez bon, vous servir de médiateur auprès de sir Augustin. — On a déjà tenté cette voie ; le Baronnet ne veut rien entendre, c'est un homme dur et avare. — En ce cas, il faut avoir recours à la justice, — L'impossibilité nous force à y renoncer. — Il est des gens de loi qui consentent à faire les avances de procédures quand l'affaire est bonne, et la vôtre me paroît de ce nombre : — Nous ne connoissons personne qui puisse

nous guider. — Je le ferai, si toutefois vous m'y autorisez. — Vous auriez cette bonté, monsieur comptez sur ma reconnoissance, sur celle de ces enfants. — Il m'en coûtera si peu, mistress, pour vous rendre ce léger service, que je vous prie de ne m'en sçavoir aucun gré. Veuillez préparer les papiers qui constatent que la prairie en question appartenoit à M. Surby ; je reviendrai demain matin les chercher, et je vous promets que cette affaire ne traînera pas en longueur. Bertram laissa les habitantes de Small-House dans l'enchantement. — Le bon jeune homme, s'écria la gouvernante ! il a le cœur de défunts mes maîtres comme eux, il trouve du plaisir à obliger. — Si cet estimable étranger réussit, dit une des jeunes personnes, je pourrai faire le voyage qui doit assurer mon sort. — Tu desires donc beaucoup de nous quitter, Rosa ? — J'en aurai bien du chagrin, mais, miss Carolina, n'est-il pas temps que je vous débarrasse de mou inutilité ? Je suis pour vous un sujet de dépense, et, vous avez des moyens si bornés. — Ne nous ont-ils pas suffi jusqu'à présent ? — A combien de privations avez-vous été forcée de vous soumettre ? — Le plaisir de vous garder avec nous, nous en dédommage. — Tant de bontés, ah ! potirrai-je jamais les reconnoître. — Rosa, dit mistress Kitwell, personne ici ne doute de vos sentiments ; vous êtes toutes d'excellentes filles, et je désire que si jamais vous vous séparez les unes des autres, ce soit pour le bonheur général et particulier.

Monsieur et mistress Surby, comme on le voit, avoient laissé en mourant, sous la garde de l'honnête mistress Kitwell, les trois filles qui leur restaient ; les deux aînées étaient mortes en bas âge : toutes trois étoient jolies, bonnes, douces et spirituelles ; ainsi que l'avoit dit la gouvernante à Bertram Quaggy, elles avoient reçu une très-bonne éducation, et, ce qui les rendoit encore plus recommandables, c'était un fonds de vertu, héritage précieux que leur avoient laissé leurs estimables parents.

Carolina, l'aînée, avoit un an de moins que son frère. Charlotte étoit plus jeune de deux, et Adelina touchoit à sa quinzième année. Cette dernière étoit du même âge que la jolie Rosa, qui possédait les charmes et la fraîcheur de la fleur, dont elle portoit le nom.

Mistress Kitwell avoit formé une intime liaison avec la femme de l'aubergiste de South... C'était une bonne et obligeante créature qui souffrait de voir les rejetons d'une noble famille dans une espèce de pénurie ; souvent, et avec plus de délicatesse qu'on ne devoit en attendre de son état, elle avoit fait accepter à son amie quelques petites douceurs pour ses jeunes maîtresses. Elle connoissoit trop bien la façon de penser de

mistress Kitwell pour oser lui offrir des secours plus efficaces ; cependant, elle chercha les moyens de pouvoir leur être utile, sans blesser leur amour-propre : l'occasion tarda peu à s'en présenter.

Une dame à brillant équipage descendit un jour à son auberge pour y prendre du thé. C'étoit la veuve d'un général allemand fort riche et très-portée à rendre service ; ce que l'hôtesse apprit par ses gens. Cette dame avoit voyagé dans presque toute l'Angleterre, et s'en retournoit à Vienne sa patrie. La comtesse de Woudmar aimoit à causer avec ses inférieurs ; elle imaginoit que c'étoit le meilleur moyen pour s'instruire, et avoit raison. L'esprit embellit les récits, la Bonhomie les fait, avec vérité ; aussi rapportait-elle de ses voyages une connoissance parfaite des mœurs et des habitudes des habitants des pays qu'elle avoit visités. L'hôtesse du Lion d'or, naturellement très-communicative, se prêta volontiers aux intentions de la comtesse. Dans le nombre des comptes rendus à la grande dame sur une infinité d'objets que la bonne femme pouvoit traiter à fond, elle n'oublia pas de citer le nom de toutes les personnes des environs qui l'honoroient de leur confiance, même de leur amitié, et l'on se doute bien que l'honnête mistress Kitwell fut placée en tête ; elle s'étendit beaucoup sur le dévouement de cette excellente femme. Il y avoit de quoi dire, le champ étoit vaste, et la bonne hôtesse ne tarissoit pas ; car, il étoit simple qu'elle passât de la gouvernante aux jeunes miss ; il falloit peindre leur beauté, leurs vertus ; elle appuya, sur-tout, sur leur infortune. La sensible allemande écoutait tous ces détails avec l'intérêt qui part du cœur. Il fut ensuite question des habitants des châteaux. Les détails eurent moins de durée, l'hôtesse se borna à dire, que mylord tel étoit riche, que le comte tel avoit de superbes propriétés, et que le chevalier Augustin Lambert ne se plaisoit qu'à tourmenter ses voisins. — Revenons, je vous prie, aux intéressantes orphelines. Ne pourroit-on pas faire quelque chose pour elles ? — Moi, qui suis l'intime amie de mistress Kitwell, je n'ai jamais pu leur faire accepter des secours que je leur aurois donnés de si bon cœur. Jugez, mylady, si elles voudraient en recevoir d'une étrangère ? — Croyez-vous qu'une de ces jeunes personnes consentirait à venir avec moi ? Ce ne seroit point à titre de dépendante ; je suis aisée, veuve, je n'ai point d'enfant, je prendrais soin de celle qui voudroit bien m'accompagner. — Je ne puis dire si la proposition de mylady sera accueillie favorablement, mais je me charge de la leur faire, pas plus tard que dans deux heures. — Vous

m'obligerez, brave femme ; surtout assurez bien que celle qui se confiera à moi jouira dans ma maison d'autant de considération que moi-même.

L'hôtesse ne prit que le temps de donner des ordres ; et la voilà sur le chemin de Little-House. En rendant compte du motif de sa visite, elle appuya beaucoup sur l'éloge que les gens de la comtesse faisoient de leur maîtresse. Elle avoit cessé de parler, et personne ne répondoit. — Vous ressemblez toutes à des statues, dit l'hôtesse avec un petit mouvement d'humeur ; m'avez-vous entendue ? Est-ce que je ne parle pas bon anglois ? Et vous aussi, mistress Kitwell, vous gardez le silence ? — Ce n'est pas à moi que la proposition est faite. Allons, mes enfants, apprenez-nous ce que vous pensez des offres de l'étrangère ? C'est à vous, Carolina, comme l'aînée, de vous expliquer avant les autres. — Je n'ai nulle envie de quitter mes sœurs. — Ni moi, dirent ensemble Charlotte et Adelina. — Malgré la peine que j'en éprouverai, dit Rosa, si la dame ne me trouve pas trop présomptueuse d'oser m'offrir à la place d'une des miss Surby, je partirai avec elle. — Tu nous quitterais, Rosa ? — Chère miss Adélina, je vous suis à charge ici. — Ne dis pas cela, s'écrièrent ensemble les trois sœurs. — Madame, continua Rosa, quoi qu'il puisse m'en coûter, j'effectuerai mon dessein. Assurez-vous seulement, si l'étrangère accepté l'échange. Ce fut en vain qu'on voulut faire changer la résolution de Rosa, elle y persista. La comtesse auroit désiré que sa première proposition fût acceptée ; cependant le dévouement de Rosa l'intéressa, et elle consentit à la prendre, promettant de ne rien déranger de ses offres premières, quoique l'objet en fût différent.

Le jour suivant, la comtesse de Woudmar qui étoit restée exprès à South...pour effectuer son projet, se rendit à LittleHouse avec l'intention de ramener avec elle la jeune fille. Elle trouva tout le monde dans le chagrin ; le sacrifice que Rosa faisoit étoit au-dessus de ses forces ; la fièvre lui prit, et le délire, qui ne l'avoit pas quittée de la nuit, donnoit une inquiétude mortelle à ses amies et à mistress Kitwell. On ne cacha pas à l'étrangère la cause d'une maladie qui n'existoit pas la veille Pauvre petite ! dit-elle, ta sensibilité te rend doublement chère à mes yeux. Elle approcha du lit de Rosa ; sa gentille figure lui plut. — Si j'ai le bonheur de t'avoir avec moi, charmante fille, crois que je n'épargnerai rien pour te rendre heureuse. — J'irai, disoit Rosa dans son délire, laissez-moi partir, chères amies ; je pleurerai, mais j'irai c'est un parti pris.

La comtesse, voyant le dénuement de la maison, brûloit de déposer sa bourse dans un coin, mais elle se souvint de : ce que lui avoit dit l'hôtesse,

et elle ne le fit pas dans la crainte de blesser la délicatesse de l'infortunée famille. A son retour à South..., elle envoya un de ses gens à Worcester pour y chercher le meilleur médecin. Le même homme fut chargé de passer chez le banquier où on devoit lui adresser ses lettres : elle en attendoit une, et, comme elle étoit dans l'intention de rester quelques jours à South..., pour être près à portée de savoir des nouvelles de sa petite protégée, elle ordonna qu'on lui fit passer dans le Bourg tout ce qui lui serait adressé à Worcester. Le domestique ramena un médecin que madame de Woudmar envoya dans sa voiture à Little-House, et elle passa dans sa chambre pour lire une lettre qui étoit arrivée la veille chez le banquier. Son contenu lui fit d'autant plus de peine que ; non seulement, elle ne pouvoit pas attendre le rétablissement de Rosa pour l'emmener, mais même qu'il lui étoit impossible de rester pour savoir si sa maladie aurait des suites fâcheuses. Il falloit absolument qu'elle se mît en route aussitôt, le moindre délai lui aurait été nuisible. Cependant, elle fut forcée d'attendre le docteur qui avoit sa berline. Il revint, et calma les inquiétudes de la sensible allemande, en l'assurant que, quoique la fièvre de la jeune personne fût très-violente, il répondoit qu'il n'y avoit aucun danger pour sa vie. La baronne fit passer le médecin dans sa chambre, et lui remit cinquante guinées. — Vous vous payerez de vos visites, vous défrayerez la malade de toutes les drogues qui lui seront nécessaires ; mais prenez garde de laisser connoître que c'est moi qui me charge des frais ; dites que vous ne voulez rien, que vous tirez tout de votre pharmacie ; prenez même, s'il le faut, le peu qu'on pourra vous offrir pour votre salaire : vous, devez m'entendre. Celui qui ne sçait pas ménager la délicatesse de ceux qu'il oblige, est peu digne de la faveur que lui ; a accordée la Providence de pouvoir obliger. En un mot, usez de tous les moyens que vous suggérera votre prudence pour cacher le bienfait et la main qui le présente. — Je ferai en sorte de remplir vos vœux ; mais, madame, cette somme est six fois trop considérable ; il ne s'agit ici que de remèdes doux et peu chers : une demi-douzaine de guinées eussent suffi. — Eh bien ! monsieur, vous aiderez de l'excédent une demi-douzaine de malades.

Avant de quitter l'auberge du Lion d'or, la comtesse de Woudmar avoit chargé l'hôtesse de dire à la gouvernante des orphelines, qu'elle la prioit, dès que la jeune Rosa serait tout-à-fait rétablie, de la faire partir pour Vienne ; et elle lui remit son adresse. La précipitation de son départ lui fit oublier l'objet le plus essentiel, c'étoit de laisser de l'argent pour les frais

du voyage de Rosa ; elle ne s'en souvint qu'à plusieurs milles. Pour réparer sa faute, elle ordonna à la femme de chambre qui l'accompagnoit de s'assurer, à la première ville où elles passeraient, d'un honnête homme pour porter cent guinées à l'hôtesse du Lion d'or, la chargeant, en outre, d'écrire à cette bonne femme l'emploi qu'elle en devoit faire. Malheureusement la confiance de la comtesse étoit mal placée ; sa femme de chambre, intéressée et jalouse, trouva qu'il lui serait doublement utile de garder l'argent : par ce moyen, elle satisfaisoit son avarice, et s'évitoit le désagrément de partager les bonnes grâces de sa maitresse avec l'étrangère dont M^{me} de Woudmar s'étoit déjà coiffée.

Cette infidélité d'ailleurs ne pourvoit jamais la compromettre ; elle en serait quitte, si la petite trouvoit les moyens de passer en Allemagne, pour rejeter la friponnerie sur celui qu'elle serait censée avoir chargé du message. Madame de Woudmar qui la croyoit très-honnête, ne concevoit, certes, aucun soupçon contre sa probité.

Il y avoit près de deux mois que l'évènement que je viens de relater, avoit eu lieu, quand le hazard fit connoître les orphelines à Bertram.

CHAPITRE XIV.

EN quittant Little-House, M. Quaggy s'imposa la loi d'oublier que les jeunes personnes qu'il vouloit obliger étoient sœurs de son rival, et il se promit de ne ménager ni soins ni argent pour leur faire rendre justice. Pour cet effet, dès que mistress Kitwell lui eut remis les pièces qui lui étoient nécessaires, il se rendit à Worcester, et y consulta un habile juris consulte. L'affaire étoit si claire, que l'homme de loi assura Bertram que sir Augustin serait forcé de restituer, et qu'en outre il serait condamné à des dommages et intérêts. Il proposa de se charger d'en faire d'abord la demande au baronnet dans une visite qu'il lui ferait. Bertram le laissa le maître d'agir comme il le jugerait convenable, et lui remit de l'argent pour les frais. Sir Augustin Lambert commença par refuser ; il prétendoit qu'en s'emparant de la prairie, il n'avoit fait que rentrer dans son bien que M. Surby avoit injustement usurpé. Mais, quand l'homme de loi lui eut montré le contrat de vente de LittleHouse, dans lequel étoit compris l'objet de la discussion, et, surtout, lorsqu'il fut informé qu'un particulier riche étoit décidé à le conduire devant les tribunaux, il se fit un mérite de céder. — Je sçais, dit-il, que mes droits sont bien établis ; niais la situation malheureuse des orphelines que le pauvre Surby a laissées, me dispose à faire le sacrifice de cette petite portion de terre ; ainsi, monsieur, vous pouvez dire à ces enfants infortunés que je la leur donne. — Vous devez aussi, monsieur, ajouter à la restitution un d'édommagement pour le temps que vous avez gardé leur bien. — Parbleu, monsieur, il est bien singulier qu'on ait l'indiscrétion de prétendre prescrire des ; lois à l'homme généreux qui accorde une grace. — Mais, monsieur, ce n'est point une grace que vous faites ; considérez que la famille Surby a été injustement privée de sa propriété ; elle lui est rendue, il n'y a dans tout cela ni grace ni faveur, et j'insiste pour que vous y ajoutiez dix guinées, somme qui n'équivaut pas de moitié à ce que la prairie eût rapporté durant l'année que vous en avez eu la jouissance. — Cela s'appelle demander l'aumône à la pointe du poignard. — Prenez garde, monsieur, que je n'oublie que mon rôle en ce moment est celui d'un médiateur. — Et que feriez-vous, monsieur ? — Je quitterais sur-le-champ votre château, et je

m'empresserais de faire connoître à vos compatriotes, que sir Augustin Lambert, profitant de la fâcheuse situation où se trouvoient de pauvres orphelines, s'est emparé, par des moyens iniques, de la seule ressource que leur avoient laissée leurs infortunés parents. — Prétendez-vous m'en imposer par des menaces ? — L'homme juste, sans le prétendre, en impose toujours à celui qui ne l'est pas. Le baronnet sonna, et fit venir son intendant : — Mettez en possession de la petite prairie les pauvres orphelines de Surby, je leur en fais présent, et donniez à cet homme dix guinées que j'ajoute à mon bienfait. J'espère que ce sera la dernière fois que je serai troublé par leurs importunités. L'avocat sourit ironiquement. — L'ostentation, lui dit-il, qui se couvre du manteau de la libéralité, n'en impose qu'aux sots. Sir Augustin, je vous salue. Non seulement l'honnête homme de loi remit à Bertram les dix guinées intactes, mais il lui rendit aussi l'argent qu'il en avoit reçu, excepté deux couronnes qu'il consentit à garder pour les frais dit voyage qu'il avoit fait au château du baronnet, exemple rare d'un noble et beau désintéressement. Sera-t-il suivi ?

La bonne nouvelle dont M. Quaggy étoit porteur, donna beaucoup de joie aux habitants de Little-House, mais elle fit bientôt place à la tristesse quand Rosa réitéra la proposition de partir pour Vienne. Tous les visages s'attristèrent, on en expliqua le motif à Bertram, Interpellé par Rosa pour dire si son devoir ne lui imposoit pas la loi d'alléger par son départ les dépenses qu'elle occasionnoit, le jeune homme avoua que le projet étoit aussi piste que généreux. — Mais ma petite, dit mistress Kitwell, dix guinées ne vous conduiront pas à Vienne ? — Je voyagerai à pied. — Rosa ne trouve rien d'impossible, dit tristement Adelina pour abandonner ses amies, ses sœurs qui l'aiment tant. — Oh ! que vous seriez injuste si vous aviez cette pensée ! dussé-je aller au-bout de l'univers, jamais je n'oublierai les compagnes de mon enfance mes chères bienfaitrices. Quaggy jouissoit en silence le l'intéressante scène qui se passoit sous ses yeux, il profita d'un moment de silence pour bazarder une proposition. — Sans doute, il serait impossible à miss Rosa d'aller en Allemagne avec la foible somme restituée par sir Augustin ; mais, elle suffira avec un compagnon de voyage. Je comptois ne quitter l'Angleterre que dans quelques mois, mais il m'est égal d'avancer mon départ. Vous me remettrez les dix guinées, et je conduirai l'aimable fille au lieu de sa destination. Peut-être penserez-vous que je suis bien jeune pour être dépositaire d'un pareil trésor ; mais je puis vous protester que je suis digne de cette confiance. Ne pouvant accompagner

vosre pupille vous-même, mistress Kitwell, croyez qu'elle sera plus en sûreté avec moi qu'elle ne le serait dans une voiture publique. La gouvernante avoit pris si bonne opinion de Bertram, qu'elle n'hésita pas à lui confier Rosa. Le départ fut fixé à huit jours. Quaggy n'en passa, pas un sans aller à Little-House ; C'étoit le vrai moyen d'affermir l'estime qu'il avoit inspirée ; plus on le voyoit et plus on s'attachoit à lui.

Si Bertram n'avoit pas emporté avec lui un préservatif contre toute attaque faite à son cœur, sans doute, il l'aurait laissé dans l'asile de l'innocence, de la vertu et de la beauté. Les trois sœurs d'Hannibal étaient bien faites pour inspirer un sentiment tendre. Seulement, le choix eût été difficile à faire, chacune possédant une égale portion de charmes et d'amabilité ; mais l'amour que Quaggy avoit pour miss Betsy Milfordhav en était un bouclier inexpugnable. Dans l'offre qu'il fit de conduire Rosa en Allemagne, il trouvoit deux avantages, celui bien doux pour son cœur, de rendre service, et, en outre, il s'éloignoit d'un lieu où. le retour prochain de son rival ne lui offrait que la douloureuse perspective d'une série de souffrances.

Les adieux dès jeûnes personnes furent extrêmement touchants. Elles ne pouvoient s'arracher des bras les unes des autres ; mistress Kitwell, en voyant le violent chagrin que causoit cette séparation à ses chères enfants, proposa dé rester comme on étoit. Rosa qui sentit son courage faillir, fit un effort surnaturel, et s'élança dans la chaise qui attendoit les voyageurs à la porte. Bertram la suivit, et les chevaux partirent.

La jeune fille fut quelques heures sans pouvoir surmonter son affliction, c'étoit la première fois qu'elle se séparait de ses amies, et bientôt un espace immense serait entr'elles. En voyant les larmes de sa compagne, Quaggy se reprocha de n'avoir pas empêché son départ, au lieu de le faciliter. Ce généreux jeune homme, après avoir reçu des mains de mistress Kitwell les dix guinées qui devoient servir aux frais du voyage de Rosa, les avoit remis sur un meuble avec cinquante autres ; et pour engager les habitantes de Little-House à en faire usage, il y avoit joint un papier sur lequel on lisoit : *c'est de la part de la comtesse de Woudmar*. Ne sembloit-il pas que Bertram avoit été instruit des intentions de là comtesse, ce qui prouve que les bons cœurs et les ames bienfaisantes ont infiniment d'analogie.

Depuis le départ de Rosa, Little-House était devenu le séjour de la tristesse. La gaieté franche de cette jeune personne excitait et faisoit naître la joie parmi ses compagnes. N'ayant jamais été dans le monde, ces

innocentes filles trouvoient des plaisirs où d'autres n'eussent vu qu'un ennui insupportable. Cultiver les talents qu'elles avoient reçus de leurs parents, travailler, aider mistress Kitwell dans les petits détails du ménage, et se promener remplissoient si bien et si exactement les journées qu'elles ne se plaignirent jamais de leur durée. L'absence de l'amie de leur enfance apporta un changement total dans leur existence ; les chants, les ris furent presque entièrement supprimer. Elles ne se plaisaient qu'à la promenade. Les lieux solitaires qui environnoient Little House entretenaient leurs pensées mélancoliques. L'inquiétude sur l'accueil qu'on ferait à Rosa vint les troubler. Si abusant de l'espèce de délaissement où se trouve cette aimable fille, l'étrangère au lieu de la traiter avec égard et bonté, comme elle l'avoit promis, alloit exercer sur elle le despotisme et la dureté, Rosa, la douce Rosa ne s'en plaindrait pas, mais elle en mourroit. Cruelle idée bien faite pour affecter l'amitié. La tendre et aimante Adelina fut celle qui sentit le plus vivement l'absence de Rosa ; étant du même âge, et d'un caractère absolument semblable, elles avoient conçu l'une pour l'autre le plus sincère attachement. Ne pouvant plus le lui témoigner en personne, elle prit un soin particulier de tout ce qui avoit été cher à son amie. Rosa cultivoit une pétunie portion de terre que la gouvernante lui avoit abandonnée. Elle y avoit placé beaucoup de rosiers, de lilas, de chevre feuilles et de géranium ; Adelina passa jamais un jour sans arroser les fleurs et arracher les mauvaises herbes qui les auraient gênées. Rosa préférait une jolie brebis noire, c'étoit elle qui la menait paître, et lui arrangeait sa litière : Adelina affectionna l'animal et lui rendit les mêmes soins que sa ci-devant maîtresse. En partant, Rosa avoit donné et recommandé à sa bonne amie un beau bouvreuil qui savait parler ; Adelina ne manqua jamais de garnir sa cage de ce que l'oiseau aimait ; et chaque soir, elle restait deux heures à côté de lui pour lui apprendre ces mots : *Rosa est partie, pleurez l'absence de Rosa.*

Dans une de leurs promenades champêtres, les trois sœurs s'éloignèrent plus qu'elles n'avoient coutume de le faire. Elles s'entretenaient de leur jeune amie ; comptaient les jours qui s'étaient écoulés depuis son départ, et calculaient l'instant où elles pourraient recevoir de ses nouvelles, car Rosa leur avoit bien promis de leur écrire dès qu'elle serait arrivée chez la comtesse. La conversation les occupait tellement qu'elles ne virent deux cavaliers qui venoient vers elles que lorsqu'ils ne furent qu'à une trop petite distance pour pouvoir les éviter sans affectation. Elles continuèrent donc leur marche ; en passant, les messieurs saluèrent. Un d'eux, le plus âgé, se

retourna, et une exclamation d'admiration frappa les oreilles des jeunes filles. — Sur mon ame ! je ne vis de ma vie tant de beautés réunies. — Ce sont les trois Grâces, répondit l'autre. Je veux les accoster, et scavoir qui elles sont, reprit le premier qui avoit parlé. Ce colloque avoit été entendu de celles qui en étoient le sujet, et elles doublèrent le pas. Cependant, elles furent bientôt atteintes. — Excusez, mesdames, si j'ose interrompre un moment, votre promenade ; mais je n'ai pu résister au désir ardent de m'informer si vous habitez dans les environs, ce qui ne me paraît pas probable, car d'aussi belles personnes ne peuvent être ignorées. Notre demeure, dit d'un ton noble et sérieux Carolina ; doit être une chose si indifférente à ceux qui ne sont ni nos parents, ni nos amis, que je me dispenserai, monsieur, de vous l'apprendre. — Si la Providence ne m'a pas permis, charmante miss, d'être un des premiers que vous venez de citer, je vous jure, par le ciel, que je brûle de devenir un des derniers ; La manière dont, s'exprimoit l'inconnu parut si étrange et si peu convenable aux orphelines, qu'elles ne jugèrent pas à propos de lui répondre, et comme elles se tenoient par le bras, elles lui tournèrent le dos, et prirent le chemin de leur maison. — Vous les avez offensées, mon père, dit le jeune homme avec timidité, voyez avec quelle vitesse elles s'éloignent de nous. — Qu'elles ne se flattent pas de m'échapper, je suis décidé à les suivre. — Elles s'en fâcheront ; du moins tâchons qu'elles ne se doutent pas de notre intention ; quittons la route, et ayons l'air de ne plus les regarder ; je vous jure que mes yeux ne les perdront pas de vue ; Cependant il eût été fort difficile de cacher leur indiscrete curiosité, si un hazard heureux ne les avoit instruits de ce qu'ils désiroient scavoir. Une paysanne portant un panier passa à côté des jeunes personnes, et leur fit la révérence. — Cette femme les connoît courons à sa rencontre. Ils joignent la paysanne. — Pourriez-vous me dire, ma bonne, le nom des trois dames que vous venez de saluer ? — Est-ce que vous ne les connoissez pas ? — Non, sur mon ame. — Cependant, vous leur avez fait bien du mal. — Moi ! avant aujourd'hui je ne les avois jamais vues ; je puis vous le certifier. — Il n'en est pas moins vrai qu'elles ne peuvent vous considérer que comme leur plus mortel ennemi. — Je parie, dit tristement le jeune homme, que ce sont les orphelines Surby. — Justement, reprit la paysanne, je ne m'étonne pas de ce qu'elles ont passé près de moi sans s'arrêter, elles qui s'informent toujours avec bonté de toute ma petite famille ; elles marchaient d'un pas... Oh ! c'est qu'elles vous fuyoient. Les pauvres enfants ont craint de voir celui qui

vouloit les dépouiller de leur petite fortune. — Qui êtes-vous pour me parler avec tant de hardiesse ? — Je suis une honnête femme qui ne redoute pas les méchants, — Cessez vos injurieux propos. — Ma foi, sir Augustin, je ne puis vous le promettre, on m'arracheroit plutôt la langue que de m'empêcher de dire ce que je pense. — Y a-t-il loin d'ici à Little-House, demanda le baronnet d'un ton plus doux ? — Au plus un demi-mille. Mais est-ce que vous penseriez à y aller ? je vous préviens que vous y serez mal reçu. — Que vous importe, bonne femme, vous abusez de l'indulgence que je vous montre, mais à la fin, vous pourriez lasser ma patience. Ménagez davantage celui qui peut vous faire du bien, si vous vous en rendez digne. — Excusez, sir Augustin, si je refuse d'avance vos bienfaits : cependant ils deviendraient précieux par leur rareté ; mais ils me sembleraient être le produit du mal que vous auriez fait à d'autres, et ce n'est pas là le fruit qui plaît à ma bouche. — Misérable, te tairas-tu ? — Ah ! mon père, de grace, maîtrisez les mouvements de colère que je lis dans vos yeux. Ma bonne, au nom de Dieu, éloignez-vous. — Puisque vous m'en priez, mon cher jeune monsieur, je m'en vais, je serais fâchée de vous faire de la peine ; vous êtes un brave garçon, chacun vous chérit ; c'est dommage qu'on ne puisse pas dire : tel fils tel père. Et la paysanne quitta sir Augustin en haussant les épaules. — Cette maudite femme m'a bouleversé les sens. — Où allez-vous donc, mon père, ce n'est pas ici le chemin de Lambert-Grave ? — Je vais à Little-House. — Sans en avoir obtenu la permission. — En faut-il pour visiter le chaume ? — Non, sans doute, quand on y porte des sentiments de bienfaisance, et que la délicatesse ne s'oppose pas à leur effusion ; mais dans cette occasion ce seroit insulter au malheur. — Pretendez-vous, Williams, me donner des leçons ? — Non, mon père ; seulement je me permets des observations. — Comme elles sont déplacées, je vous en dispense. Vous êtes le maître de m'accompagner ou de retourner au château. — Je vous suis, mon père. Le jeune homme espéroit que sa présence, sans en imposer précisément à son père, adouciroit un peu l'aspérité et la brusquerie de son caractère. Williams étoit l'unique enfant du baronnet, il l'aimoit à l'adoration, et avoit pour lui un foible qu'il ne pouvoit surmonter : connoissant la rigidité de ses principes, il sentoît bien qu'il s'exposoit souvent à sa censure, et, alors, il prenoit un ton de maître ; c'est ce qui lui arriva dans l'occasion qu'on vient de lire.

En rentrant à Little-House, les orphelines racontèrent à mistress Kitwell la rencontre qu'elles avoient faite de deux inconnus qui les avoient

accostées, et elles rendirent compte de ce qui s'étoit passé. La gouvernante trouva que la conduite des messieurs ne faisoit pas l'éloge de leur éducation. — Le jeune, dit Caroline, m'a paru souffrir de la liberté que prenoit l'autre. — je les crois père et fils, dit Charlotte, ils se ressemblent. — Le plus âgé, dit Adelina, a la figure sombre ; il est bel homme, et pourtant il n'a rien d'aimable dans les traits. — Je pense comme Charlotte, reprit Carolina, c'est sûrement le père et le fils ; mais ce dernier est infiniment mieux. Du bruit qui se fit entendre à la porte interrompit la conversation. Mistress Kitwell fut voir ce que c'étoit. — C'est ici, madame, que demeurent les filles de défunt M. Surby ? — Oui, monsieur. — J'ai beaucoup connu, leur père, et voudrais faire connoissance avec les chères orphelines. — Mes élèves, monsieur, ne reçoivent point de visites, elles n'ont aucune connoissance, et ne désirent pas en faire. Le baronnet fronça le sourcil. — Cependant, madame, j'espérais qu'ayant été.... lié avec le père, je pourrais.... Vous n'êtes que leur gouvernante, à ce qu'il me paraît ? — Gouvernante mère et amie ; choisissez. — C'est donc aux jeunes miss qu'il appartient de refuser ou d'adhérer à la demande que, je fais de les voir ? — C'est aussi de leur part, monsieur, que je vous prie de vous retirer. — C'est un traitement bien dur pour un homme comme moi. — Il ne peut vous offenser en aucune manière, nous ne vous connoissons pas. — Si je me faisois connoître, pourrois-je espérer plus de condescendance ? — Mon père, permettez que je vous invite à ne pas insister. Vous n'avons aucun droit pour obtenir une préférence qui ne s'accorde qu'à des amis intimes. — J'abandonne à regret l'espoir flatteur que j'avois conçu de pouvoir assurer les belles miss Surby de mon respect ; cependant j'ose croire qu'elles ne seront pas assez cruelles pour persister dans le dessein barbare de se soustraire toujours aux yeux de ceux qui les verraient avec tant de plaisir. Malgré le compliment du baronnet, mistress Kitwell lui ferma la porte au nez, et revint près de ses jeunes maîtresses. Elles avoient entendu la conversation, et se perdoient dans leurs conjectures sur le nom et la qualité des importuns.

CHAPITRE XV.

BERTRAM voyageoit tristement avec sa jolie compagne qui, de son côté, ne cessoit de regretter ses aimables amies. Aucune fâcheuse rencontre n'interrompit leur course rapide, et ils arrivèrent à Vienne sans avoir éprouvé le plus léger retard.

La comtesse de Woudmar fit la plus agréable réception à Rosa ; elle la remercia, de la confiance n'elle lui témoi noit en ayant consenti à venir se mettre sous sa protection. — Je vous suis infiniment obligée, monsieur, dit-elle à Bertram, du service que vous avez rendu à cette jeune personne ; croyez que nous en serons toutes deux très-reconnoissantes : de mon côté, je vous prie de disposer entièrement de moi, et si le crédit dont je jouis dans ce pays peut vous être de quelque'utilité, je l'employerai avec grand plaisir en votre faveur M ; Quaggy remercia la comtesse de ses offres obligeantes ; mais n'étant que pour fort peu de jours à Vienne, il ne pouvoit profiter de sa bonne volonté ; cependant il demanda la permission, avant son départ, de venir présenter son respectueux hommage à M. de Woudmar, et faire ses adieux à sa compatriote. Il l'obtint sans nulle difficulté.

La comtesse trouva sa jeune protégée encore plus jolie qu'elle ne lui avoit semblé à Liltle-House. L'air de vivacité qui lui étoit naturel avoit fait place à une douce langueur causée par le chagrin d'être séparée de ses aimables bienfaitrices, ce qui rendoit sa charmante figure extrêmement intéressante. Sa nouvelle protectrice donna des ordres pour que ses gens eussent pour la jeune angloise les mêmes égards que si elle étoit sa fille. Elle fut présentée aux amis de madame de Woudmar sous le nom de Rivers, qui étoit celui du père de Rosa. — Ses parents, a jouta-t-elle, qu'elle perdit dans son enfance, avoient peu de fortune, quoique bien nés ; une famille respectable qui habite la province de Worcester en avoit pris soin, et' j'ai obtenu qu'on me la confieroit. Chacun fit compliment à la comtesse de son agréable acquisition ; Une compagne douce et aimable ne pouvoit que lui procurer beaucoup de satisfaction. Cette dame respectable s'étoit elle-même occupée de la garde robe de sa fille d'adoption, et rien n'y manquoit. Pour ajouter à la considération qu'elle vouloit qu'on lui portât, elle exigea que

miss Rivers l'appelât maman. Tant de bontés avoient fait-naître dans le cœur de l'étrangère, non seulement une vive reconnaissance, mais un tendre et sincère attachement pour celle qui la combloit de bienfaits. Elle pria ; Bertram, lorsqu'il vint prendre congé de madame de Woudmar, de dire aux habitantes de Little-House que, sans le regret de, les avoir quittées, elle se trouverait la plus heureuse personne du monde. M. Quaggy s'applaudit d'avoir en quelque sorte contribué au bonheur de cette intéressante enfant.

On se doute bien que la première femme de chambre de la comtesse ne vit pas avec plaisir l'arrivée de la jeune fille qu'elle avoit déjà privée d'un des bienfaits de sa maîtresse. Elle n'eut aucune appréhension que son infidélité fût découverte, ayant la ressource d'en accuser le paysan qu'elle étoit censée avoir chargé de la commission ; ainsi, cette circonstance n'entra pour rien dans l'humeur que lui causa l'installation de miss Rivers dans l'hôtel ; mais elle se rappela avec quel enthousiasme la comtesse parloit à South***, de cette jeune personne. Depuis son retour, madame de Woudmar n'avoit pas passé un jour sans s'en entretenir ; elle l'attendoit et s'affligeoit autant qu'elles'étonnoit, du retard de son arrivée. La femme de chambre, bien persuadée que d'après la pauvreté des protectrices de Rosa, détails qu'elle avoit eus par l'hôtesse du Lion d'or, on ne pourroit jamais fournir aux frais du voyage, Fridberg, nom de la femme de chambre, cherchoit à faire croire à sa maîtresse que la petite avoit succombé à la force de sa maladie. Elle poussa la fausseté jusqu'à dire que le médecin qu'elle avoit questionné paroissoit concevoir peu d'espérance de la sauver. — Pour ménager la sensibilité de madame, ajoutait-elle, j'avois prié le docteur de lui cacher ses craintes. Plus la comtesse avoit appréhendé pour la vie de Rosa, plus elle éprouva de joie de la revoir. Ainsi la perfidie de Fridberg ne servit qu'à faire faire un accueil plus favorable à l'objet de sa haine. Combien la rage de cette femme augmenta, quand elle vit par les égards que madame de Woudmar voulut qu'on ait pour sa protégée, à quel point elle lui étoit chère ! Rosa étoit si jolie, si douce, si prévenante, que tous les domestiques s'empressèrent de remplir les ordres de leur maîtresse. Fridberg dissimula son dépit sous les dehors de la bienveillance ; et quoique la comtesse eût attaché une fille spécialement au service de l'angloise, Fridberg vouloit toujours porter la dernière main à la parure de miss Rivers. Il est vrai que ses soins avoient pour but de rendre sa mise ridicule ou indécente. Heureusement Rosa se garda de suivre ses conseils quand ils ne se trouvoient pas conformes à la modestie qui lui étoit naturelle.

Quoiqu'ayant toute sa vie été vêtue très-simplement, elle avoit du goût, et malgré les efforts et la duplicité de la malfaisante femme de chambre, la censure n'eut point à mordre sur son habillement.

Fridberg, dès l'arrivée de miss Rivers, avoit appris à tous ses camarades comment madame avoit connue Rosa. La bonne hôtesse de South*** étoit un peu bayarde, et n'avoit rien laissé ignorer à cette femme concernant les orphelines Surby. — Ma maîtresse ; dit Fridberg, a tiré cette petite fille de la plus affreuse misère ; celles qui en prenoient soin étoient elles-mêmes très pauvres, et ne pouvoient plus la nourrir. Madame est si bonne, que sans information elle s'en est chargée. Je desire de tout mon cœur qu'elle n'ait jamais à s'en repentir. — Oh ! dit un vieux valet de chambre, j'en réponds, c'est une honnête jeune fille. — Sans doute si l'on s'en rapporte aux apparences ; mais qui sçait ce qui se trouve dans le cœur ? — Fridberg a raison, dit le maître d'hôtel. La suite seule nous permettra de la juger ; en attendant, obéissons à notre maîtresse, qui veut que nous lui portions autant de respect que si elle étoit son enfant. — Pour moi, je n'y sens aucune répugnance, reprit le valet de chambre. — Ni moi, — Ni moi, — Ni moi, dirent tous les valets. Fridberg se tut. Le vent ne souffloit pas pour elle, il fallut bien attendre un moment plus favorable pour détruire l'opinion qui se prononçoit si unanimement.

Le départ inconcevable de la baronne de Rottenburg avoit occasionné tant de chagrin à M. de Landsberg, qu'il lui fut Impossible d'habiter plus longtemps un lieu où tout lui rappeloit l'ingratitude d'une sœur adorée ; en conséquence il se décida à quitter Hallsberg. La solitude auroit perpétué sa douleur ; il s'établit à demeure à Vienne. La comtesse de Woudmar étoit l'amie de la baronne et la sienne. Il étoit très-embarrassé sur la conduite qu'il tiendrait avec elle. S'il la voyoit, elle s'informerait de madame de Rottenburg. Que lui diroit-il ? car il vouloit absolument cacher son étrange fuite. S'il ne la voyoit pas, ce seroit contracter un tort affreux avec elle ; enfin il se décida à dire à la comtesse et à tout le monde, que la baronne étoit en voyage, et qu'il ne l'attendoit pas de quelque temps. On parut surpris que le frère et la sœur eussent pu consentir à se séparer ; mais les idées des indifférents n'allèrent pas plus loin. Il n'en fut pas de même de madame de Woudmar, elle connoissoit trop l'attachement que M. de Landsberg portoit à la baronne, pour croire qu'il eût pu consentir à la laisser partir seule, à supposer qu'elle eût été forcée de partir ; mais elle étoit trop discrète pour lui faire part de ses réflexions. Elle eut donc l'air de prendre

pour une vérité ce qu'il lui disoit sur cet objet ; cependant elle aimoit trop la baronne pour n'être pas affligée de son absence.

Miss Rivers fut présentée au baron, il la trouva charmante, et félicita son amie sur le bonheur qu'elle avoit de s'être attaché une fille aussi aimable. — Je vois, mon ami, que vous êtes dans l'erreur ; Rosa n'est nullement dépendante chez moi, c'est une compagne, une amie que je me suis donnée. Elle n'a ici d'autres devoirs à remplir que ceux qui lui seront agréables. — Alors, mon compliment s'adresse à toutes deux. Heureux celui qui sera en tiers dans cette délicieuse union ! — Vous êtes l'ami de maman, dit Rosa, comment pourriez-vous n'être pas le mien ? L'ingénuité, la candeur autant que les charmes de miss Rivers firent la plus vive impression sur le cœur du baron. Surpris de la nouveauté des sentiments qu'il éprouvoit, il fut longtemps sans en soupçonner la nature, et, c'est précisément cette ignorance qui les accrut. S'il eût connu le danger que courait sa liberté en voyant souvent cette jeune personne, il eût fait usage de toute sa raison pour s'en éloigner ; mais sa sécurité rendit le mal incurable. Quand sa passion fut arrivée au point de ne pouvoir être maîtrisée, il essaya de rompre ses chaînes. Inutiles efforts ! elles étoient rivées par les vertus de l'objet charmant qui les lui faisoit porter. De tardives réflexions rendirent sa situation plus fâcheuse. Rosa avoit à peine seize ans, il en avoit quarante-deux. Longtemps il avoit cru que les parents de cette belle fille étoient d'une naissance distinguée, mais la comtesse ne lui cacha pas qu'elle s'étoit servie de cet officieux mensonge pour donner une sorte de considération à sa protégée, et elle lui avoua que Rivers, père de Rosa, étoit fermier dans le Worcester. Une pareille mésalliance devoit révolter l'orgueil d'un baron allemand, dont la noblesse se perdoit dans les fastes du temps. Ce qui aurait encore dû éloigner davantage un homme moins épris que M. de Landsberg, c'étoit d'avoir appris que miss Rivers avoit été recueillie et élevée par les sœurs de l'homme qui lui avoit fait le plus de mal. Mais quels sont les obstacles qu'une violente passion trouve insurmontables ? l'amour-propre du baron lui disoit sans cesse qu'il ne pou voit, sans se rendre indigne du nom qu'il portoit, s'associer une femme dont la basse extraction serait pour ses descendants une tache ineffaçable. Des combats pénibles entre l'amour et la raison altérèrent sa santé, et l'incertitude où il étoit sur le sort de sa sœur, augmentait ses chagrins. Vainement il cherchait à en cacher la source, son changement frappa la bonne comtesse ; elle lui en parla si souvent, jet parut elle-même si affectée des peines secrettes de son ami, que M. de

Landsberg se décida à lui ouvrir son cœur. L'aveu qu'il lui fit de sa tendresse pour-la jolie Rosa l'étonna moins que l'événement qui l'avoit privé de sa sœur ; les soins et les empressements du baron lui avoient presque découvert son secret : mais qu'elle étoit loin de penser que madame de Rottenburg, celle qu'elle nommoit sa vertueuse amie, ait pu s'oublier au point de partir avec un jeune homme et d'abandonner un frère qui lui avoit donné de fréquentes preuves du plus tendre attachement. — Votre confiance me flatte autant qu'elle m'afflige, dit la comtesse du ton de la plus affectueuse amitié, votre chagrin est bien légitime, je parle de celui qui a votre sœur pour objet ; cependant, il faut y mettre des bornes. Ce qui doit vous y décider, c'est la connoissance que vous avez du caractère de la baronne. Jusqu'à l'époque qui vous afflige avec raison, elle n'a jamais cessé d'avoir des mœurs irréprochables. Sa conduite fut toujours celle d'un ange, ce sont des titres, mon ami, pour ne pas la juger avant de l'avoir entendue. Je conviens que les apparences sont contre elle, mais combien de fois n'ont-elles pas été trompeuses. Il existe dans toute cette affaire une obscurité qui m'effraye. Ce jeune auglois avoit, dites-vous, les dehors de la vertu ; il étoit promis dans son pays à une femme qu'il aimoit ; il n'est donc pas venu chez vous dans le dessein atroce de séduire mon amie. Je rassemble les circonstances, et je n'y trouve que mystères sur mystères. Ce portrait envoyé par une main invisible, ces voleurs qui semblent n'avoir attaqué M. Surby que pour le lui reprendre, tout cela porte un caractère d'intrigue, de noirceur et de préméditation. Le temps seul nous procurera des éclaircissements qui, j'aime à le croire, seront entièrement à l'avantage de ma chère baronne. Quant à l'amour que vous a inspiré ma charmante angloise, je n' suis pas surprise. Vous n'êtes pas seul à l'admirer, et, si mes observations sont justes, vous avez déjà plus d'un rival. Le baron parut inquiet. — Calmez-vous, mon ami, ils ne sont pas à craindre, Rosa les voit avec indifférence. — En ai-je plus d'espoir ? — Sans doute, puisque les obstacles viennent uniquement de vous. Tenez, mon ami, je vais vous parler franchement ; vous sçavez que, quoiqu'allemande, je ne suis point esclave des préjugés : je les respecte, il est vrai, quand ils ont pour but de préserver du déshonneur, mais je n'approuve pas qu'on leur sacrifie le bonheur de toute sa vie. La grande autorité qu'on accorde aux convenances est de nulle valeur à mes yeux. La baronne de Landsberg en sera-t-elle moins respectable, moins estimable, moins aimable, parce que son père cultivoit les champs ; c'étoit un honnête homme, voilà l'essentiel. Ceux qui vous

blâmeraient d'avoir récompensé la vertu, sont incapables de sentir le prix d'une bonne action, et par conséquent, peu aptes à en faire. L'improbation de pareilles gens ne doit nullement troubler l'esprit des êtres pensants. Voilà, mon ami, mon opinion sur les mariages disproportionnés par la naissance.— Mais, la différence de nos âges est si grande. — Je ne crois pas que ce soit un empêchement à l'accomplissement de vos désirs. Rosa a beaucoup de raison, j'ai remarqué qu'elle préfère la société des personnes d'un âge mûr, aux jeûnes qui la recherchent sans cesse. Elevée loin du monde, elle n'en a pas les goûts. — Si j'étois assez heureux pour obtenir sa main, car vous avez fait disparaître toutes les difficultés que mon orgueil opposoit à ma félicité, soyez persuadée ; ma chère comtesse, que je ne la condamnerois pas à la retraite ; elle est faite pour être admirée, et je veux qu'elle jouisse de tous les plaisirs de son âge. — Vous êtes donc décidé à braver le blâme des, oisifs et des méchants ? — Vos conseils l'ont rendu nul à mes yeux ; Oh ! ma charmante amie, daignez achever votre ouvrage, en instruisant miss Rivers de mes sentiments ; en passant par la bouche de son aimable protectrice. ils acquerront un degré d'intérêt de plus, — Je me charge avec joie de la commission ; cependant ; cher baron ; permettez que j'y mette une condition : ma Rosa m'est chère, vous ne me la ravirez pas. Tous deux vous habitez mon hôtel, et vous souffrirez que je dote mon enfant, — J'accepte avec transport le premier article ; pour le second, je demande grâce : ma fortune est considérable, je ne puis accepter. — Vous voulez donc que je ne fasse de bien à ma fille adoptive qu'après ma mort ? Du moins ;j'obtiendrai d'être seule chargée du trousseau de la mariée, et, tous les frais de noces me regarderont que moi. — Vous parlez de noces, et nous ignorons si la belle Rosa consentira à se donner à moi. — L'incertitude ne sera pas longue ; demain, mon ami, vous saurez sa réponse ; en attendant, livrez votre cœur à l'espoir.

La comtesse ne s'étoit pas flattée d'un vain succès ; Rosa remit son sort entre les mains de sa protectrice. — Vos désirs, mon adorable maman, sont des lois pour moi ; j'estime M. de Landsberg, et je vous promets de ne me rendre jamais indigne de l'honneur qu'il veut bien me faire en me choisissant pour son épouse.

Le baron enivré de son bonheur, voulut faire de grands avantages à celle à qui il le devoit. Dans celte circonstance, miss Rivers eut une volonté à elle ; il fut impossible de la faire consentir à signer un contrat qui mettoit presque toute la fortune de son futur époux à sa disposition. Les instances

de la comtesse, les prières de son prétendu ne purent la gagner ; telle n'accepta qu'un douaire qui lui assurait une existence aisée pour toute sa vie ; ce noble désintéressement doubla l'attachement que lui portoient madame de Woudmar et le baron.

Le mariage se fit avec une magnificence royale ; la comtesse voulut se dédommager du refus que lui avoit fait M. de Landsberg, en couvrant sa femme de diamants. La mariée étoit éblouissante de richesses et de beauté : heureuse Rosa, naguères l'enfant de l'infortune, orpheline et élevée par la main bienfaisante de l'humanité, à présent la femme d'un seigneur opulent qui t'adore, tu es entourée d'une nouvelle famille dont tu fais les délices ; mais tu seras digne de l'espèce de miracle qui s'est opéré en ta faveur, en rendant heureux ceux qui t'ont élevée au rang que tu méritois d'occuper.

Le premier soin de la jeune baronne de Landsberg fut d'écrire à ses amies ? de Little-House, pour leur faire part du changement inespéré qui s'étoit fait dans son sort, elle leur envoya de superbes présents ; la comtesse et le baron joignirent une lettre à celle de Rosa ; tous deux témoignaient l'extrême désir, l'une de revoir, l'autre de connoître les dignes bienfaitrices de la baronne de Landsberg ; suivoit une invitation aux trois jeunes miss et à la bonne gouvernante de venir passer quelques mois chez la reconnaissante protégée.

CHAPITRE XVI.

LES menaces que miss Woodward avoit faites à M. Quaggy, lui causèrent une sorte d'inquiétude : il avoit pu juger de la méchanceté de cette fille, par l'affreux ; conseil qu'elle avoit donné, à son amie. On se rappelle que Nancy Milfordhaven informa le père de Bertram du moyen que Louisa et elle avoient mis en usage pour détruire, la réputation de Betsy ; il pensa qu'une jeune personne, capable d'une invention aussi atroce, ne ménageroit rien pour se venger de ce qu'elle appeloit un outrage, dût-elle se perdre en perdant ceux qu'elle haïssoit. Il étoit donc nécessaire de détruire l'ouvrage de l'ennemi par une contre-mine ; la difficulté, quoique forte, ne parut pas insurmontable à l'entrepreneur américain ; il s'étoit aperçu que mylord Dremore ne le voyoit pas avec plaisir ; il s'étudia à lui être agréable. Le voisinage de leurs terres servit ses projets : mylord aimoit beaucoup à chasser le renard, il en avoit peu à Dromore-Hall ; au contraire, Dwarfish Place en fourmilloit. M. Quaggy, dans une rencontre avec le pair, fit tomber la conversation sur la chasse, et naturellement offrit à mylord Dromore de chasser sur ses terres. — Ma meute est excellente, si mylord veut en faire l'essai, je le prie d'en disposer ainsi que de mes piqueurs ; ils connoissent si bien les endroits giboyeux, que votre Lordship n'aura que l'embarras du choix. Mylord remercia, et accepta pas ; mais M. Quaggy revint si souvent à la charge, et mit dans ses offres tant d'instances et de politesses, que mylord craignit de l'affliger par un refus opiniâtre. M. Quaggy, prévenu du jour fixé pour la première chasse à Dwarfish-Place, fit préparer un repas délicat au lieu du rendez-vous ; et quoiqu'il fit peu de cas de ce genre de plaisir, il parut à mylord être le chasseur le plus déterminé. Une similitude de goût rapproche les hommes. Le cousin d'Haunibal, flatté des prévenances de l'américain, se reprocha l'espèce d'éloignement qu'il s'étoit senti pour lui, et tâcha par une réciprocité d'égards, de réparer son involontaire injustice. Quaggy s'aperçut du changement qui s'étoit opéré dans les sentiments, du moins apparents, de mylord en sa faveur ; il en profita, pour lui révéler un secret qui devoit perdre Louisa Woodward dans son esprit, et empêcher l'effet fâcheux que pourraient avoir, les méchancetés

de cette fille, l'entreprise étoit délicate, car, en dénonçant Louisa, il falloit aussi dénoncer Nancy, la fille de l'amie de mylord ; au reste, toutes deux étoient coupables, et Quaggy qui méprisoit, autant l'une que l'autre, n'en ménagea aucune.

Dans un moment où mylord, un peu fatigué de la chasse, se reposoit à Dwarfish-Place, M. Quaggy lui révéla les infernales machinations des deux amies, pour jeter un louche sur la vertu de la plus jeune fille de mylady Milfordhaven. Il détailla les moyens affreux dont elles s'étoient servies pour propager l'affreuse calomnie. — Combien vous me faites de plaisir, mon cher monsieur, dit mylord, en serrant la main de Quaggy. Il m'étoit hélas ! bien pénible de penser que l'aimable Betsy n'étoit pas ce qu'elle me paroissoit être, c'est-à-dire aussi sage que belle ; mais, oh ! Dieu ! quel caractère pervers que celui de son indigne sœur. Et cette Louisa dont la figure semblerait être l'enseigne des vertus qu'elle possède, quel monstre ! quelle épouvantable créature ! Que je plains ses honnêtes parents, ils méritoient une autre fille. Permettez-moi, je vous en supplie de les désabuser sur son compte. — Vous en êtes le maître, mylord, mais, avant de faire cette démarche, songez que vous allez enfoncer des épines dans le cœur de ces braves gens ; ne vaudroit-il pas mieux les laisser dans une erreur qui les rend heureux. — Vous avez raison, mais combien de mal pourraient faire encore les morsures venimeuses de ce redoutable serpent ; il faudrait aussi trouver un moyen pour détruire les bruits scandaleux qui courent sur le compte de la vertueuse Betsy. — Si vous en parliez à mylady Milfordhaven. — J'y trouve le même inconvénient que vous Voulez éviter avec sir Henry et son épouse, mon amie s'affectera des vices de Nancy. — Mylady Mofdhaven a plus de caractère, plus de force d'esprit ; elle l'a prouvé dans sa conduite avec mistress Ravanagh sa fille aînée. — Je conçois qu'il seroit urgent que cette respectable femme fût instruite de ces fruits calomnieux ; ainsi, au risqué des événements qui peuvent en résulter, il faut les lui apprendre. Mylady a pour vous de l'estime, M. Quaggy, que ne vous chargez-vous de la commission ? — Je n'ai pas, comme votre Lordship, l'avantage d'être son ami depuis nombre d'années, mais appelez-moi en témoignage, et je me présenterai. On convint du jour où l'on se rendrait à Rose-Bush-House.

Malgré les ménagements délicats que mylord Dromore mit dans la confiance qu'il fit à mylady, cette bonne mère apprit avec la plus vive douleur que la réputation d'une de ses filles étoit détruite par les soins

odieux de sa sœur, et de l'amie de cette dernière. — Le voilà donc expliqué le motif de l'éloignement que l'on nous témoignait ! je ne suis plus étonnée de la conduite de presque toutes des femmes envers nous, on fuyait la vertu calomniée par le vice. Pauvre Betsy ! que tu étais loin de penser que ta société pouvoit être rejetée, elle qui serait ; faite pour servir d'exemple. Mylord ne lui cacha pas qu'il avoit tout appris par M. Quaggy, qui fut sur-le-champ admis en tiers. Dans les projets qu'il étoit nécessaire d'effectuer pour détruire des bruits aussi faux qu'injurieux, chacun proposa des moyens ; ils étoient foibles et ne pouvoient remplir le but. — Un mariage seul, dit M. Quaggy, imposeroit silence au public ; car, on ne pourrait croire qu'il existât un honnête homme qui voulût devenir l'époux d'une fille perdue. — Un mariage, dit tristement mylady, il serait difficile Non pas de trouver un mari ; reprit Quaggy avec plus de vivacité qu'il n'aurait voulu. — Ce n'est pas ce que je prétendois dire, mais cette difficulté existe aussi ; car ayant promis la main de Betsy, j'avois éloigné tous ceux qui y prétendoient. Mylord, qui sentit, en ce moment doubler les torts affreux de son cousin, soupira. — Userait facile, continua M. Quaggy d'un ton plus calme, de rendre l'espoir à ceux à qui mylady l'avoit ôté. — Cet obstacle, reprit l'amie de mylord, ne seroit pas le seul ; Betsy avoit conçu pour l'ingrat Surby un attachement vif et sincère, et je vois avec douleur, que le mépris n'a pas détruit l'amour dans son cœur. — La raison de miss Milfordhaven, et la volonté de sa respectable mère, triompheront, sans doute, d'un sentiment dont l'objet n'en est plus digne. Pardon, mylord, je devrais, peut-être, parler avec plus de retenue de votre parent, mais sa conduite me révolte. — Que pourrait on dire qui égalât sa perfidie et sa duplicité. — Je le plains, dit mylady, il a ulcéré bien des cœurs qui lui étoient dévoués. Au demeurant, M. Quaggy, je n'espère pas grand succès de la démarche que je ferai auprès de ma fille ; car jamais je ne me déciderai à forcer son inclination.

En quittant mylady, mylord et M. Quaggy furent, faire un tour de jardin. Ils rencontrèrent Betsy ; mylord jeta un regard de compassion sur elle, et Quaggy la contempla avec convoitise. Miss Milfordhaven leur souhaita le bon jour, et ne s'arrêta pas ; elle conservoit une teinte de tristesse que tous ses efforts ne pouvoient cacher. — Il m'est venu une idée, mylord, dit l'américain d'un air confiant. Vous pouvez rendre un grand service à la mère et à la fille. — Expliquez-vous, je n'hésiterai pas. — Epousez miss Betsy, et tous les soupçons tomberont d'eux-mêmes. — Moi, s'écria le pair, vous ignorez donc que j'ai prononcé le vœu formel de ne jamais me remarier ; en

outre, mou cher Quaggy, ce n'est pas à nos âgés qu'on doit prétendre à la main d'une très-jeune personne. L'américain se mordit les lèvres. — A quarante ans, mylord, on peut, sans crainte de paraître ridicule devenir l'époux d'une fille de dixsept. — Ce n'est pas mon avis. — D'ailleurs, de quel sacrifice l'amitié n'est-elle pas capable ! je n'ai l'honneur de connoître mylady que depuis une année, et cependant je lui ai voué tant d'attachement, qu'il n'est rien que je ne fisse pour le lui prouver. — Eh bien ! dit mylord en souriant, je vais user de Représailles en vous conseillant d' épouser miss Milfordhaven. — Je le ferois, mylord, répondit M. Quaggy très-sérieusement, si je pouvois, par ce sacrifice, rendre la tranquillité à la mère et à la fille. Le pair eut l'air de réfléchir. — Je n'y vois pas d'impossibilité ; et si ce n'est pas une plaisanterie ? — Oserois-je plaisanter sur un pareil sujet. — Vous êtes gentilhomme, M. Quaggy ? — Oui, mylord ; ma famille, très-ancienne, est Originare d'Irlande ; je possède tous mes titres, et puis vous les faire voir. Je me mariaï fort jeune à une américaine qui avoit de riches propriétés dans son pays. Peu d'années après notre Union, nous passâmes en Amérique. J'y perdis mon épouse, 'et y acquis un grand accroissement à ma fortune. — votre fils est un aimable jeune homme. Il conviendrôit mieux que nous à la charmante fille de mon amie. — Sa main est malheureusement promise depuis deux ans à la fille d'un ami intime. Il m'est impossible de manquer à un engagement aussi sacré. Un des gens vint : avertir qu on avoit servi. — Nous reprendrons cette conversation, M. Quaggy. — Quand vous voudrez, mylord.

Il y avoit plusieurs convives à dîner. L'américain parut encore moins empressé auprès de Betsy qu'à son ordinaire. Elle n'en fit pas la remarque ; tout lui étoit devenu si indifférent.

Une maladie épidémique qui se déclara dans les environs de Rose-BushHouse, hâta le retour de mylady Milfordhaven à Londres. Nancy vouloit rester à Old-Build-Castle ; mais sa mère s'y refusa absolument. Elle aurait-désiré l'éloigner pour la vie de la dangereuse Louisa. — C'est cette méchante fille, disoit cette bonne mère, qui a gâté le cœur de mon enfant. La pauvre dame ne savoit pas que Nancy avoit apporté en naissant le germe des vices qui s'étoient développés dans la société de sa semblable. La difformité de son ame égaloit au moins celle de sa personne. La nature, en la formant, crut créer un animal féroce. L'humeur qu'elle apporta à la capitale s'étendit sur tout ce qui l'entourait, et principalement sur la jolie petite Fanny. Cette charmante enfant étoit sans cesse en butte à ses

brusqueries. Il est vrai que Betsy tâchoit de la dédommager par ses caresses et le soin qu'elle en prenoit.

FIN DU TOME PREMIER.

1 Beaumarchais, dans le *Mariage de Figaro*.

2 *Beaumarchais, Figaro*.

3 Six francs.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Hannibal, par Charlotte Bournon-Malarme,...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55654409>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr